3 1761 07135986 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/camoenspometra00alme

J.-B. D'ALMEIDA-GARRETT

CAMOENS

Poëme traduit du Portugais

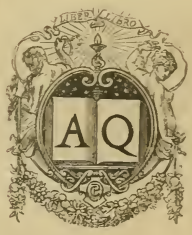
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

HENRI FAURE

Docteur ès lettres, membre de l'Institut de Coïmbre

OUVRAGE ORNÉ D'UN PORTRAIT DE GARRETT



PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1880

CAMOENS

CETTE ÉDITION A ÉTÉ TIRÉE A 550 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

savoir :

Nos 1 à 50 sur papier de Chine.
51 à 550 sur papier de Hollande.

Exemplaire N° 370

J-B. D'ALMEIDA-GARRETT

J.-B. D'ALMEIDA-GARRETT

CAMOENS

Poëme traduit du portugais

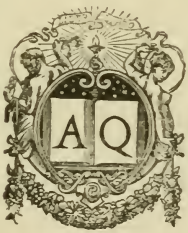
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

HENRI FAURE

Docteur ès lettres, membre de l'Institut de Coïmbre

OUVRAGE ORNÉ DU PORTRAIT DE GARRETT



PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1880

PQ
9261
A575C3
1880

LIBRARY
DEC 19 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

A SA MAJESTÉ

D. MARIA-PIA

REINE DU PORTUGAL ET DES ALGARVES

MADAME,

LA littérature portugaise est riche en œuvres de premier ordre : le nombre et le mérite des poëtes et des prosateurs qui l'ont honorée dans tous les temps prouvent que, dans le ciel de la Lusitanie, Camoens n'est pas un astre isolé, mais bien le centre lumineux d'une brillante pléiade.

Malheureusement, en littérature, comme en toute chose, les peuples ont leur engouement, et jusqu'à nos jours Camoens est à peu près le seul entre tous les grands écrivains portugais que nos traducteurs aient fait connaître à la France, et par suite à l'Europe lettrée, qui lit et parle plus volontiers notre langue que celle du Portugal. C'est une injustice dont souffre la gloire d'un peuple plein de sève intellectuelle, uni à la nation française par les liens durables d'une mutuelle sympathie.

La publication, en français, du poëme de Garrett a pour but de montrer, par un exemple, de quelles richesses nous prive notre peu de connaissance des langues étrangères.

Nous devons le reconnaître, la tentative est hardie : pour qu'on ne la taxât point de témérité, il importait de la mettre sous le haut patronage d'un nom aimé et respecté, capable de donner à l'auteur de ce modeste travail l'autorité qu'il ne saurait avoir par lui-même.

Or, quel nom pourrait être un plus ferme appui que celui de Votre Majesté? Grâce au

ciel, la France est toujours enthousiaste des beaux caractères et des grandes vertus : la fille de Victor-Emmanuel, ce roi galant-homme, qui resta notre ami fidèle jusqu'à la fin de sa vie, la mère dévouée de jeunes princes qui sont l'orgueil et l'espoir de leur pays, la digne compagne d'un autre Denis, la souveraine que la reconnaissance populaire a surnommée la Providence du Portugal, n'est pas moins admirée en France qu'en Italie et sur les bords fortunés du Tage.

En daignant accepter cet hommage, Votre Majesté a donné au traducteur de Garrett la plus haute marque de bienveillance qu'il lui fût permis d'espérer; il en est profondément touché, et il regarde comme un devoir d'en exprimer ici sa vive et respectueuse gratitude à Votre Majesté.

H. FAURE.

NOTE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

J.-B. D'ALMEIDA-GARRETT

POURQUOI, tandis que la littérature française a, depuis longtemps, reçu ses lettres de grande naturalisation dans tous les pays de l'Europe et du Nouveau-Monde, connaissons-nous si peu, en France, les œuvres, même les plus belles, des littérateurs étrangers ?

Est-ce parce qu'il existe chez nous, dans tous les genres, une foule d'écrivains de premier ordre? Serions-nous réellement portés, comme le soutiennent nos détracteurs, à ne trouver bien que ce qui naît sous notre ciel?

Non. Les causes principales de cette regrettable abstention ne sont, croyons-nous, ni une indifférence coupable ni une excessive suffisance, mais bien l'ignorance, malheureusement presque complète, où nous sommes des langues vivantes, et le petit nombre des bonnes traductions qui pourraient suppléer à cette ignorance.

Il faut le reconnaître, de nos jours on étudie avec plus de soin qu'on ne le faisait autrefois l'anglais et l'allemand ; on a plus à cœur de comprendre et de parler l'italien et l'espagnol, surtout dans les départements du Midi, voisins de l'Italie et de l'Espagne. Mais il est d'autres langues qui mériteraient d'être connues, et dont, pourtant, nous n'abordons l'étude que rarement et sous l'empire de circonstances fortuites : ainsi nous négligeons tout à fait le portugais, et cependant que de services ne pourrait-il pas nous rendre ! N'est-ce pas vers le Brésil que se dirigent la plupart des émigrants des Basses-Pyrénées et des Landes ? N'avons-nous pas un service régulier de paquebots entre Bordeaux, Porto, Lisbonne et Rio-Janeiro ? Notre correspondance commerciale avec Madère et les autres colonies du Portugal n'est-elle pas fort active ? Nos érudits, nos littérateurs, nos poëtes ne trouveraient-il pas à la fois

plaisir et profit à lire dans l'original les œuvres de Camoens, l'Homère et le Virgile, de Gil Vicente, le Plaute et le Térence, de Ferreira, le Rotrou, d'Osorio, le Cicéron, de Fernand Lopez, le Malherbe, de F. Sà de Miranda, le Despréaux, de Barros, le Tite-Live, de Vieira, le Bossuet, de Correa Garção, l'Horace du Portugal? N'y a-t-il pas pour nous quelque honte à savoir à peine le titre des ouvrages composés par de célèbres contemporains, tels que Francisco Manuel do Nascimento, Tolentino d'Almeida, Ribeiro dos Santos, Agostinho de Macedo, J.-B. d'Almeida-Garrett, F. de Barros y Souza-Santarem, Herculano de Carvalho e Araujo? Et s'il n'était pas si délicat de nommer les vivants, que de noms illustres ne pourrions-nous pas ajouter à cette glorieuse liste?

Parmi ces auteurs contemporains, les critiques du Portugal s'accordent à décerner la première place au vicomte d'Almeida-Garrett; et, pourtant, Garrett n'est guère plus connu chez nous que ses illustres compatriotes! C'est qu'il manque souvent aux écrivains étrangers, comme aux hommes de mérite perdus dans la foule d'un salon, un ami qui les présente et, en quelques mots, dise ce qu'ils sont et ce qu'ils ont fait. Peu

importe que celui qui les nomme ait plus de zèle que d'autorité : une fois présentés, ils sauront bien d'eux-mêmes attirer et fixer l'attention.

C'est avec son poëme de *Camoens* qu'il convient le mieux, pensons-nous, de présenter Garrett au public français : c'est, en effet, celui de ses nombreux ouvrages où se manifestent avec le plus d'éclat les belles qualités de son esprit et de son cœur. Puis, quel titre serait mieux fait pour piquer la curiosité française ? *Camoens!* Il n'est personne en France qui ne connaisse le nom immortel de l'auteur des *Lusiades*, qui n'admire son génie, ne s'intéresse à ses amours, n'applaudisse à son patriotisme, ne s'attendrisse au récit de ses malheurs. Ajoutons que la France, cette patrie généreuse de ceux qui ont momentanément perdu la leur, vit éclore dans son sein cette œuvre poétique; car c'est sur les bords de la Seine que Garrett, alors exilé, écrivit son poëme; c'est à Paris qu'il le fit imprimer, pour la première fois, en 1825.

Naître dans un petit État est une cause d'infériorité pour les littérateurs et les poëtes, tout autant que pour les historiens[1]. Quel avantage pour leur réputation, s'ils

1. Cf. Plutarque, *Vie de Démosthène.*

appartiennent à un grand peuple, dont la langue est universellement parlée ; mais aussi qu'ils iront lentement et difficilement à la célébrité, si leurs œuvres ne sont comprises que dans un coin reculé de l'Europe et dans quelques débris de colonies lointaines !

C'est ce qui est arrivé pour Garrett. Homme d'État, orateur politique, journaliste, critique, romancier, historien, auteur dramatique et poëte, il a joué un rôle très important pendant sa vie, et, quoiqu'il soit mort depuis vingt-cinq ans, son nom ne figure encore dans aucun de nos grands recueils biographiques : ni la *Biographie* de Michaud ni celle de Didot n'en font mention, et c'est à peine si le supplément du *Dictionnaire* de Dezobry et Bachelet lui consacre quelques lignes !

Une courte notice sur la vie et les ouvrages de Garrett nous semble donc une introduction toute naturelle à la traduction de son *Camoens*. Nous en avons puisé les éléments dans ses œuvres mêmes et dans divers traités historiques et littéraires, dont quelques-uns sont devenus fort rares [1].

Le vicomte Jean-Baptiste da Silva Leitão d'Almeida-Garrett naquit à Porto, le 4 février 1799. Ses ancêtres

1. Citons particulièrement :

1° Un article anonyme inséré dans un grand Dictionnaire

paternels étaient Irlandais. Établie d'abord en Espagne, sa famille passa en Portugal, où elle suivit la princesse Marie-Anne-Victoire, fille de Philippe V, qu'avait épousée le prince du Brésil, fils aîné de Jean V, plus tard roi sous le nom de Joseph Ier.

L'une des préoccupations du marquis de Pombal, ministre de Joseph, fut de relever l'agriculture et le commerce de son pays. Dans ce but, il créa plusieurs compagnies commerciales, et il veilla à ce que les douanes ne fussent confiées qu'à des hommes capables et intègres. C'était donc un honneur d'occuper ces emplois. Voilà pourquoi Antoine-Bernard d'Almeida-Garrett, gentilhomme de la maison du roi, avait accepté celui de premier marqueur du timbre à la douane de Porto.

Exerçant dans cette ville des fonctions importantes,

dont les premiers fascicules ont paru à Lisbonne, en 1876. Cet ouvrage, dont voici le titre exact : *Dictionnaire populaire, historique, géographique, mythologique, biographique, artistique, bibliographique et littéraire,* est publié sous la direction de M. Pinheiro Chagas, membre titulaire de l'Académie royale des sciences de Lisbonne;

2° Un résumé substantiel, tiré à un très petit nombre d'exemplaires, intitulé : *Coup d'œil sur la littérature portugaise,* par M. F.-J. Faure, membre de l'Institut de Coïmbre, officier d'Académie.

d'ailleurs bien en cour et de bonne maison, Antoine-Bernard vit son alliance recherchée par les premières familles de la contrée. Il épousa Anna-Augusta, fille de Joseph-Benoît Leitão, riche négociant, député de la Compagnie des vins du Haut-Douro.

Leur fils Jean-Baptiste montra, dès l'âge le plus tendre, un goût prononcé pour la poésie, gravant avec soin dans sa mémoire les chansons populaires qui avaient bercé et amusé ses premières années. « Tout enfant, dit-il dans une de ses intéressantes préfaces[1], je prenais un plaisir extrême à écouter, ainsi que mes petits camarades pressés autour d'elle pendant les longues veillées d'hiver, une servante de la maison, qui nous racontait, avec accompagnement de chant et de prières, les vieilles ballades ou complaintes populaires, pleines de merveilles, d'enchanteurs, de belles princesses, de valeureux et galants chevaliers. La mélopée un peu monotone du chant, la simplicité du récit, la naïve expression de sentiments délicats, généreux, ardents et mélancoliques, tout se réunissait pour faire sur ma jeune imagination une impression profonde et plonger mon

1. *D. Branca*, 2e édition, Londres, 1828.

âme dans une sorte d'extase, dont le souvenir me remplit encore de charme et de regrets. C'est en vain qu'avec l'âge sont venus d'autres soins, d'autres pensées, les études, les livres, les plaisirs, les aventures, les peines, tout ce qui constitue la trame d'une vie laborieuse et accidentée, comme l'a été la mienne; malgré cette puissante diversion, toujours, toujours se sont représentés à mon esprit ces chants simples, ces naïfs récits des jours d'enfance ! » Dans cette admiration émue pour les merveilleuses légendes de la veillée, nous voyons déjà poindre l'aurore de sa vocation romantique.

Il avait dix ans, lorsque l'invasion française força ses parents à émigrer aux Açores. Là il reçut les leçons de son oncle maternel, D. Alexandre de la Sainte-Famille, évêque *in partibus* de Malacca, érudit et littérateur de grand mérite, qui lui enseigna le latin, le grec, le français, la rhétorique et les mathématiques. Nommé à l'évêché d'Angra, dans l'île de Terceire, D. Alexandre engagea fortement son neveu à entrer dans l'Église : il lui faisait entrevoir une fortune rapide, et pour lui prouver que ses promesses ne seraient pas vaines il obtint pour lui, malgré son jeune âge, un bénéfice dans l'ordre du Christ.

Mais Garrett ne se sentait point la vocation religieuse. Il renonça à son bénéfice, dit momentanément adieu à sa famille et alla suivre, à l'université de Coïmbre, les cours de la faculté de droit.

Ses études durèrent de 1816 à 1822. Elles furent très brillantes; mais le droit n'absorbait pas tout son temps : il cultivait aussi la poésie, écrivant un chant funèbre à l'occasion de la mort d'un professeur de Coïmbre, fort aimé de ses élèves, et faisant jouer sur un théâtre de société deux tragédies, *Xerxès* et *Lucrèce*. Ces deux pièces, imitations du théâtre classique de la France, sont restées inédites. Il composa, dans la même période, une *Mérope*, imitation du même théâtre, publiée plus tard avec d'autres ouvrages de sa jeunesse; une ode très applaudie sur la restauration de la liberté en Portugal, en 1820; et le *Portrait de Vénus*, petit poëme du genre érotique, auquel il joignit un aperçu plein d'intérêt sur l'histoire de la peinture en Portugal.

Pour ne pas effaroucher le lecteur en parlant de Vénus, il faut des qualités qui manquent d'ordinaire aux jeunes poëtes. Le *Portrait de Vénus* fut déféré aux tribunaux, comme contraire aux bonnes mœurs. Garrett, qui s'était révélé journaliste en défendant son ouvrage

dans la presse, se révéla orateur en plaidant pour lui-même devant ses juges. Son succès fut si grand, qu'un des membres du jury quitta sa place et vint l'embrasser en pleine audience.

En attendant qu'il eût l'âge voulu pour entrer dans la magistrature, carrière à laquelle le destinaient ses études, Garrett reçut un petit emploi dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Il profita des loisirs que lui laissait cette place pour fonder une sorte de courrier de la mode et des salons, intitulé *le Boudoir*, qui n'eut que quelques numéros, et pour écrire sa belle tragédie de *Caton*. « La mort de Caton d'Utique a inspiré un grand nombre de poëtes; aucun n'a dépeint sous de plus vives couleurs la sublime énergie de cette âme intrépide en face d'une mort volontaire[1]. »

Un héros qui aime mieux mourir que de courber le front devant le despotisme devait être vivement applaudi par les libéraux portugais, si souvent persécutés et proscrits par leurs ennemis politiques. Aussi, bien que ce *Caton*, comme œuvre dramatique, manque d'originalité, cette pièce devint-elle promptement populaire : aller la

1. F.-J. Faure, *Coup-d'œil sur la littérature portugaise*, p. 89.

voir jouer fut une manifestation; crier *bravo!* aux principaux passages, un signe de ralliement. Il en fut de même de la farce des *Bossus*, car sous ce nom la malignité publique désignait les chefs de l'absolutisme et leurs partisans. Enfin Garrett acheva d'exciter contre lui les colères de la contre-révolution en prononçant, à la mort de Fernand Thomas, le Manuel du Portugal, un éloge funèbre qui eut le plus grand retentissement.

Faut-il s'étonner si, le jour que la réaction triompha à Villa-Franca, et que le peuple mobile de Lisbonne, qui, peu auparavant, avait crié avec enthousiasme : *Vive la nation ! Vive la constitution* [1] ! se mit à crier, avec non moins d'enthousiasme : *Vive le roi absolu !* (juin 1823), Garrett, pour échapper à des persécutions trop certaines, fut réduit à fuir à l'étranger?

Il habita d'abord le comté de Warwick, où le retinrent quelque temps les liens de l'amitié et une vive admiration pour les institutions de l'Angleterre, qu'il appelle « la reine des flottes, la patrie des lois, la

1. La constitution votée l'année précédente par les Cortès de Lisbonne et acceptée par Jean VI pour le Brésil et le Portugal. Elle admettait à peu près les mêmes libertés que la constitution de Cadix, qui l'avait inspirée.

Dame de justice, l'asile de la liberté errante [1]». D'origine irlandaise, il se plaisait à faire revivre, grâce au pouvoir magique de cette fée qui s'appelle l'imagination, les siècles poétiques des scaldes et des bardes, « s'entretenant avec l'écho des ruines dans la langue des ménestrels, évoquant les génies mystérieux et cette blanche Vierge, vague et aérienne apparition, qui livre à la brise les tresses d'or de sa chevelure, et chante les airs du temps passé aux accords d'une harpe invisible [2]. »

Étudiant plus sérieusement la langue anglaise et se familiarisant avec ses difficultés, il comprit mieux les beautés de Shakspeare, de Walter Scott et de Byron, dont, quoiqu'il s'en défende, on devait retrouver l'influence dans ses premiers ouvrages. En effet, d'après ce que l'on sait de ce poëme, perdu quelques années plus tard, son *Magriço,* ce héros le plus beau, le plus brave, le plus aimable des douze chevaliers portugais qui allèrent combattre et triompher en Angleterre, pour l'amour de douze dames menacées dans leur honneur, avait moins de parenté avec le Magriço des *Lusiades,* son premier modèle, qu'avec le Don Juan de lord Byron.

1. Garrett, *Camoens,* I, 2.
2. Garrett, *Camoens,* VII, 1.

A cette époque, poésie et fortune allaient rarement de compagnie. Garrett en fit la triste expérience. Il travaillait à un *Traité sur l'éducation*, espérant sans doute se créer ainsi quelques ressources pécuniaires, lorsqu'un de ses amis le fit admettre au nombre des employés du banquier Laffitte, le Mécène généreux et discret de tous ceux qui souffraient pour la cause de la liberté.

Le voilà donc en France, faisant, pour vivre, la correspondance de cette grande maison avec le Brésil, le Portugal et ses colonies, mais consacrant ses heures de liberté à des travaux plus conformes à ses goûts et à ses aspirations.

C'était l'époque où florissait le romantisme. Bernardin de Saint-Pierre et Mme de Staël étaient morts depuis quelques années, et la politique absorbait Chateaubriand; mais Casimir Delavigne venait de publier ses *Messéniennes*, Lamartine ses *Méditations*, Alfred de Vigny ses *Poëmes* et M. Victor Hugo ses *Odes et Ballades :* il nous semble impossible que Garrett, qui écrivit à la même époque ses deux poëmes « immortels », *Camoens* et *D. Branca*, n'ait rien retenu de son commerce avec ces beaux génies. Or nous trouverions sans peine dans ses œuvres les traces de ce commerce intellectuel, si

nous ne préférions invoquer son propre témoignage. Ce témoignage est formel; Garrett dit, en effet, à propos de son *Camoens :* « J'ai moi-même porté mes pas timides dans cette voie, où déjà le Romantisme, le front couronné des lauriers de Scott, de Byron et de Lamartine, marche de pair avec l'art classique... Stimulé par une foule d'essais heureux qui paraissaient tous les jours en Angleterre, en France et surtout en Allemagne, je me suis évertué à fouiller dans nos traditions nationales[1]. »

Ces lignes sont tirées d'une lettre qui sert de préface à la seconde édition de *D. Branca.* On regarde avec raison cette lettre comme le manifeste de l'école romantique en Portugal[2], bien que Garrett eût déjà

1. GARRETT, *D. Branca,* lettre-préface.

2. Au moment où Garrett fit triompher le romantisme en Portugal, deux écoles se partageaient la faveur des littérateurs de ce pays, celle des *Elmanistes* et celle des *Filintistes.* Les premiers suivaient les doctrines de Manuel-Maria Barbosa du Bocage (1771-1805), les seconds celles de Francisco-Manuel do Nascimento (1734-1819), plus connus sous leur pseudonyme de *Elmano* Sadino et *Filinto* Elisio. Les *Elmanistes,* comme leur chef, qui était Français d'origine, admiraient et imitaient la littérature française du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle; les *Filintistes* se distinguaient, au contraire, par un goût prononcé pour les classiques portugais, ou *Quinhentistas,* qu'ils commentaient avec ardeur et qu'ils imitaient avec zèle, au risque de donner à

annoncé, au début de ce poëme, publié pour la première fois à Paris en 1826, qu'il renonçait désormais au merveilleux du paganisme. Mais la lettre-préface ne figure que dans la seconde édition de *D. Branca*, imprimée à Londres en 1828; il est donc évident, contrairement à ce qu'avance le biographe anonyme, que le manifeste littéraire de Garrett a suivi, et non pas précédé, à un an de distance, celui de M. Victor Hugo, développé en 1827, dans l'avant-propos de *Cromwell*.

Cependant Jean VI venait de mourir, au commencement de l'année 1826, laissant le souvenir d'un prince doux et affable, mais d'un roi indécis et versatile. Comme don de joyeux avènement, son fils aîné, proclamé sous le nom de D. Pedro IV, promulgua une constitution libérale qui, à l'imitation de ce qui se faisait en Angleterre et en France, établissait deux Chambres, celle des députés et celle des pairs.

La porte de la patrie était ouverte aux exilés : quel-

leur style une couleur prononcée d'archaïsme. Soit pour rendre hommage à la mémoire de Francisco-Manuel, soit pour piquer la curiosité du public en laissant supposer qu'il s'agissait d'un ouvrage posthume du chef des *Filintistes*, Garrett signa la première édition de sa *D. Branca* des initiales F. E.

ques-uns, prévoyant avec raison que la réaction absolutiste ne tarderait pas à relever la tête, résolurent d'attendre les événements avant d'exposer de nouveau leur liberté ; d'autres, et Garrett fut du nombre, se hâtèrent de rentrer en Portugal.

Pressé de revoir le ciel natal, Garrett quitta la France sans avoir terminé la publication du *Parnasse lusitanien,* que lui avait demandé la librairie Aillaud, et pour lequel il avait écrit, en forme d'introduction, une étude remarquable sur la littérature portugaise. Après son départ, on fit aux notes des additions, et l'on apporta dans le choix et l'arrangement des pièces des modifications qu'il blâme avec vivacité dans la préface de *D. Branca,* sans songer que ces ennuis sont presque inévitables quand l'auteur n'a pas mis la dernière main à son manuscrit, et qu'il ne peut pas en surveiller lui-même l'impression.

Pendant son séjour en France, d'Almeida-Garrett avait été frappé du rôle important que jouait la presse périodique, surtout le *Journal des Débats,* qui, depuis longtemps déjà, avait adopté le format in-folio, ce qui permettait de varier l'intérêt en unissant, dans une même feuille, la politique et la littérature, l'article de

polémique et le roman-feuilleton. Son premier soin, à Lisbonne, fut, avec le concours de quelques amis, de publier *le Portugais* sur ce modèle. Sans négliger la politique, Garrett écrivit quelques nouvelles pour ce journal, se chargeant en outre des revues dramatiques et littéraires. Il collaborait en même temps au *Chroniqueur*, autre feuille politique de l'opposition libérale.

Garrett était un défenseur résolu des libertés constitutionnelles. Ses opinions, qu'il soutenait avec éclat dans ses journaux, et que son *Guide électoral* fit passer du domaine de la théorie dans celui de la pratique, le désignaient, chaque jour davantage, au ressentiment des absolutistes. Plus d'une fois déjà il avait été victime de persécutions violentes et injustes; il avait même été retenu trois mois en prison, sous prétexte qu'il n'était pas étranger à un article du *Portugais* que le gouvernement trouvait répréhensible : cependant cet article avait été soumis à la censure, et il n'avait été imprimé que sur le visa des censeurs; le journal n'avait point été saisi, et les censeurs n'avaient été l'objet d'aucune poursuite! Heureusement les lettres, qui, comme le dit si bien Cicéron, nous accompagnent partout, ne laissèrent point Garrett seul et abandonné dans sa

prison ; elles furent ses compagnes et devinrent sa consolation, car, pour occuper ses loisirs forcés, il revint à ses chères poésies populaires du bon vieux temps, « s'y donnant tout entier, avec le zèle fanatique d'un antiquaire qui reste des heures, des journées en contemplation devant le tronc d'une statue, le chapiteau d'une colonne, un fragment de vase étrusque, une pièce de monnaie rongée par la rouille, précieux débris extraits des ruines d'Herculanum ou de Pompéi. Le vulgaire foule ces fragments d'un pied dédaigneux, mais combien de Davids, de Canovas, de Raphaëls et de Michels-Anges n'ont-ils pas faits[1] ! »

La position de Garrett était donc fort critique. Aussi, lorsque D. Miguel, que son frère D. Pedro avait cependant nommé régent de Portugal et fiancé à sa fille D. Maria, comptant sur l'appui de Metternich et de Wellington, la tête et le bras de la Sainte-Alliance, eut usurpé la couronne, notre poëte fut-il heureux de pouvoir échapper, par un nouvel exil, aux haines depuis longtemps amassées contre lui.

Il se réfugia en Angleterre, où le duc de Palmella,

1. Garrett, lettre-préface de *D. Branca*.

qui cultivait lui-même les lettres avec succès, l'accueillit avec la plus grande faveur et l'admit dans son intimité au point de lui lire plusieurs fragments d'une traduction en vers français des *Lusiades*, à laquelle il travaillait alors. Le duc représentait à Londres le gouvernement de D. Maria, en qualité d'ambassadeur de Portugal. Après l'usurpation de D. Miguel, il se démit de sa charge officielle, mais il n'en continua pas moins à défendre les intérêts de D. Maria et de D. Pedro. Tout en lui prêtant un concours politique des plus actifs, Garrett ne négligea point ses travaux littéraires, et cette même année (1828) il publia son *Adozinda*, poëme vraiment national, qui fut immédiatement traduit en anglais. Le sujet horrible, mais très pathétique, de ce poëme, « car il s'agit ici, à l'inverse de l'histoire non moins touchante et abominable de Myrrha, d'un père coupable, brûlant d'une passion insensée pour sa propre fille, jeune, belle, vertueuse et sainte, » était emprunté à l'une de ces vieilles chansons populaires que l'auteur aimait tant, et dont les naïves beautés avaient adouci l'amertume de son injuste emprisonnement[1]. Peu après

1. Garrett préférait *Adozinda* à tous ses autres poëmes, a

parurent aussi, à Londres, les *Poésies lyriques de Jean Minime*, *le Triomphe de la loyauté*, le premier volume du *Traité sur l'éducation*, *le Portugal dans la balance de l'Europe* et une nouvelle édition de *D. Branca* et de *Caton*.

Nous avons parlé plus haut de *Caton*, de *D. Branca* et du *Traité sur l'éducation*. *Le Portugal dans la balance de l'Europe* était simplement une collection d'articles qui avaient été écrits, en 1826, pour *le Populaire*, journal portugais publié à Londres; *le Triomphe de la loyauté*, petit poëme qui fit plus tard partie des *Fleurs sans fruits*, chantait le premier succès obtenu par les patriotes portugais sur les miguélistes; les *Poésies lyriques de Jean Minime*, personnage supposé, à qui Garrett, imitant en cela Walter Scott, attribue la paternité de ses œuvres, sont précédées d'une introduction étincelante de verve, « la première de ces admirables préfaces qui sont l'un des plus grands charmes des œuvres de ce poëte[1]. »

cause des circonstances, à la fois chères et pénibles, au milieu desquelles il avait conçu et exécuté celui-ci. Il lui rappelait, en effet, « les maux de l'exil, les tristes heures de la prison, mais aussi un tendre dévouement et la naissance d'une fille unique et toujours pleurée ». (Lettre-préface de *D. Branca*.)

1. Biographie anonyme, Lisbonne, 1876.

D. Pedro, ayant fait proclamer à sa place son jeune fils D. Pedro II empereur du Brésil, était venu en Europe soutenir les droits de D. Maria. Après avoir contracté, en Angleterre, un emprunt qui lui servit à équiper une petite flotte, il passa en France, où Louis-Pilippe, devenu roi à la suite des journées de Juillet 1830, avait offert à D. Maria le château de Meudon, tandis qu'il chargeait l'amiral Roussin de faire comprendre à D. Miguel que la France devait être partout respectée. Servi avec intelligence par les chefs de l'émigration, Palmella, Villaflor, Saldanha, l'ami de La Fayette, secondé par la presse libérale, et indirectement soutenu par le gouvernement français, qui l'autorisa à lever autant de volontaires que le lui permettraient ses finances, D. Pedro réunit promptement à Belle-Isle une petite armée, composée de quelques centaines d'Anglais et d'un plus grand nombre de Français, auxquels se joignirent la plupart des émigrés portugais. Garrett s'empressa de venir en France et de s'engager dans un bataillon de chasseurs. Le 10 février 1832, la petite escadre commandée par le capitaine anglais Sartorius fit voile de Belle-Isle vers les Açores, restées fidèles à la cause de D. Maria.

A Terceira, Garrett retrouva sa famille. Mais la joie de cette réunion ne pouvait lui faire oublier ses devoirs de patriote. C'est lui qui rédigea, en grande partie, le décret du 16 mai 1832, par lequel l'ancien régime était définitivement banni de l'administration publique en Portugal. Enrôlé dans le bataillon académique, il fut envoyé de Terceira dans l'île voisine de Saint-Michel : de là il partit pour la mère-patrie, où Porto était devenu le boulevard de la cause libérale. Par malheur, il ne put emporter avec lui que son sac de soldat, et quand, un peu plus tard, ses bagages lui furent envoyés, le navire qui les portait fut coulé, à l'entrée de Porto, par les batteries miguélistes. Ce fut une perte irréparable pour Garrett et pour les lettres, car la destruction du navire eut pour conséquence celle du poëme de *Magriço,* presque terminé, d'une tragédie, *le Saint Infant,* écrite en France vers 1825, des deux derniers volumes du *Traité sur l'éducation* et de plusieurs fragments d'ouvrages divers.

Non seulement D. Miguel ne put pas s'emparer d'Oporto, malgré le concours de Bourmont, le vainqueur d'Alger, mais il perdit même Lisbonne, où D. Maria, restée jusqu'alors en France, vint prendre la couronne

sous la régence de son père. Ayant été à la peine, les chefs de la cause libérale se trouvèrent à l'honneur. Palmella devint président du conseil des ministres ; Villaflor, duc de Terceira; Saldanha, maréchal; Napier, le successeur de Sartorius, amiral et vicomte du Cap Saint-Vincent. Il semble que Garrett dût avoir une large part dans ces faveurs; il avait combattu par la plume et par l'épée ; il avait, à la demande de D. Pedro, rédigé le préambule du décret qui réorganisait, sur des bases patriotiques, l'ordre de la Tour et l'Épée. Malgré tous ces mérites, malgré l'estime personnelle que lui témoignait D. Pedro, notre poëte fut à peu près oublié dans la distribution des récompenses. Il ne supporta pas sans amertume l'ingratitude de ceux qu'il avait si bien servis; mais il ne refusa point, pour cela, le concours de ses lumières au nouveau gouvernement. C'est ainsi qu'il accepta, en 1834, la mission, fort honorable pour lui, d'élaborer un projet de réforme de l'instruction publique ; il représenta aussi quelque temps son pays à la cour de Bruxelles.

Travailleur infatigable, il profita de son séjour en Belgique pour étudier la langue et la littérature de l'Allemagne. Mais bientôt les instances de ses amis

et la marche des événements le rappelèrent à Lisbonne.

Par la convention d'Evora, conclue le 26 mai 1834, D. Miguel avait reconnu D. Maria comme reine du Portugal. Désormais il vivra à l'étranger, et ses tentatives pour ressaisir le pouvoir resteront sans résultat. Malgré la mort de son père, survenue peu après, le 24 septembre 1834, la reine est donc solidement assise sur le trône, et le triomphe de la cause libérale est assuré. Mais alors, comme il arrive souvent, les vainqueurs se divisent, et les modérés ou *Chartistes*, ainsi appelés parce qu'ils voudraient s'en tenir à la charte octroyée, en 1832, par D. Pedro, sont contraints de céder le pouvoir aux ultra-libéraux ou constitutionnels, qui veulent le rétablissement de la constitution de 1822, et qui, ayant triomphé le 9 septembre 1836, seront à l'avenir désignés sous le nom de *Septembristes*.

Garrett, qui avait soutenu avec vigueur la cause de l'opposition dans *le Portugais constitutionnel*, fut, après la victoire de son parti, élu député à la fois par la province de Minho et par celle des Açores. De prime abord il prit à la tribune une telle autorité que le Con-

grès le chargea de rédiger un *Manifeste à la nation*, et que ses amis formèrent un recueil des discours qu'il prononça en 1837, au sujet de la réorganisation de la seconde Chambre.

C'est à la même époque que l'un des ministres, Emmanuel Passos, justement préoccupé de la gloire littéraire de son pays, lui confia la tâche difficile de créer un théâtre national en Portugal. Loin de rebuter Garrett, les difficultés ne firent qu'aiguillonner son zèle : grâce à son initiative, la littérature dramatique eut bientôt une scène convenable, le *Théâtre de D. Maria II*, une école où purent se former les artistes, le Conservatoire et aussi des auteurs nombreux et pleins d'ardeur.

Non content de tracer à grands traits, dans un rapport fort admiré, le plan de la réforme du théâtre, Garrett ne refusa point les conseils de son expérience aux jeunes écrivains ; plus d'une fois même il alla jusqu'à corriger leurs œuvres pour les faire accepter par les directeurs et par le public ; enfin, payant d'exemple, il fit lui-même représenter son beau drame, *Une Pièce de Gil Vicente*, qui fut un vrai triomphe et pour l'auteur et pour sa principale interprète, Émilie das

Neves, la Rachel du Portugal (1838). Peu après il écrivit, pour les élèves du Conservatoire, une comédie originale, *Philippa de Vilhema*, et deux imitations du répertoire français, *l'Oncle Simplice* et *Dire vrai en mentant*.

A la même époque, Garrett présenta aux Chambres une loi sur la propriété littéraire. Il fit aussi, en qualité de premier historiographe du royaume, plusieurs conférences historiques fort goûtées du public instruit et lettré. C'est probablement à cause de ce succès qu'il fut plus tard chargé d'écrire les *Mémoires* de divers personnages importants, ceux du conseiller Antoine-Emmanuel Lopez de Vieira de Castro (1844), de la duchesse de Palmella (1848), de M. Mousinho da Silveira (1849), ainsi que l'*Éloge historique* du baron de Ribeira de Sabrosa.

A la Chambre, il se faisait remarquer en soutenant avec talent le ministère Bonfim-Costa-Cabral contre les attaques d'un orateur digne de lui, le célèbre Joseph Estevão, et en combattant avec l'indignation d'un patriote la prétention qu'affichait l'Espagne de réglementer à son profit la navigation du Douro.

En 1841, Garrett se sépara du ministère sur la

question des impôts. A la suite d'un éloquent discours sur la loi du dixième, il fut contraint de résigner tous ses emplois officiels. Il s'en consola promptement ; mais les ministres eurent à se repentir de l'avoir ainsi congédié *ab irato :* en effet, il fit à la Chambre, où il représentait les libéraux de Lisbonne (1842), une vive opposition à M. Costa-Cabral, qui de septembriste était devenu chartiste.

Sa disgrâce lui permit aussi de consacrer plus de temps à la littérature. C'est pendant ces quelques années (1842-1844) qu'il fit paraître *l'Armurier de Santarem ou l'Épée du connétable, Frère Louis de Souza*, regardé comme le chef-d'œuvre du théâtre portugais, une seconde édition d'*Adozinda*, avec addition de ballades populaires, considérablement développées, parmi lesquelles on admire surtout *Bernal Francès* et *la Pantoufle du roi;* enfin une *Défense* de son opuscule sur l'origine de la langue portugaise, et un roman populaire, *Miragaia.*

Bien que son mandat de député eût été renouvelé par Lisbonne et par l'Alem-Tejo, Garrett, jusqu'en 1851, s'occupa plus des lettres que de la politique. Sa plume féconde produisit alors : les *Fleurs sans*

fruits [1], qui éclipsèrent les *Poésies lyriques de Jean Minime; l'Arc de sainte Anne*, roman plein d'intérêt, dont l'action se passe au XIVe siècle ; les *Voyages dans mon pays,* le plus populaire des ouvrages de ce genre en Portugal; une comédie d'un tour alerte, *la Nièce du marquis;* une autre édition de *D. Branca*, et deux volumes de *Romanceiros*, où sont réunies les romances ou ballades qui se sont conservées dans le souvenir du peuple et auxquelles un prologue, digne de la plume du poëte et du critique, sert d'éclaircissement.

M. Costa-Cabral, devenu comte de Thomar, avait entrepris de grandes réformes. Sans doute elles étaient nécessaires, mais peut-être eut-il le tort de les étendre à tout à la fois, et de les poursuivre avec une énergie souvent excessive, qui devait froisser bien des ambitions et, par suite, lui susciter de grands embarras. Soutenus presque ouvertement par lord Palmerston, car les tentatives du Portugal pour se soustraire à la tyrannie commerciale de la Grande-Bretagne causaient

1. A la fin de son poëme de *Camoens,* Garret jure que désormais il ne fera plus de vers. Ces *Fleurs sans fruits* doivent donc être regardées comme un recueil de pièces composées autrefois, mais revues avec soin par l'auteur.

une sérieuse inquiétude au gouvernement anglais, les mécontents virent un ancien ami du ministre se mettre à leur tête, leur apportant l'appui d'un nom respecté dans l'armée et populaire à l'étranger comme en Portugal. C'était le maréchal de Saldanha. Petit-fils de Pombal, Saldanha voyait avec peine un homme nouveau lui disputer la première place dans l'État; esprit inquiet et remuant, il semblait aspirer au titre de faiseur de gouvernements, ne prenant le pouvoir que pour le remettre presque aussitôt en d'autres mains, sauf à combattre ceux qu'il venait ainsi d'élever.

Après avoir fait violemment attaquer son rival dans *le Patriote*, Saldanha profita habilement de la chute du maréchal Narvaez, le Thomar de Madrid, pour tenter de renverser le ministère Costa-Cabral (avril 1851). Il y réussit, non sans avoir failli échouer si complètement qu'il avait dû s'enfuir en Espagne; mais le mouvement était donné : Oporto, Coïmbre, Lisbonne se prononcèrent successivement pour lui, et, trahi par son propre frère, M. Costa-Cabral se vit réduit à prendre le chemin de l'exil.

Premier ministre à son tour, le maréchal de Saldanha ne fut pas ingrat envers les septembristes, qui

l'avaient puissamment secondé. Garrett, que la province de Beira avait choisi pour député, reçut le titre de vicomte (25 juin 1851), la pairie (13 janvier 1852), et le 4 mars suivant fut appelé au ministère des affaires étrangères. Mais il ne garda que peu de temps ce portefeuille. Attaqué par la presse, au sujet de quelques décorations et d'un traité de propriété littéraire conclu avec la France, il fut mal soutenu par ses collègues, et il donna sa démission le 17 août 1852.

Comme autrefois, il fit marcher de front la politique et les lettres ; tout en restant le chef de l'opposition dynastique à la Chambre des pairs, il publia un recueil de *Fables*, et les *Feuilles tombées*, poésies fort belles, écho, dit-on, d'un amour tardif mais passionné. Il mourut peu de temps après, le 9 décembre 1854. Une inscription a été gravée sur la façade de la maison où il rendit le dernier soupir, hommage public de la municipalité de Lisbonne au grand poëte et au grand citoyen.

Les œuvres complètes de J.-B. d'Almeida-Garrett, imprimées à Lisbonne (1854-1855), ne forment pas moins de seize volumes. L'éditeur a fait entrer dans cette collection, dont nous avons donné les principaux

titres, *le Lycée des dames,* imitation des *Lettres à Émilie,* de Demoustier, et *Deux ans de ma vie,* souvenirs de l'émigration et du siége de Porto; mais on regrette qu'il n'ait pas cru devoir y joindre plusieurs autres ouvrages de Garrett, restés manuscrits ou insérés dans divers recueils, par exemple une comédie bouffonne, *les Prophéties du Bandarra*, et un charmant proverbe, précédé d'un prologue en vers légers, *Une Noce au Dafundo,* ou *A chaque pays ses usages, à chaque quenouille son fuseau,* pièces jouées avec succès sur le *Théâtre de D. Maria II;* plusieurs de ses discours politiques, et un grand nombre d'articles ou de nouvelles, qu'il écrivit non seulement pour les journaux auxquels il était attaché, mais pour beaucoup d'autres qui, comme *le Portugais,* la *Revue universelle, l'Illustration,* etc., obtenaient de loin en loin la faveur de sa collaboration.

Quelle part revient à Garrett dans la grande révolution littéraire qui signala le commencement du XIX^e^ siècle? Une part considérable : il sut voir, sentir, comprendre et vulgariser ce qu'il avait vu, senti et compris. Donna-t-il ou reçut-il l'impulsion? Certainement il la donna à ses concitoyens; mais ne l'avait-il

pas reçue, au moins partiellement, des étrangers, des Anglais, des Allemands, des Français? Si l'on en croit son biographe anonyme, il n'aurait rien dû qu'à son propre génie ; à peine trouverait-on dans ses écrits une légère teinte de l'humour d'Addison ou de la bonhomie fine et railleuse de Walter Scott : lui-même, le poëte, sans doute parce qu'il sentait en lui toute la vigueur d'un chef d'école, se fait gloire de n'être, en littérature comme en toute chose, l'homme d'aucune secte, d'aucun parti. Mais, en parlant ainsi, veut-il dire qu'il a marché isolé dans la voie nouvelle? Nous ne pouvons l'admettre, car ce serait volontairement méconnaître qu'il professe, dans ses premiers ouvrages, une admiration sans réserve pour Scott, Burns, Byron, pour Wieland, pour Bürger, pour Lamartine; ce serait aussi oublier, comme nous l'avons déjà fait remarquer, qu'il passa plusieurs années en France, en plein mouvement romantique, et qu'il était alors dans l'âge où l'on subit, soit volontairement, soit à son insu, l'influence du milieu dans lequel on vit. Cette influence, il ne put s'y soustraire ; les preuves en sont nombreuses et palpables : ne cherche-t-il pas, comme nos romantiques, son inspiration, par delà les beautés solennelles

du XVII^e siècle, dans les institutions et les mœurs du moyen âge et de la Renaissance ? Ne recueille-t-il pas, comme eux, avec un zèle voisin de la passion, ces traditions populaires, ces légendes, ces mythes, ces créations fantastiques dont Wieland dans *Oberon* et Bürger dans ses *Ballades* n'ont pas seuls révélé le mérite poétique? Ne partage-t-il pas leur dédain pour le merveilleux mythologique, disant adieu aux divinités païennes pour chanter ses hymnes à un autel nouveau,

Et, poëte chrétien, faire des vers chrétiens [1] ?

N'a-t-il pas traduit les joies et les tristesses de l'âme humaine avec les mêmes accents que Lamartine et de Vigny? N'a-t-il pas exalté l'amour de la liberté, de l'indépendance, de la patrie, comme N. Lemercier et Casimir Delavigne ?

Notre intention, en insistant sur ce point, n'est pas de contester à Garrett sa part légitime d'originalité : certainement il n'est le disciple avoué de personne, pas plus de lord Byron que des romantiques français ; son génie, par ses qualités essentielles, ne relève que de

1. Garrett, *D. Branca*, I, 2.

lui-même. Mais si son contact avec notre Pléiade poétique de la Restauration a pu l'éclairer sur la voie qu'il devait suivre et qu'il a parcourue avec tant de gloire, ne nous est-il pas permis de le constater avec une certaine fierté? Et certes la constatation est facile : qu'avait fait d'important Garrett avant d'avoir respiré, sur les bords de la Seine, le même air que les jeunes poëtes du *Cénacle?* Des tragédies dans le genre classique. Que fit-il après? Il brûla ce qu'il avait adoré, secouant, avec nos romantiques, le joug des unités, substituant le naturel au convenu, donnant au vers une facture plus libre et tournant ses regards investigateurs vers le passé. Pour lui, en effet, aussi bien que pour le *Cénacle*, le Romantisme est plutôt une renaissance qu'une innovation, et ce n'est pas seulement aux mots de la langue qu'ils appliquent d'un commun accord le mot célèbre d'Horace :

Multa renascentur quæ jam cecidere [1].

1. « Notre poésie nationale, dit Garrett, est de la même famille que la poésie provençale; comme celle-ci, elle avait pris pour sujet de ses premiers chants les divers épisodes de la vie héroïque et chevaleresque... Lorsque notre oreille a été suffisamment rebattue des Olympe et des Gnide, des Vénus et des Apollon, nous nous sommes demandé de quelles fictions usaient

Certains critiques ont comparé Garrett à Camoens : ce rapprochement seul est un honneur pour notre contemporain. Assurément ces deux génies sont de la même famille : si Garrett n'a pas la même vigueur d'invention que Camoens, s'il n'emploie pas les mêmes procédés de composition, s'il renonce volontairement aux ressources poétiques qu'offre la mythologie, il le dispute au chantre des *Lusiades* pour la grâce, la sensibilité, la richesse du coloris. Mais où ils sont frères tout à fait, c'est quand ils abandonnent leur cœur à ces « haines vigoureuses » contre le mal, contre le despotisme, contre l'hypocrisie, le fanatisme, la servilité, que Molière a dépeintes en vers immortels : ils ont le même amour pour leur patrie, le même culte pour sa gloire ; ils souffrent également de sa décadence ; ils maudissent avec la même énergie ceux par qui s'est perdu le noble héritage des Gama et des Albuquerque ; pour eux, en un mot, la poésie est la voix du patriotisme. Si Camoens immortalise les conquérants de l'Inde, et par une fic-

nos pères dans leurs compositions poétiques, et nous avons retrouvé tout un peuple de fées, de génies, d'enchanteurs et de lutins : dès lors ce qui avait plu naguère fut de nouveau trouvé digne de plaire, ce qui était délaissé redevint à la mode. » (Lettre-preface de *D. Branca.*)

tion familière à l'épopée fait entrer dans le cadre de son poëme l'éloge des héros qui ont illustré le Portugal depuis Henri de Bourgogne jusqu'à D. Sébastien, Garrett, dans chacun de ses ouvrages, fait revivre une époque mémorable de l'histoire nationale : le siècle brillant de Jean Ier dans *l'Armurier de Santarem*, le règne grandiose d'Emmanuel dans *Une Pièce de Gil Vicente*, les jours de lutte héroïque pour l'indépendance dans *Philippa de Vilhema*, les temps glorieux de Pombal dans *la Nièce du marquis*. Ajoutons que la poésie ne suffit pas à l'activité intellectuelle de Garrett : avec une souplesse de style et de parole digne de l'admirable fécondité de Lamartine, à qui il ressemble sous plus d'un rapport, il fut orateur politique de premier ordre, polémiste vigoureux, critique plein de goût, historien éloquent et sagace[1], auteur dramatique ingénieux et puissant, romancier original, distingué et cependant populaire; homme d'État généreux et intègre, il sut monter

1. C'est lui qui, étant premier historiographe du royaume, fit rechercher dans les archives les pièces originales relatives à la pension accordée par le roi à Camoens. Ces pièces prouvent, contrairement à l'opinion généralement admise, que si la pension était insuffisante, elle fut du moins régulièrement payée jusqu'à la mort du grand homme.

au pouvoir sans orgueil et en descendre avec dignité ; rival de Sterne, il écrivit aussi son *Voyage sentimental;* enfin il dota son pays d'un théâtre national. Nous comprenons donc que, dans un transport d'enthousiasme, son biographe anonyme s'élève jusqu'au lyrisme, et qu'il s'écrie, plein d'admiration pour l'une des plus belles gloires littéraires du Portugal : « Garrett a parcouru en trois enjambées le domaine de l'art, puis il s'est endormi dans la tombe, où il attend l'apothéose. »

Le retour de Camoens dans sa patrie, où il arrive le jour des funérailles de celle qu'il aimait; sa présentation au roi, qui l'invite à lire les *Lusiades* devant toute la cour ; sa mort dans l'abandon et la misère, tel est en quelques mots le sujet du poëme de Garrett. La vie de Camoens, telle que la légende nous l'a apprise, et le résumé des *Lusiades* y tiennent une grande place; mais si l'invention ne fait pas le mérite principal de cet ouvrage, l'exécution en est généralement si belle, que la simplicité de la fable disparaît sous la richesse des détails. Et quelle noblesse dans les sentiments ! Que de

chaleur! Que d'émotion! Quelle fièvre de patriotisme! Elles sont nombreuses, les pages où l'on sent, pour ainsi dire à chaque phrase, palpiter le cœur du poëte!

Quant au mode de composition adopté par Garrett, nous ne pouvons mieux le faire connaître qu'en traduisant l'avertissement qu'il a mis en tête de la première édition[1]:

« Le genre de ce poème, dit-il, est absolument nouveau; je n'ai donc pas eu de modèle qui m'ait servi de guide, ni d'étoile polaire sur laquelle je pusse tenir les yeux fixés,

En voguant le premier sur ces mers inconnues.

« Je reconnais que cet ouvrage est en dehors des règles, et que, si l'on veut le juger d'après les traditions classiques, on n'y trouvera qu'irrégularités et défauts. C'est pourquoi je le déclare tout d'abord, je ne me suis nullement proposé de suivre les règles généralement

1. Ajoutons qu'il écrivait avec une grande facilité et toujours d'abondance; bien loin de mettre en pratique le *sæpe stylum vertas,* il ne pouvait se résoudre à corriger ses œuvres, dût-on payer ce travail, prix inestimable, « des lauriers de Camoens ou de l'apothéose d'Homère ». (GARRETT, lettre-préface de *D. Branca.*)

adoptées, je n'ai consulté ni Horace ni Aristote, et j'ai plus obéi aux élans du cœur et au sentiment de la nature qu'aux calculs de l'art et aux combinaisons de l'esprit.

« Cependant, en agissant ainsi, je n'ai pas eu l'intention d'imiter le style de Byron, que les Français singent si ridiculement aujourd'hui, à tort et à travers, sans songer que, pour prendre les mêmes libertés que Byron et s'abandonner à la même audace, il faut avoir une étincelle de ce génie dont les éclairs éblouissent, empêchant de voir ses défauts et ses imperfections.

« Je ne suis ni classique ni romantique : en poésie, comme d'ailleurs en toute chose, je n'appartiens ni à une secte, ni à un parti. D'où il résulte que je me laisse aller au courant des pensées qui m'entraînent, bonnes ou mauvaises, sans vouloir asservir celles des autres aux miennes, sans modeler les miennes sur celles d'autrui, ce qui est bon seulement pour un genre particulier de littérateurs, ceux qui aiment les disputes et les controverses, que j'ai en horreur.

« L'action de ce poëme roule sur la composition et la publication des *Lusiades*. J'y ai intercalé divers épisodes, que je me suis efforcé de rattacher à la donnée mère.

La fable des *Lusiades* et la vie de l'auteur sont choses si connues que je n'ai pas à entrer, à ce sujet, dans de longues explications. Il sera donc facile au lecteur de faire, dans mon petit ouvrage, la part de l'histoire et celle de l'imagination; mais ce travail ne sera pas long, car la plupart des fictions que j'ai imaginées ont pour base la vérité historique.

« Quant à l'orthographe, — il faut bien que chez nous chacun en ait une à lui, puisque la langue n'est pas encore fixée, — je dirai seulement que je me suis laissé guider par l'étymologie, d'accord avec la prononciation: je n'ai placé les accents que sur les mots où ils étaient nécessaires pour éviter toute confusion. Enfin je suivrais une méthode plus sûre, si nous en avions une, en Portugal, qui fût générale et rationnelle. La créer serait simple et facile, si notre Académie et notre gouvernement voulaient bien entreprendre cette importante réforme. — Paris, le 22 février 1825. »

Il existe plusieurs éditions du *Camoens* de Garrett. Celle de 1825, qui parut à Paris, se sentait un peu de la jeunesse de l'auteur; il la revit et l'améliora pendant de longues années. Pour profiter de ces améliorations, nous avons suivi l'édition de 1844.

Tout en serrant de près le texte, nous avons cherché à concilier les hardiesses de pensée et de style de l'original avec les exigences de notre langue, de manière à ce que l'ouvrage fût, en français, d'une lecture facile. La tâche n'était pas aisée, car le poëte, comme il le dit lui-même, n'a point voulu marcher dans les sentiers battus, s'abandonnant, pour la conception comme pour l'exécution de son œuvre, à la fougue de son imagination. La langue même dont il se sert a des termes que les dictionnaires n'expliquent pas toujours. Nous espérons que le lecteur bienveillant nous tiendra compte de ces difficultés.

CAMOENS

CAMOENS

CHANT I

L'ARRIVÉE

C'est ma patrie, heureuse et chère : si le ciel m'accorde la faveur d'y rentrer sain et sauf, avec cet ouvrage que je viens de terminer, la lumière de la vie pourra s'éteindre en moi.

CAMOENS, *Lusiades.*

I

SOUVENIR triste et doux [1], amère jouissance du malheureux, chère blessure d'une épine cruelle qui pénètre au plus profond de mon cœur et remplit tout mon être de souffrance, mais d'une souffrance qui a son charme... Souvenir triste et doux! divinité mystérieuse qui rends la force aux cœurs brisés, d'où s'échappe alors, non plus le sang de la vie, mais la rosée des larmes... Triste et doux souvenir! mot

délicieux, qui prends sur les lèvres portugaises une grâce que ne peut te donner la bouche orgueilleuse des Sicambres [2], hôtes de ces contrées lointaines [3]... Triste et doux souvenir! dieu qui, par ta magie, transportes l'ami absent près de son ami solitaire, l'amant, errant au loin, près de son amante inconsolable, qui rouvres, en songe, sa patrie au pauvre exilé, le plus malheureux de tous les êtres; — ah! de pareils songes ont une douceur qui guérit toute peine, mais combien le réveil est cruel! — Divinité céleste! si mes chants plaintifs ont célébré tes bienfaits et tes rigueurs, si ma piété a déposé sur tes autels, mouillés de larmes, ce cœur que sur les rives du Tage j'arrachai tout palpitant de mon sein navré, entends, entends ma voix [4]..... C'est vers le Tage, chère divinité, c'est vers le Tage que m'emporte ma pensée; mais ses ailes s'agitent faibles et timides sous ces ormeaux baignés par les flots attristés de la Seine, naguère triomphante : viens donc sur ton char que traînent en gémissant de sombres tourterelles; viens enlever mon âme qui t'invoque en soupirant!

2

Viens, sans craindre l'inconstance de ce peuple mobile et léger : te connaît-il seulement ?

Allons, partons! Mais ne traverse pas la malheureuse Espagne; épargne-moi la vue des maux qu'elle endure [5],

les miens sont assez grands ! Franchissons plutôt la mer : libres, élançons-nous au-dessus des flots libres de l'Océan, rebelle au joug de la tyrannie. Il est libre, lui, comme au jour où il sortit du néant à la voix de l'Éternel ! C'est le seul ouvrage du Créateur que les mains impies de l'homme n'aient pu encore soit détruire, soit subjuguer. C'est là que dresse son front superbe, au-dessus des ondes, la reine des flottes, la patrie des lois, la dame de justice, l'asile de la liberté errante. Salut ! Grande-Bretagne, salut, ô fleur des mers, salut, pays où je reçus l'hospitalité ! Que ne m'est-il donné d'aborder sur tes heureux rivages et d'aller embrasser ces amis fidèles qui, sur les bords de la noble Tamise, vivent à l'ombre de l'arbre sacré de la liberté bénie[6] ! Si ce bonheur m'est refusé, je garderai du moins de toi un souvenir ineffaçable, et ma voix chantera toujours les charmes d'une amitié sincère !

3

Car, ô tendre amitié[7], au milieu des angoisses et des tourments sans nombre de ma vie si douloureusement éprouvée, tu as su adoucir l'amertume de mes souffrances : ta main bienfaisante a mis au char de l'infortune le clou qui empêche la roue barbare de tourner. C'est à toi que je dois d'avoir conservé une existence que minaient le découragement et le chagrin. Aussi

est-ce à toi que j'ai consacré mes chants plaintifs, tristement modulés dans les solitudes de l'exil, où les redisent les sauvages échos des grottes étrangères, et cette lyre brisée sur l'écueil du malheur, à laquelle ma main timide fait rendre encore de faibles sons. Que ces sons, frappant ton oreille fidèle, te rappellent et notre patrie et les sentiments de mon cœur !...

4

Écoutez ! Un cri retentit avec force dans les airs et fait tressaillir les vents qui se jouent sur les ondes : « Terre ! Terre ! » s'écrie le gabier vigilant ; « terre ! » répète, comme un écho confus, la voix des matelots.

Ah ! la douce parole ! Une aurore de joie et d'espérance luit au cœur du marin épuisé de fatigue, du passager las et pressé d'arriver, qui, à ce mot béni, croit voir apparaître son époux, ses fils, ou son amante.

5

C'est la terre, et la terre de la patrie ! Tous les visages s'épanouissent ; sur tous les fronts rayonne une magique allégresse ; la joie inonde tous les cœurs.

L'un se voit surprenant son ami, l'autre tombant dans

les bras de sa fidèle épouse. Celui-ci va essuyer les larmes de sa vieille mère, qui a pleuré si longtemps son absence ; celui-là, partagé entre l'espoir et la crainte, se demande s'il lui sera donné de mettre encore un baiser filial et respectueux sur la main sèche, maigre et ridée de son père alité : sa tendresse, sa piété filiale n'iront-elles pas se briser contre la pierre avare du froid sépulcre où, pendant une absence si longue, se sera englouti son cher trésor ?... Cet autre, dont la bien-aimée fut toujours constante, — c'est, du moins, ainsi qu'il la voyait de loin, dans ses rêves d'amour, — maintenant qu'il approche, commence à trembler : si, pendant qu'il était éloigné, un autre amant, resté près d'elle, avait mis à profit cette séparation prolongée ?... Mais, qui sait ? Peut-être aussi... Et ce *peut-être* suffit à ranimer en lui la douce espérance, mère immortelle des illusions.

6

Un seul homme ne partage pas cette joie universelle : impassible et muet, appuyé à la muraille du vaisseau, il tient les yeux fixés, dans la direction de la proue, vers un point noir qui grandit insensiblement. C'est le cap Cynthia[8], contre lequel l'Océan, frémissant mais dompté, brise ses vagues furieuses.

La figure de ce cavalier est agréable, mais voilée de

mélancolie ; elle offre aux regards ce mélange de prudence et d'audace que la victoire met, comme un signe de noblesse, sur le front de ses fils. C'est un de ces visages que les sons belliqueux de la trompette n'ont jamais fait changer de couleur, que n'a jamais couvert de honte une action indigne. Sur sa peau hâlée se voit une honorable cicatrice : elle ferait le désespoir des beaux mignons de cour, mais ici elle rehausse encore les traits mâles et distingués de ce guerrier.

Qui a éteint la lumière de l'un de ses yeux où le génie avait allumé sa flamme ? C'est la guerre : il a été frappé au champ d'honneur ! L'œil qui lui reste brille d'un vif éclat et se dirige avidement vers la patrie recouvrée :

« O patrie, dit-il d'une voix si basse qu'on l'aurait prise pour l'écho d'une pensée intime, parlant au cœur sans monter jusqu'aux lèvres, chère patrie, il m'est enfin donné de te revoir !... »

Un soupir suit ces pieuses paroles, mais le guerrier l'étouffe en se mordant la lèvre, et il retombe dans la morne tristesse d'où l'avait tiré le doux penser de la patrie.

7

Un vent frais gonfle les voiles, avec un doux murmure. La terre se rapproche : ce ne sont d'abord que des couleurs confuses ; mais bientôt le regard distingue

les noirs sillons des champs labourés, puis les blanches maisons encadrées de verdure ; enfin le port ami apparaît clairement aux yeux. C'est ainsi que, sous le pinceau d'un éminent artiste, dans les vagues teintes de couleurs incertaines, véritable chaos artistique, pénètrent la lumière et la vie, à mesure qu'avance l'œuvre du maître : le ciel devient d'azur, les montagnes s'élèvent, les prés s'émaillent de fleurs charmantes que foulent aux pieds de belles nymphes... On reste en extase devant cette alliance de l'art et de la nature.

8

Le soleil descend rapidement vers l'horizon, et, près d'achever sa course diurne, il commence à teindre les ondes vertes d'une belle couleur de safran doré, parure de la couche qui l'attend au bout de sa carrière.

Comme un essaim de papillons folâtres, attirés par la flamme, des bateaux de pêcheurs, à la proue ferrée, se jouent rapides, légers et hardis, autour du navire qu'ils accompagnent. De ces barques légères, de rudes voix souhaitent la bienvenue en termes énergiques : elles vibrent à l'unisson des vagues qui déferlent sur les écueils.

« Holà ! pilote ! » A ce cri, à un signal parti du bord, le pilote, à qui les secrets du Tage sont bien connus,

saute d'un bond sur le pont élevé du navire. Tel s'élance, dans les plaines azurées de l'Océan, un dauphin enflammé d'amour.

Le sifflet strident dirige la manœuvre... « Hisse !... Amène !... » On franchit la bouche étroite par laquelle le fleuve d'Ulysse[9] verse à l'Océan le tribut de ses ondes et de ses paillettes d'or.

Près de la Tour, antique et vénérable monument, aujourd'hui déchu, des gloires d'Emmanuel[10], on jette l'ancre, et au roulis dur et pénible d'une longue traversée succède ce doux mouvement de l'eau courante que, au sein du port tranquille, aime tant à sentir le marin épuisé par sa lutte contre Neptune irrité.

9

Aux accents d'une sorte de mélopée monotone et rythmée, le canot est amené par l'équipage le long du bord et mis à flot.

Comme une nouvelle mariée franchit d'un pas léger le seuil paternel, au milieu du riant cortége qui la conduit à la demeure de son époux palpitant d'émotion, les passagers joyeux s'élancent en foule dans l'esquif aux vives couleurs.

Le guerrier descend le dernier, d'un air pensif.

10

« Ramez ! » crie de la poupe, où il dirige le gouvernail, le maître d'équipage.

Les rameurs obéissent à ce commandement, et à chaque coup, donné d'une main sûre, la chaloupe légère bondit et glisse sur le miroir de l'onde.

A ce moment, une exclamation plaintive, une sorte de gémissement douloureux se fait entendre sur le pont du galion superbe.

Chacun tourne instinctivement ses regards vers l'endroit d'où part cette plainte. Que voit-on ? Un pâle visage, un visage de Malais au teint de cuivre, sur lequel se peint une poignante angoisse. Cette tête, brûlée par le soleil d'Asie, a deux yeux noirs dont l'éclat brille à travers les larmes, et qui semblent dire, en une muette prière : « Ah ! n'abandonnez pas le pauvre esclave[11] ! »

11

Du berceau à la tombe, l'homme est un être méchant[12]. Il existe pourtant en lui une qualité naturelle que les penchants pervers n'ont pu vicier : c'est le premier élan du cœur.

En voyant l'affliction de l'Indien, qui supplie, les

rameurs retiennent leurs mains calleuses, et une compassion involontaire se lit sur tous les visages.

Mais bientôt la faible voix des sentiments généreux est étouffée par ce que le monde appelle *réflexion* et que je nommerais plus justement *réaction* contre le bon mouvement qui, pour une seconde, a dompté le naturel.

« En avant! en avant! crie le tarouche timonier, comme s'il rougissait d'avoir laissé surprendre un instant son cœur.

— Non, sur ma foi! dit, de cet accent austère qui sied si bien aux lèvres de la vertu, quand elles ne craignent pas de s'ouvrir pour parler aux puissants, le noble et mélancolique soldat; et se levant tout droit, les yeux fixés sur le pauvre esclave, il répète : Non, sur ma foi! Retournez et prenez-le!

— Qu'est-ce à dire, l'ami? Par ma tête, que voulez-vous faire de cet Indien? Mon bateau ne conduit pas à terre pareille marchandise!

— Pareille marchandise n'est pas d'une étoffe commune!

— Un esclave! Beau trésor, vraiment!

— C'est mon ami!

— Votre ami? Ce sont là les amis que vous conduisez dans le royaume? Certes! vous revenez donc bien riche de l'Inde?

— Riche?... Assurément! Je le suis, du moins en blessures!... »

Il n'achève pas, confus d'avoir laissé échapper ces mots devant de semblables gens. La rougeur qui couvre son front trahit cette noble honte qu'éprouve l'homme d'honneur lorsque, dans la chaleur de la discussion, ses lèvres indiscrètes ont eu le tort de faire entendre son propre éloge.

12

Tous le regardent. Tous les visages expriment ce respect qu'une action généreuse inspire toujours au vulgaire : mais, loin d'être honteux de sa grossièreté, le quartier-maître s'irrite à ces signes de la désapprobation générale dont il est l'objet. Avec de gros jurons, qui sifflent entre ses dents comme le vent dans les cordages du bord, il invite de nouveau les rameurs à nager.

L'esclave abandonné gémit du haut du galion.

Par un mouvement de colère irréfléchie, le guerrier, froissé et peu patient, porte la main à son épée. A ce geste, l'audacieux timonier ne répond que par un sourire, qui signifie : « Quand on passe sa vie sur les flots, au milieu des dangers, on ne pâlit point à l'éclair d'une lame meurtrière ! »

Dans ces siècles qu'un ardent enthousiasme appelle

héroïques, que le philosophe nomme barbares, mais qui furent certainement un étonnant mélange de vertus et d'infamies, d'honneur et de cruauté, c'est par le sang que se jugeaient de pareilles contestations : l'épée se substituait à la loi. C'était une coutume barbare, et pourtant c'était une noble coutume. Aujourd'hui que, dans notre lâcheté, nous avons, sans rougir, souffert que la tyrannie arrachât la loi des tribunaux et l'épée de nos mains, oserons-nous, fils dégénérés, taxer de barbarie nos ancêtres qui vivaient libres ?

13

L'onde pure du Tage va se teindre de sang, l'étroite barque va servir de champ clos à la fureur de ces deux hommes, lorsqu'un pouvoir sacré, dont la douceur fait la force, intervient dans cette menaçante querelle.

Dans un coin du bateau se tient assis un modeste vieillard, plongé dans des pensées qui n'appartiennent point à la terre. Personne, jusque-là, n'a fait attention à lui. La blancheur de sa longue barbe se détache sur le fond noir de la bure qui couvre sa poitrine. Sur son front proéminent, les années, en grand nombre, ont moissonné la chevelure luxuriante de la jeunesse : ce qui en reste aujourd'hui, quelques rares épis oubliés par le temps, a le ton mat d'un alliage argenté. Son visage est amaigri. Ses yeux semblent se détourner des

choses de ce monde : leur lumière rappelle la flamme discrète de ces lampes qui ont brûlé toute la nuit devant le tabernacle et qui, faute d'huile, s'éteignent au lever du jour. Sa main tremblante s'appuie sur un bourdon de pèlerin. Ses pieds nus sont chaussés de sandales que connaît la poussière des pays idolâtres. Riche des souffrances qu'il endura, des travaux qu'il accomplit, il revient du lointain Orient vers les plages occidentales pour solliciter, non le repos si doux à la vieillesse, mais de nouvelles fatigues, comme prix des anciennes. C'est un de ces hommes dévoués qui, loin de se mêler aux vaines querelles de l'orgueil et de la présomption, fléaux de l'humanité, parcourent l'opulente Asie et l'Afrique brûlante, convertissant des tribus entières au culte du Dieu unique, au respect de la loi la plus sainte qui ait été prêchée sur la terre... Oui, la plus sainte, si vous en retranchez ce qu'y ont ajouté les hommes.

14

Ange de paix, il fait couler sur ces ardentes colères le doux miel de cette aimable persuasion qui amollit les cœurs.

« Guerrier*, dit le missionnaire d'une voix grave et

* Il y a dans le texte : *Monsieur*. En français, ce terme semble un peu trop moderne.

solennelle, porter la main à la garde de l'épée, cela signifie qu'on a devant soi des ennemis, qu'on est sur un champ de bataille, et qu'on va combattre pour son roi, pour sa patrie... Mais, grâce à Dieu, nous tous qui sommes ici, nous sommes des amis, des chrétiens. Le ciel ne saurait permettre qu'un Portugais plonge son glaive dans le sein d'un compatriote. Pardonnez la franchise d'un ancien soldat qui, lui aussi, a vu bien des siéges, et qui a croisé la lance contre les Maures et les gentils. Ce vieux corps n'a pas toujours été couvert de la robe du moine ; il a porté la cotte de mailles... Mais si, au fort de la bataille, l'épée sied bien à l'homme de guerre, hors de là elle ne convient qu'aux spadassins...

— J'ai le cœur trop haut pour me mesurer contre un tel adversaire ! dit le guerrier d'un ton plus radouci ; mais, — et sa voix s'anime de nouveau — mais c'est mon Javanais fidèle, c'est mon ami, mon seul ami !

— Ces sentiments vous honorent, répond le vieillard, puisque, sans vous arrêter à ses haillons et à sa misère, vous ne craignez pas de donner le nom d'ami à ce malheureux. Mais, mon fils..., mais, mon gentilhomme, une bonne action ne peut en justifier une mauvaise. »

Alors se tournant vers le grossier marin :

« Ami, la demande de ce noble cavalier est juste. Dieu ne bénit point les cœurs durs. Est-il donc si pesant, ce pauvre esclave? Allons ! je vais remonter à

bord, et ce sera pour moi un plaisir que de lui céder ma place... Eh quoi ! n'est-il pas fils de Dieu comme nous tous ? Il est vêtu de haillons ? Mais que de fois sous un pourpoint râpé se cache un noble cœur !... Si ce guerrier a été vif, je suis sûr qu'il n'est pas homme à te refuser une juste rémunération...

— Non, certes, dit celui-ci...

Et tirant de sa poche une bourse assez légère :

— Prenez, maître ! Elle renferme peu d'argent... — Il m'en reste moins encore ; m'en reste-t-il même ? murmure-t-il d'une voix basse et tremblante, de manière à n'être entendu de personne... Personne, en effet, ne l'entend. — Mais d'ici au rivage le trajet n'est pas long, et le passage du Javanais...

— Garde ta bourse, orgueilleux cavalier, dit le marinier de sa voix rude et brusque ; je me soucie autant de tes écus que de ton épée ! Mais ce moine a parlé comme un ange ; je ne le démentirai point !... Accoste à bord !... Allons ! embarque, ami Javanais !... Et vous, aux rames ! »

L'Indien a sauté dans la barque qui, sous l'impulsion de huit bras nerveux, remonte en bondissant le courant limpide du Tage.

15

Le silence suit les querelles : le cœur, encore agité, en a besoin pour se remettre à la fin d'une vive altercation, et, par une sympathie toute naturelle, ceux qui sont restés étrangers au débat se taisent aussi.

La nuit est venue, car, dans nos doux climats, le crépuscule est court; on passe vite de la lumière aux ténèbres. La nature, qui a prodigué ses beautés à ce riant pays, lui a refusé le magique spectacle qu'elle offre dans les contrées boréales, lorsqu'elle se pare de voiles transparents, à l'heure des tendres rêveries, heure mélancolique sans doute, mais d'une mélancolie pleine de charmes. Vous n'auriez pas reçu un cœur sensible dans le sein maternel, si vous n'entendiez pas, à cette heure mystérieuse, une voix qui vous dit : « C'est aux douces rêveries que la nature consacre ces instants ! » L'ami absent, l'amante solitaire, le père bien loin, hélas ! le fils chéri, là-bas, sur la terre étrangère, telles sont les images que de bonnes fées nous font voir dans les vapeurs diaphanes du crépuscule, et dont notre âme rêveuse suit le vol léger à cette heure vouée au génie du souvenir. Ah! lorsque la nuit arrive, il faudrait que je fusse couché dans le néant de la tombe, où tout devient poussière, pour ne pas, quel que soit le point du globe où se pose mon pied, me souvenir des moments

délicieux que je passais alors sur le seuil de la nébuleuse Albion [13] ! Là, près de ton berceau, ô barde sublime, inimitable, unique, je laissais errer mes regards sur d'immenses plaines, blanches de neige, et loin, bien loin, ils s'arrêtaient sur la pointe des clochers qui dressent leur flèche au-dessus des voûtes d'un temple modeste, au milieu des chaumières du village voisin ; et, l'imagination aidant, il me semblait entendre le chant funèbre des harpes qui accompagnaient les tendres plaintes de Juliette descendant au tombeau [14].

16

Mais voilà que ma pensée vagabonde, cédant à l'attrait du souvenir, m'emporte, bien loin du Tage, jusqu'aux rives de la Tamise ! — Revenons en Portugal *.

La sombre nuit a étendu son crêpe sur les murs de l'illustre Ulyssée. Cependant nos cieux sont trop purs pour que l'ombre y soit bien épaisse : si Diane refuse sa pâle clarté, les blanches étoiles, dont elle n'éclipse pas la douce lueur, brillent d'un plus vif éclat et leurs rayons se reflètent, en tremblotant, dans le cristal de l'onde.

Semblable au léger frémissement des feuilles printa-

* Cette transition n'est pas dans le texte.

nières, le souffle bienfaisant de la nuit plane sur le fleuve, et rafraîchit le corps des mortels qu'avait brûlés de sa flamme le céleste Taureau, alors en furie[15].

De loin en loin, une lampe, compagne de la veille, brille, dans les ténèbres, à travers l'étroit carreau d'une fenêtre gothique : le silence se fait dans la ville, et les bruits qui la remplissaient s'évanouissent peu à peu dans le calme profond de la nuit.

17

Tel est le majestueux tableau qui se déroule sous les yeux des marins, pendant qu'ils fendent les flots dorés du Tage.

Silencieux, ils admirent ce magnifique spectacle, et chacun d'eux cherche à découvrir, au milieu de l'obscurité que percent à peine quelques lumières apparaissant de distance en distance, le toit paternel, le toit ami, et la fumée légère qui sort de l'âtre où l'épouse chérie, qui n'attend pas encore l'absent, prépare un repas frugal : elle est loin de penser que le père de famille viendra le partager avec ses chers enfants.

18

Ces pensées se peignent si clairement sur le visage des matelots muets, qu'elles frappent un homme assez malheureux pour ne pouvoir les partager.

Quel est cet homme ? C'est le fils mélancolique de Mars.

Il les remarque, et un sentiment voisin de l'envie, avec moins de bassesse et plus d'amertume, lui arrache du fond de la poitrine un soupir étouffé, qui expire sur ses lèvres et retourne à son cœur. Il éprouve, en même temps, une douleur aiguë et poignante. Ah ! qui pourrait sonder les mystères de ce soupir ? Qui pourrait révéler les secrets de ce guerrier inconnu ?

Est-il en proie à une maladie cruelle ? Est-il sous le coup d'une injure qu'il n'a pas suffisamment punie ? Est-il poursuivi par l'injustice des hommes ? Est-ce une peine d'amour qui le torture ?

Taisons-nous, et laissons ses secrets à l'âme voilée de tristesse. Porter un froid regard sur les pensées que les lèvres du malheureux refoulent vers son cœur, c'est une curiosité malsaine, un manque de générosité et le signe d'un mauvais naturel. Si tu peux lui offrir des consolations, n'exige pas qu'il les paie si cher : que dire de la main qui n'essuierait les pleurs de l'affligé qu'après lui avoir ouvert le cœur pour mettre au jour la source de ses larmes ?

19

Cependant la chaloupe aborde au rivage chéri et, après une longue privation, on met enfin le pied sur la terre désirée.

Misères, périls, heures de découragement, alarmes et fatigues de la traversée, ah ! ce seul moment de bonheur vous compense avec usure !

Le marin baise avec une sorte de dévotion le sable de la patrie. Il n'est rien peut-être, si l'on en excepte la mort, qui soit plus solennel dans le pèlerinage de la vie.

20

On se sépare, et chacun prend le chemin bien connu de sa demeure. Ah ! comme ils sont joyeux !

Non pas tous, cependant. Voyez ces trois hommes arrêtés sur la plage : ils semblent agités de ces pensées pénibles qui assaillent le voyageur perdu sur la terre étrangère.

Sont-ils donc des étrangers ici ? Deux le sont en effet. Dans quelle patrie, loin du sol lusitanien, ont-ils reçu le jour ? L'un a passé son enfance folâtre sous les palmiers de l'Orient parfumé : la guerre impie, en échange de sa patrie et de sa liberté, lui a donné les fers de l'esclavage.

Mais parfois, quoique la chose soit rare, aux liens du corps se joignent ceux du cœur : le Javanais ne pleure point les palmiers qui ont abrité son berceau; c'est l'amitié et non la servitude qui l'enchaîne à son maître, son compagnon et son ami.

Et l'autre? L'autre est né sur les bords de l'Èbre. Il a planté jadis l'étendard d'Isabelle sur les murs de Grenade vaincue. Sa tête, où sont à peine restés quelques cheveux blancs, se couronna de myrtes dans l'Alhambra, et de magnolias dans le Nouveau-Monde; mais, hélas! ces couronnes étaient souillées de sang et de crimes!... C'est pour expier ces crimes que le compagnon de Colomb revêtit la haire et, après en avoir arraché les lauriers de la victoire, couvrit de cendres son front humilié. La sombre bure de la pénitence devint le rude vêtement de ses membres habitués à porter l'acier brillant et l'or. Un vœu solennel et le désir d'acquérir une gloire bien différente de la première le conduisirent, au delà du cap des Tourmentes, jusqu'au sein lumineux de l'aurore.

Tels sont les personnages qui, arrêtés non loin du guerrier silencieux, le regardent, muets et immobiles comme lui.

21

Le silence est de courte durée. D'un pas pesant, l'ancien soldat se rapproche du troisième passager[16] :

« Nous sommes l'un et l'autre, dit-il, à ce qu'il me semble, des étrangers dans cette grande cité?

— Un étranger, moi?... A peu près!... C'est bien comme si je l'étais!...

— Je n'ai pas l'habitude de porter la main sur les secrets d'autrui...

— Oh! ce n'est pas un secret : je suis Portugais et... je m'en fais gloire.

— De Lisbonne? Non?...

— Lisbonne est ma patrie[17]... Désirez-vous d'autres renseignements?

— Mes questions, permettez-moi d'insister sur ce point, ne sont pas dictées par la curiosité... Pauvre moine, je n'ai qu'une modeste cellule et un maigre souper; mais je vous offre l'un et l'autre avec plaisir et de bon cœur. Il est tard : si vous n'avez pas d'autre asile à votre disposition, vous serez le bienvenu dans l'humble demeure d'un homme qui voudrait pouvoir vous donner une hospitalité moins frugale. Vous serez mal pour cette nuit; mais un soldat ne craint pas la dureté d'un lit de camp. Moi aussi j'ai été soldat, et je serai heureux de partager avec vous mes qnartiers d'hiver.

— La courtoisie est le signe d'un bon cœur; je l'estime à son prix. Cependant un inconnu, un homme indigne peut-être de semblables procédés doit-il accepter?

— Pourquoi non, s'il a besoin de ce qu'on lui offre, et s'il le trouve convenable?

— Je connais...

— La nuit avance : ce ne serait guère le moment de vous mettre en quête d'un autre gîte ; si vous ne craignez point de partager le mien, suivez-moi. Pourquoi hésiteriez-vous? Je le répète, la demeure est simple et modeste ; mais de grands personnages ont bien logé dans de plus pauvres monastères...

— Je vous suivrai donc, vénérable vieillard. Loin de me déplaire, votre offre obligeante m'honore. Une seule chose... Non, rien... Je vous suis... »

22

Prenant l'esclave à part, il retire de sa modeste bourse une partie de son mince avoir. C'est bien peu, en vérité!

— Cherche, dit-il, une auberge pour cette nuit, et demain viens de bonne heure...

— Que faites-vous? dit le bon vieillard, qui a deviné son intention, que faites-vous? Suis-je plus barbare que le quartier-maître du galion? J'ai obtenu de lui qu'il ne séparât point l'esclave fidèle et le maître généreux, et maintenant j'agirais plus mal qu'il ne voulait le faire! Vous me remplissez de confusion ; vous me faites en quelque sorte injure... Venez, mon ami, suivez votre bon maître : chacun trouve à s'abriter sous le toit de notre humble maison. »

23

Des yeux du fidèle Javanais tombe une larme furtive : cette larme, que la joie fait déborder, avait gonflé sa paupière à la pensée pénible de se voir seul, obligé de quitter son ami et d'aller, à travers ces rues immenses, frapper à quelle porte? Personne ne connaissait le pauvre esclave !

CHANT II

LES FUNÉRAILLES

Elle était blanche et belle, la reine-marguerite, avant d'être arrachée de sa tige et froissée dans les mains folâtres de la jeune fille qui l'a mise dans sa couronne. Maintenant elle n'a plus de parfum, et sa couleur est flétrie. Ainsi la pâle vierge repose au sein de la mort : les roses de ses joues se sont desséchées; avec la vie, elle a perdu ses vives et brillantes couleurs!

CAMOENS, *Lusiades.*

I

POURQUOI le bronze, dans la tour du monastère, fait-il entendre ces sons lugubres? Pourquoi ces femmes, pâles et échevelées, poussent-elles des cris déchirants[1]! Pourquoi ce funèbre cortége d'hommes en deuil, qu'un crêpe recouvre tout entiers[2]? Que signifient ces hymnes de mort que murmurent, en marchant, ces prêtres à la voix grave, au front penché? Quelle est cette procession que termine un cercueil?

Orgueil humain, tu exhales ton dernier soupir sur la

vanité du tombeau ! A quoi servent ces pompes, ces distinctions par lesquelles tu cherches à lutter contre l'égalité terrible du sépulcre? Triste réalité de la mort, ne serais-tu par hasard qu'un nouveau songe pour les misérables humains? Quelles illusions dissipes-tu?...

En se dirigeant vers le monastère, les voyageurs voient de loin une longue rangée de torches pénétrer sous la grande porte de l'église. Cette pâle lueur est la triste lumière des morts. Dans le silence de la nuit, la brise, en gémissant, apporte les vagues sons d'une psalmodie monotone à leur oreille déjà attristée par le tintement des cloches plaintives.

2

Funeste augure : un convoi funèbre quand on revient dans sa patrie ! C'est la réflexion que ne peuvent s'empêcher de faire les voyageurs portugais.

Les braves ne sont pas accessibles à cette terreur aveugle qui saisit le vulgaire à la vue d'un froid cadavre : accoutumés au pâle visage de la mort, aux terribles agonies, aux sueurs glacées de l'heure suprême, ils ne s'émeuvent pas si aisément; mais il y a tant de gravité, de solennité, de sainteté dans un convoi qui franchit à pas lents le seuil d'un sombre caveau, que cette marche triomphale de la mort fait tressaillir le cœur le plus ferme, le front le plus impassible. Dirons-nous que c'est

de la terreur? Non; mais quelque nom qu'on lui donne, c'est un sentiment, une impression de même nature.

3

Cette faiblesse, si c'en est une, le Lusitanien n'en est pas exempt : peut-être même voit-il là le présage d'un malheur inconnu, le pressentiment vague et mystérieux d'un événement funeste qu'il ignore.

Superstitieux, comme le sont tous les Indiens, le Javanais, dont l'attitude exprime clairement l'épouvante, tourne la tête à gauche, et d'une main glacée tirant le court manteau de son maître :

— A gauche! à gauche, monseigneur! ne regardez pas un mort pendant son dernier voyage : cela porte malheur de le voir devant soi!

— Paix! ignorant; trêve à tes craintes ridicules!

— Bien! bien!... mais dans l'Inde...

— Assez!

— Quoi donc? dit le missionnaire, en désignant le cercueil qui entrait alors dans l'église; qu'est-ce donc de si affreux, de si terrible que ces dépouilles d'une éphémère vie? Un tronc desséché, que les vents de l'automne ont privé de sève et de feuilles; une tente qu'abandonne le voyageur, au retour dans sa patrie! Ah! puisse le juge éternel être miséricordieux! »

4

Comme ils arrivent à la grille du monastère:

« La porte de la maison de Dieu est ouverte, dit le missionnaire au guerrier; je ne passerai pas outre sans aller déposer au pied de l'autel mon tribut d'actions de grâces. Vous m'y suivrez, je pense. L'humble cantique de notre reconnaissance se confondra avec les prières des morts; mais cela importe-il? Dieu nous entendra tous. Si la superstition et la crainte retiennent votre esclave, qu'il s'arrête ici et nous attende... »

Le guerrier, sans répondre, accompagne le pieux vieillard.

5

Soit terreur secrète, soit effet d'un sentiment plus mystérieux, c'est d'un pas mal assuré qu'il s'avance sous les voûtes du saint temple, lui qui a rompu tant de fois les bataillons serrés, lui qui s'est présenté, le visage calme, devant la brèche garnie de défenseurs, et l'a franchie sans hésiter... Quel être incompréhensible que l'homme!

Au milieu du temple s'élève une pompeuse estrade, tendue de noir comme un tombeau : au sommet est posé un cercueil. Une blanche couronne de roses, pâles

et déjà fanées, montre que la victime de la mort n'a pas connu les joies de l'hyménée.

Couverts d'un sombre deuil, enveloppés de longs voiles de crêpe, les amis et les parents gardent un funèbre silence.

Rangées autour du catafalque, les torches jettent une pâle lueur, et de l'encensoir qu'on agite s'élève la fumée de la résine de Saba.

Le temple retentit des accents lugubres de ces hymnes que, à l'heure solennelle où s'ouvre le sépulcre, l'Église fait entendre de sa voix terrible, et qui semblent un écho sortant des profondeurs de l'abîme pour épouvanter la terre.

Au moment où les voyageurs mettent le pied dans la nef, voici ce que chante le chœur :

Mon âme vous connut, dégoûts de cette vie!
C'en est fait! Contre moi ma langue se délie,
Et tremblant, pénétré d'une amère douleur,
Pour m'accuser s'ouvre mon cœur!

Je dis à Dieu : « Seigneur, sans m'entendre est-il juste
De lancer ton arrêt? Est-ce d'un juge auguste
De me frapper ainsi d'une verge d'airain,
Moi qui suis l'œuvre de ta main?

Es-tu donc fait de chair et d'os comme nous sommes?
Vois-tu donc, juges-tu comme jugent les hommes?
Pourquoi m'avoir conduit du cachot maternel
A la lumière de ton ciel?

Que n'ai-je, avant qu'un œil humain m'ait pu connaître,
Expirant à l'instant où je recevais l'être,
Passé, sans effleurer les langes du berceau,
Des flancs de ma mère au tombeau!

Ai-je donc tant de jours à rester sur la terre?
Ah! laisse-moi pleurer ma profonde misère!
Avant de m'enfermer dans la nuit de la mort,
Laisse-moi déplorer mon sort!

C'est un lieu de tourments, de pleurs et de ténèbres :
La Mort, planant au loin sur ses ailes funèbres,
Dans ce lieu désolé fait régner à jamais
L'horreur d'une effroyable paix[3]!

6

La musique vibrante, les paroles non moins saisissantes de cette hymne, le lieu, l'heure, la couronne de roses sur le cercueil, peut-être aussi le souvenir de quelque événement connu de lui seul et bien fait pour assombrir encore ce lugubre tableau, tout se réunit pour frapper vivement l'imagination du Lusitanien, prédisposé aux tristes pensées.

Comme on voit, au premier cri d'alarme, le champ de bataille se hérisser d'une forêt de lances, ses cheveux se dressent sur son front. Sous le poids de son corps agité, ses genoux fléchissent tout à coup, et touchent la la terre. Ne se rendant point compte de ce qu'il éprouve, mais rougissant de sa faiblesse, il incline la tête et s'ap-

puie à la balustrade du chœur qui, par hasard, se trouve devant lui.

7

Ce trouble, qui égare son compagnon, le missionnaire ou ne le ressent point, ou ne laisse pas voir qu'il le partage.

Il s'agenouille à côté de lui, et prie, à voix basse, le Dieu des vivants et des morts.

8

Le chant lugubre des dernières oraisons s'est achevé. Quatre cavaliers en deuil montent les degrés du catafalque, prennent le cercueil entre leurs bras et redescendent.

Le cortége tout entier, murmurant les psaumes des suprêmes prières, se dirige à pas lents vers une chapelle latérale. Cette chapelle, aux arceaux légers, est ornée de colonnes gothiques, faites d'un marbre aussi noir que les habits des assistants.

Les parents ferment la marche. D'une main ils soutiennent le triste fardeau, de l'autre ils pressent sur leurs yeux en pleurs le tissu qui sert d'emblème à ces douloureuses cérémonies.

9

Bientôt l'être inanimé, le triste objet de cette pompe, arrive près du guerrier agenouillé !

Celui-ci, soit simple hasard, soit effort de sa volonté, relève son front incliné, attache ses regards sur le cavalier qui le frôle, et, frémissant, les reporte sur le cercueil... Mais le cercueil s'est éloigné.... Cependant il distingue l'écusson paré d'armoiries bien connues : oh! ciel! qu'a-t-il vu ?

En cet instant, par suite d'un faux mouvement des porteurs, la couronne de roses blanches tombe à terre, et vient rouler près de lui.... Le cortége marche toujours; nul ne prend garde à cette couronne, que le hasard a fait glisser du cercueil.... Est-ce bien le hasard?... La tombe a ses mystères : les traditions des siècles les admettent et ils confondent ma raison.... Je n'ose y croire, et pourtant je ne saurais les repousser avec dédain!....

Telles sont les pensées qui agitent le cœur du guerrier inconnu.

10

Le cortége a passé.... Une main convulsive s'étend vers la couronne funèbre et la saisit en tremblant. Les yeux qui la contemplent avec égarement semblent lui

demander : « Fleurs de la mort, sur quel front pâle vous avait-on placées ? »

La réponse à cette question, qui la fera ?.... Bientôt la tombe sera fermée, semblable au coffre de fer de l'avare, contre lequel échouent, sans une ombre d'espoir, et les larmes du malheureux et les soupirs de l'affligé.

Suivra-t-il, avant que la pierre du sépulcre ne retombe sur lui, ce cercueil où peut-être... Ah ! le doute est poignant, terrible et cruel, mais la certitude ne sera-t-elle pas plus terrible encore ?...

D'un pas rapide, il se dirige vers la partie de l'église où il a vu disparaître le cortége. Le son des voix le guide ; il entre dans la sombre chapelle.

L'obscurité est profonde ; pas une lumière, pas un être vivant. C'est à peine si, au loin, une lampe mélancolique brille sur le maître-autel : un faible rayon de sa pâle clarté pénètre jusqu'ici, et rend plus sensibles les ténèbres de ce lieu funéraire.

II

Tout ce qu'il a vu, serait-ce donc l'effet d'un songe ? Est-ce une simple vision que cette pompe funèbre, ces chants, ce cercueil et cette fatale couronne ?... Mais non, la voilà ; c'est bien elle qu'il tient dans sa main fermée !

Il écoute.... Du sein de la terre, semblable aux chants des trépassés qu'on croit entendre au milieu des

cimetières, par une nuit lugubre, l'écho des voix monte jusqu'à lui.

Il se penche, prêtant l'oreille.... Il fait un pas, il trébuche.... Quel est l'obstacle qu'a rencontré son pied? Une dalle retournée.

C'est l'entrée d'une crypte.... Là-bas, dans la profondeur de l'abîme, apparaît une lueur presque imperceptible.... Il aperçoit à ses pieds les premiers degrés d'un humide escalier.

Descendra-t-il?... Il descend : le voilà dans le séjour des générations qui ont vécu.

12

C'est là que gît un peu de poussière oubliée; c'est là que reposent les cendres de ceux pour qui parlent en vain les épitaphes et les lettres dorées.

Quelles traces as-tu laissées derrière toi? Par quels actes de vertu et d'héroïsme as-tu signalé ton passage sur la terre?... Rien? Alors tu es descendu tout entier dans la tombe, et rien de toi ne doit échapper à l'oubli. Va! dresse des obélisques; élève des pyramides : vanité que tout cela; un marbre de plus consacré à l'oubli!... Seule la mémoire d'une action utile reste vivante à travers les siècles, et se transmet de générations en générations parmi les hommes.

13

Plein d'une sainte horreur, le guerrier s'avance au milieu d'une double rangée d'ossements, muettes phalanges de la mort.

A l'extrémité de cet ossuaire, il aperçoit le convoi funèbre qui accompagne le nouvel hôte à sa demeure éternelle.... Le cercueil va entrer, pour jamais, dans le caveau; le repos de l'être qu'il renferme ne sera plus troublé que par la trompette terrible, lorsque l'astre d'Orient se lèvera sur le dernier jour du monde.

Il se hâte.... Il est temps encore. Un cavalier tient à la main une clef d'argent, entourée d'un crêpe. Ce soin revient au plus illustre, ou au parent le plus proche. On sait que, par un usage respecté de nos pères, les yeux des vivants contemplent une fois encore la face livide du mort qui entre dans sa dernière habitation[4]. Quels adieux solennels! Y a-t-il ici-bas, dans la langue des hommes, une expression capable de rendre avec vérité l'ensemble des sentiments qu'éveille en nous cet instant de suprême adieu?

14

La main tremblante a ouvert le cercueil.... Une robe blanche enveloppe le corps gracieux d'une femme que

la mort a surprise, non dans la première fleur de son printemps, mais dans l'épanouissement de la vie. Pour n'être plus un bouton délicat, la rose n'en est que plus belle.

Sa figure est voilée, mais lui, il la reconnaît bien!... Qui lui? Le guerrier.... Qui? Celui qui l'aima!

15

Oui, c'est lui, c'est lui-même!... Il s'élance vers le corps.... Il écarte le voile.... « Natercie! » s'écrie-t-il, et l'écho de ces voûtes, rompant un silence sépulcral, répète au loin : « Natercie [5]!... »

Un frémissement parcourt le cortége.... On regarde l'inconnu avec une surprise mêlée d'épouvante : « C'est lui! dit une voix...—C'est lui! » murmure l'assistance...

16

Tout le sang du guerrier reflue, en bouillonnant, vers son cœur : la vie semble arrêtée en lui; il reste immobile, à peine vivant dans ce séjour des morts!...

Cependant la clef fatale du cercueil tourne pour la dernière fois; la dalle retombe sur le sépulcre béant.... C'en est fait de l'existence humaine; l'éternité commence!

CHANT III

RÉCIT DE CAMOENS — LA VISION DE BELEM

C'est à travers ces affreux périls, ces durs travaux, ces terribles aventures, que les favoris de la Gloire parviennent aux honneurs, et montent au premier rang.

CAMOENS, *Lusiades*

I

H ! mon maître ! N'avais-je pas raison ! La vue des morts porte malheur !

— Silence, ami ! Laisse-le prendre un peu de repos. Déjà, à la faveur du sommeil, son sang s'est calmé; il se réveillera l'esprit plus tranquille. »

Ces mots sont murmurés d'une voix basse et retenue au chevet du lit où le guerrier repose accablé, mais éprouvant déjà l'heureuse influence de Morphée.

Le jour naissant colore l'horizon de ses teintes pourprées, et dans l'humble cellule où se sont échangées ces paroles les pâles rayons de l'aurore viennent, à travers

les carreaux d'une étroite fenêtre, unir leur lumière à la clarté vacillante d'une lampe près de s'éteindre.

2

Les murs de cette cellule sont recouverts d'épaisses planches de tilleul, que le temps a noircies.

Sur une table, de même bois, non moins grossière que la boiserie des murs, est placé un vieux crucifix : la figure du Christ exprime toutes les souffrances de l'agonie. C'est l'œuvre délicate d'un néophyte d'Asie : dans l'ardeur de son zèle, il a fouillé l'ivoire de l'Inde et, catéchumène reconnaissant, il a fait hommage de son travail à celui qui, dans les eaux mystiques du Gange, a, par les rites d'une loi nouvelle, sanctifié ses ablutions d'autrefois.

Devant le crucifix est un livre d'un volume considérable ; un livre unique, le Livre des chrétiens. Ses lourdes ailes sont retenues par deux fermoirs en fer.

Au mur est suspendu un tableau noirci par le temps. On y retrouve la touche un peu rude des Pérugin ou des Vasco [1], au premier âge de la Renaissance. Le peintre y a retracé la douce et fidèle image de cette vertu que le philosophe appelle *Humanité* et le chrétien *Charité*. Que ceux qui tiennent aux mots disputent sur ces noms; l'homme droit, dédaignant les arguties du langage, prend pour maxime : Des actes et non des paroles!...

C'est le portrait d'un noble vieillard : la beauté d'une âme angélique se reflète sur son visage. Il est vêtu de bure grise. A ses pieds gît, mortellement blessé, le front et les reins ceints de plumes éclatantes, un adolescent au teint bronzé! Les convulsions de la douleur se lisent sur la figure cuivrée du jeune homme ; ses yeux se voilent d'un léger nuage.... N'est-ce point l'effet d'une larme? Ah! cette larme n'est pas l'expression de la souffrance, mais bien celle de la plus tendre gratitude!...

Il n'y a pas de nom sous la peinture ; cependant on reconnaît sans peine le moderne Tobie du Nouveau-Monde[2].

3

L'hôte de cette cellule a eu Las-Casas pour ami et pour maître, à l'époque où, le bras armé d'un fer impie, il portait une guerre injuste et cruelle chez ces peuples sans défense qu'une crainte religieuse jetait à genoux « devant ces hommes-dieux, ces maîtres du tonnerre[3] ».

Il fut touché par l'exemple d'un si noble ami. Ce fut par une détermination réfléchie, et non pour obéir à ces vœux inconsidérés arrachés d'ordinaire à la faiblesse du caractère ou à l'aveuglement de la jeunesse, qu'il laissa, pour la bure, l'acier tranchant et la cotte de mailles.

4

Cependant celui qui est étendu sur le lit sort de son long sommeil. Sa paupière, encore alourdie, s'ouvre aux premiers rayons du soleil qui vient de se lever.

Il promène autour de la cellule un regard incertain, mais non pas égaré. Rappelant ses souvenirs, il regarde alternativement ses deux compagnons, et il semble reconnaître vaguement des traits qui ne lui sont pas inconnus. A plusieurs reprises, il passe doucement la main sur son front, comme pour éclaircir ses idées encore un peu confuses.

5

On connaît les effets de la léthargie : toute apparence de vie disparaît; les membres se raidissent, les lèvres se décolorent; le cœur ne bat plus... On est mort!...

Alors éclatent les lamentations de la veuve et des orphelins; on enveloppe le corps dans un suaire ; on le place sur la fatale civière, et des amis désolés le portent au champ du repos....

Soudain la chaleur de la vie commence à revenir au cœur, et peu à peu passe dans les veines; les lèvres se colorent d'une légère teinte rose pâle; les paupières s'agitent faiblement; les yeux s'ouvrent... On se de-

mande, avec surprise, si ce qu'on voit appartient encore à ce monde !...

C'est ainsi que l'hôte du cénobite castillan contemple d'un air étonné ceux qui s'empressent autour de lui.

6

Souriant, et d'un ton tranquille bien propre à le calmer, le moine lui dit:

« Bonjour, mon cher ami! *Sur pauvre lit sommeil doré!* Le proverbe est vrai pour vous aujourd'hui.... Le soleil brille et vous invite à vous lever.... Cette cloche que j'entends m'appelle au chœur pour les matines... Vous avez sans doute besoin de nourriture ; je vais vous en procurer : s'il n'est pas recherché, le repas du moins sera sain.... En attendant, levez-vous.... Je vous laisse un moment seul avec votre fidèle Javanais ; je serai promptement de retour.

— Où sommes-nous ? Je ne me reconnais pas....

— Vous êtes dans une maison amie ; c'est ici ma cellule. Tranquillisez-vous; vous avez été rudement éprouvé, mais peut-on séparer la souffrance de la vie? Non! Souffrir est la loi commune. Contre elle la constance est la vertu de l'homme ; la patience, celle du chrétien. Bientôt nous causerons plus longuement : le cœur qui souffre a besoin de s'épancher dans un cœur ami. Soyez calme jusqu'à mon retour ; je ne vous ferai guère attendre. »

7

Il prend son manteau et s'éloigne.

Le silence règne dans la cellule, on n'entend que le faible bruit des sandales du religieux : ce bruit diminue peu à peu et finit par se perdre dans le vaste dortoir.

8

« Je vous dois, dit au moine le guerrier inconnu, lorsque, après le chœur, ils prennent ensemble le léger repas du matin, je dois à l'hôte si bon et si tendre qui m'a témoigné tant de sollicitude, un aveu complet et sincère. Vous aurez l'explication des événements étranges dont, hier, vous avez été témoin ; si malgré moi je vous ai scandalisé, je vous en demande pardon.

— Vous donnez trop de prix au peu que j'ai fait pour vous. Le secret est le diamant de l'âme, il ne se montre pas ainsi à tous les yeux. Le cœur est un coffret précieux dont le sage ne confie que rarement la clef, même à son ami le plus intime. Il ne faut pas offrir comme cela l'or pur de l'amitié fidèle, c'est-à-dire votre confiance, au premier homme qui, le sourire aux lèvres, vous tend la main, peut-être plus en curieux qu'en ami. Vous en trouverez beaucoup de ceux-là !... Mais pardon; je suis un vieillard, et mon âge est prompt à conseiller

à tout propos. Si peu que je vaille, cependant, si je puis vous être utile, si vous pensez que, par mes actes ou mes avis, je sois capable de vous servir, je vous écouterai volontiers et avec le plus grand intérêt. Je suis votre ami, cela est certain. Vous n'en avez aucune preuve; mais Dieu qui unit les cœurs et qui s'est plu à y graver ce je ne sais quoi, cette loi secrète qui les attire l'un vers l'autre, Dieu sait, lui, que, à notre première rencontre, à Mozambique, j'entendis en moi une voix s'écrier : « Suis cet homme; tu dois l'aimer : c'est un homme d'honneur et il est malheureux! »

9

Une rougeur légère monte au front pâle du Lusitanien et disparaît presque aussitôt. Ainsi s'évanouit l'éclair rapide d'un orage lointain. Sa tête s'incline à demi sur sa poitrine oppressée et d'un ton de voix, sinon assuré du moins tranquille :

« Louis de Camoens, dit-il, a un ami, un seul sur cette terre!... Pourquoi te cacher, mon fidèle compagnon? Peux-tu rougir de ce qui t'honore, cœur généreux?... Ce pauvre Antonio, mon révérend père, est jusqu'à présent le seul être, oui, le seul dans tout l'univers en qui mon cœur ait trouvé un refuge!... »

10

Des larmes d'attendrissement roulent goutte à goutte des yeux sur le visage de l'esclave. Il comprime avec peine les sanglots qui soulèvent sa poitrine. Vaincu par l'émotion, il se jette aux pieds de son maître, et donnant un libre cours à ses pleurs :

« Oh! mon maître, ne me dites jamais, jamais que je suis votre ami!

— Et pourquoi ne pas le dire?

— Parce que c'est me briser le cœur, car le mot *amitié* est synonyme de *fausseté!* Tous vos amis de Macao, de Goa, de Mozambique vous ont abandonné, tandis que moi j'ai toujours....»

Un déluge de larmes lui coupe la parole.

« Oui, tu as toujours été, toi, mon fidèle Antonio!»

Les yeux du guerrier se mouillent à ces mots, et, par l'effet d'une vive sympathie, de douces, de bien douces larmes glissent sur la figure ridée de l'austère vieillard...

11

L'effort de la volonté apaise les commotions de l'âme. Le Lusitanien continue en ces termes:

« Oui, tu dis vrai : les hommes ont tellement profané et rabaissé le saint nom d'ami, que je ne sais trop si c'est un terme de mépris ou d'honneur!...»

A cette amère réflexion, sa physionomie semble s'assombrir. Mais bientôt, se tournant d'un air moins triste vers le missionnaire :

« Je rends grâces au ciel, lui dit-il, d'avoir enfin trouvé une si douce consolation à mes chagrins... En dépit de mes malheurs, mon nom est bien connu dans notre nouvel empire de l'Orient : je vous l'ai dit, je suis Louis de Camoens.

« J'étais jeune encore quand une soif ardente de renommée, et aussi une autre raison plus forte, plus noble... et plus funeste... me conduisirent dans les plaines de l'Afrique, dure école pour les fils du Portugal. Plein d'ardeur, car à travers le prisme de l'espérance me souriait l'inconstant avenir, j'entrai dans les murs de l'antique Ceuta, conservée au prix du sang d'un prince, d'un glorieux martyr[4]. Les mains paternelles m'avaient ceint de mes armes. O mon père! que n'es-tu toujours là!... C'est toi, illustre vieillard, qui m'as ouvert la voie de l'honneur. Hélas! pour moi comme pour toi, elle a été celle de l'infortune!

12

« Ah! le fils qui, au milieu de la bataille, a été témoin de la bravoure de son père ; l'homme qui, dans ce fracas des armes, a entendu la voix dont son enfance

fut caressée lui crier : En avant! et vu celui dont le bras le berçait, aux jours d'innocence, lui montrer le chemin de la victoire, cet homme pourrait-il laisser pénétrer la lâcheté dans son cœur avili? Non, assurément!

« C'est à ses côtés que j'appris à combattre. Il me souvient de ce jour, — le plus important de ma vie, si la journée d'hier, et une autre encore, n'avaient pas existé! — de ce jour mémorable où, dans le détroit de Gibraltar, la flotte barbaresque fut détruite par nos vaisseaux victorieux. C'était mon début à la guerre : c'est alors que, pour la première fois, à l'éclair du cimeterre arabe, la mort s'offrit à mes yeux.

« J'étais à côté de mon père, — on l'a toujours vu au premier rang. — Toutes voiles au vent, le vaisseau qu'il commande vole sur le navire ennemi. Les balles sifflent dans l'air... Un Maure couche mon père en joue... Le coup sera mortel... Je lève mon bouclier.... et j'ai ainsi le bonheur de lui sauver la vie! La balle amortie glisse sur mon bouclier, et, après m'avoir fait une légère blessure à la partie gauche du visage, tombe sans force à mes pieds...

— Une légère blessure! Quand un de vos yeux...

— Ah! la nature, en bonne mère, nous en a donné deux!... Qu'importe d'ailleurs! j'ai sauvé la vie à mon père!

13

« Je revins ensuite dans ma patrie, toujours bercé d'espérances trompeuses. Quoique la bienveillance de mes chefs en exagérât le mérite, mes services étaient réels : ils ne purent cependant rien pour moi... pas même me faire oublier d'un ennemi mortel, cruel et injuste, que jamais, non, jamais, je n'avais offensé... Est-ce donc offenser les gens que d'avoir des yeux pour voir ce qui est beau, un cœur pour l'aimer, une âme de feu d'où montent aux lèvres brûlantes les étincelles de cet amour, et le don de la poésie — faut-il l'appeler heureux, ou funeste ? — pour m'emporter jusqu'au ciel, pour dresser des autels à cet amour qui fut l'unique événement de ma vie... et aussi l'unique et innocente cause de mes cruelles infortunes... qui encore... »

A ces mots, il appuie sa main droite ouverte sur sa poitrine, comme un malade qui cherche à calmer la douleur d'une cuisante blessure. Son front se penche sur son sein agité, et, pendant quelques instants, tout en lui révèle une profonde affliction.

14

« Ah! continue-t-il, si c'est un crime que d'avoir un

cœur et des yeux, c'est la seule offense que j'aie commise à l'égard de ce comte vindicatif[5] !

« Pour mon malheur, les liens du sang l'unissaient fatalement à l'adorable objet de mes soupirs ! Égalité de naissance, égalité de rang, tout parlait pour moi... pour nous... Mais la cupidité endurcissait son cœur. Que pouvait espérer un soldat, riche seulement de l'honneur de sa famille? Un vain orgueil le poussa à me persécuter secrètement.

15

« Sans fortune, sans appui, sans père, je ne pouvais lutter, à la cour, contre un ennemi si puissant.

« Seul au monde, perdu dans la foule obscure de ces serviteurs dédaignés qui, après avoir versé leur sang pour la patrie, doivent passer la fin de leur vie dans l'indigence ; ayant vu mourir entre mes bras mon père tué par le chagrin et le découragement, que me restait-il? Mourir comme lui, ou me venger par une œuvre éclatante, et effacer ainsi l'affront que me faisait une ingrate patrie.

16

« Un soir, l'âme en proie à ces pensées, je promenais mes amères douleurs sur les bords enchantés du Tage. Mes regards distraits erraient sur ses ondes majestueuses,

et sur la flotte serrée des navires qui apportent les riches tributs de l'Orient.

« Tandis que je poursuivais ma promenade, mon esprit agité évoquait nos jours de gloire, et ces exploits inouïs qui ont rendu la moitié du monde vassale d'un petit coin de terre. Mon imagination ardente me transportait sous les palmiers du Gange, qu'ont fait ployer les trophées de nos héros.

« A ma vue s'offrait le marin qui osa doubler le cap des Tempêtes et arborer notre sainte bannière[6] aux portes, désormais ouvertes, de l'aurore. A mes oreilles frémissantes retentissait l'airain qui, sous ses coups pressés, fit crouler les murailles d'Ormuz la Riche, de Malacca la Prospère, de Goa la Superbe, Goa qui est devenue le centre commercial d'un royaume nouveau, d'un empire immense! Ma vision me montrait les rois de Siam et de Narzinga[7], prosternés aux pieds du vainqueur, déposant leur sceptre et se déclarant les humbles vassaux du fier Lusitanien. Je voyais les nobles murailles de Diu se rompre et voler dans les airs, par un infernal stratagème, et, au milieu des ruines fumantes des bastions, se disperser les membres palpitants de ce fils sur qui n'ont pas coulé les larmes paternelles, car il était mort martyr de son patriotisme[8].

17

« Ce père admirable, ce Fabricius de notre histoire, qui renouvela, sous les arcs de triomphe de l'illustre Goa, les pompes de l'ancienne Rome[9], et montra ces vertus antiques que connurent seules la Lusitanie et la reine du Tibre, et Vasco, et Pacheco, et Albuquerque, ces grandes ombres évoquées enflammaient mon cœur portugais d'une admiration voisine de l'extase.

« Qui accomplit de si grands prodiges de courage et d'honneur? Qui alla chercher si loin cette moisson de gloire, parure du plus modeste berceau? Qui en eut le mérite, si quelques hommes, fils de la plus petite nation de l'univers, parcoururent de vastes mers, découvrirent de nouvelles routes sur la face du globe, courbèrent l'orgueil des rois, ajoutèrent au vieux monde des mondes inconnus et accrurent la superficie de la terre habitable? Qui? Ces héros!

« Et la patrie, pour qui ils ont fait de si grandes choses, comment a-t-elle payé leurs services? La faim et l'hôpital récompensent Pacheco; on déshonore Albuquerque expirant, et Castro, dans la misère, mendie les derniers secours sur son lit de mort[10].

18

« O ingrate, ingrate patrie!...

« Je m'arrêtai, comme écrasé par tant de gloire et tant de honte.

« Je me trouvais alors près du temple bâti par la piété et la munificence d'Emmanuel le Fortuné : métropole sacrée de gloire et de religion, merveille de ces arts[11] si chers au prince qui sut, quelquefois du moins, ce que valent le talent, la loyauté, la valeur, le patriotisme... Il ne le sut pas toujours, hélas! mais il faut aux rois si peu de vertu pour faire oublier leurs fautes!

19

« Les portes de ce temple étaient ouvertes à deux battants; j'entrai.

« Plein d'admiration, j'attachai mes regards sur les belles toiles dont le pinceau de Campello a fait vivre les personnages. Je vis le tombeau, merveille de travail qui renferme les cendres du monarque fortuné... Fortuné! Il le fut pendant sa vie; mais après sa mort?... Le sceau de l'éternité ferme ses lèvres décharnées : Dieu seul connaît les secrets de la tombe!

« Plutôt par fatigue que par piété, je m'agenouillai sur les marches du mausolée. Insensiblement mon front

s'inclina sur mon bras recourbé, et je tombai dans cette espèce de torpeur qui n'est ni la mort ni le sommeil, mais le doux oubli de la vie. Je pourrais dire que je m'étais endormi, si je n'avais eu alors ces visions si claires qui naissent de l'extase sublime de notre âme et diffèrent tant des vagues images qui flottent dans nos rêves. Peut-être ces visions furent-elles simplement produites par l'agitation de mes sens; peut-être aussi fus-je trop crédule... Mais non, ce phénomène étrange avait une cause plus élevée !

20

« Non, ce n'était pas un songe !... Il me sembla voir s'élever du monument une vapeur faible et légère, semblable à la nuée transparente qui voile à demi la lueur des étoiles, dans le pur azur des cieux.

« Peu à peu elle devint plus dense, et elle m'offrit l'aspect d'une figure humaine aux lignes flottantes, rappelant ces images fantastiques que les nuages dessinent à l'horizon, au coucher du soleil.

« Bientôt cette figure prit à mes yeux des traits plus marqués, plus accentués. Ainsi fait la cire molle dans la main d'un habile ouvrier.

« A la fin, je vis bien distinctement cette apparition. Une longue robe blanche couvrait cet être mystérieux. Ses bras étaient immenses : l'une de ses mains s'ap-

puyait sur sa poitrine et de l'index montrait son cœur. La transparence de ses habits resplendissants laissait apercevoir ce cœur, où brillait une lumière vive, analogue à celle que produit le charbon incandescent. J'y lus, en lettres de feu : *Amour de la patrie!*

21

« Sous le charme de cette vision miraculeuse, je contemplais sans la moindre terreur cet être fantastique.

« Je restais comme fasciné par un si grand prodige, lorsque ces mots, prononcés d'un ton à la fois grave et doux, mais solennel, frappèrent mon oreille : « Écoute, « jeune téméraire! Une grande œuvre t'est réservée, « œuvre glorieuse, dont tu ne goûteras pas les fruits « amers! De cruelles déceptions attristeront ta vie... « mais au bout est la gloire! Ta patrie, qui fut la « mienne, que j'ai toujours aimée, que j'aime encore, « attend de toi un grand service : tu dois lui élever un « monument plus durable que les pyramides de l'É- « gypte, un monument devant lequel les siècles loin- « tains passeront avec respect... Une récompense ? N'en « espère point... Moi qui te parle, je n'ai été qu'un ingrat; « ingrat comme roi, ingrat comme ami... et envers qui « cette ingratitude!... Mais ceux qui sont nés de mon « sang sont plus ingrats encore!... Toi, sers la patrie : « c'est ta destinée que de célébrer son nom. Sers-la

« sans te plaindre : les hommes sont-ils dignes d'en-
« tendre les plaintes du malheur?... Marche vers
« l'Orient. Là, dans ces plaines arrosées des flots d'un
« sang généreux, théâtre de nos gloires, mes descendants
« laissent déjà s'amonceler les ruines : sauve ces ruines
« de l'oubli... Un jour!... C'est en vain que je me
« suis prosterné devant le trône élevé de l'Éternel, la
« fatale sentence doit irrévocablement s'accomplir!...
« Un jour donc viendra où le nom portugais obscurci,
« oublié sur la terre, aura perdu son prestige... Cet
« opprobre douloureux est le dur châtiment de nos
« crimes! Ta mission, à toi, sera de sauver sa gloire
« du naufrage. Tu diras seulement aux siècles à venir,
« aux peuples, à l'univers : *C'est là que fut Lysia*[12]!...
« Ainsi un flacon cacheté, flottant sur l'onde[13], suffit
« à porter au rivage le nom et la renommée du navire
« qui s'est perdu... Va! sauve son nom; sauve-le, s'il
« en est temps encore! La mort, ô honte! la mort
« est sur le Portugal!... O douleur!...»

« Il y avait dans l'accent dont furent dites ces dernières paroles tant de douleur, d'effroi et de profonde affliction, qu'elles retentissent encore à mon oreille épouvantée!

22

« Si je vous disais que la sérénité et le calme régnaient dans mon esprit, que mes idées n'avaient au-

cune confusion, ce qui n'arrive pas d'ordinaire au sortir d'un songe, vous ne me croiriez point : et cependant le reflet d'une inspiration surhumaine brillait si clairement dans mon âme, que, sans plus hésiter, sans un moment de doute ou d'incertitude, je pris la ferme résolution d'obéir à ma destinée, d'aller chercher dans les pays découverts par nous en Orient cette mission mystérieuse, cette œuvre, cette gloire qui m'était promise d'immortaliser mon pays natal.

« Une seule considération — il faut bien l'avouer quoiqu'il m'en coûte — amollissait la résolution que je venais de prendre : m'en aller à travers les mers, dans ces pays lointains et *la* laisser ici!... La laisser, sans même conserver l'espérance de revenir pour la revoir un jour! Vous savez qui je veux dire : la douleur m'empêche de prononcer son nom !

« L'amour et la patrie se livraient dans mon cœur un terrible et cruel combat. L'amour allait l'emporter... Il fut vaincu! »

23

Camoens en est là de son histoire, lorsqu'on frappe à coups pressés à la porte de la cellule. Le missionnaire va ouvrir.

Un jeune page, revêtu d'un riche costume de deuil, portant une lettre fermée avec un cordon de soie noire [14], s'avance et dit :

« Je cherche un gentilhomme venu hier de l'Inde.

— Hier sont arrivés les galions de la flotte avec beaucoup de gentilshommes.

— Le mien était sur le *Santa-Fé*[15]; quant à son nom, lisez! »

Le Lusitanien s'approche du page, intrigué par ce message qu'il n'attend point. L'adresse porte : *A Louis de Camoens;* plus bas : *Écuyer;* plus bas encore : *A remettre en mains propres.*

« Donnez, page, dit-il; c'est pour moi. De quelle part?

— Celui qui m'envoie m'a ordonné de vous remettre la lettre sans ajouter un mot. »

Il salue et s'en va... Qu'est-ce donc?

CHANT IV

SUITE DU RECIT DE CAMOENS
LES LUSIADES

Insensiblement les monts de la patrie s'effacent dans le lointain. Nos yeux ne peuvent s'en détacher : cette terre chérie garde à la fois nos cœurs et nos douloureux souvenirs. Enfin elle a complétement disparu, et nous ne voyons plus que le ciel et l'onde.

CAMOENS, *Lusiades.*

I

NE *craignez-vous point d'aller au-devant de votre destinée, de prouver que vous êtes un homme? Venez alors sur les rochers déserts du château moresque, sur les collines de la Lune. Là vous trouverez la plus grande récompense que vous puissiez désirer, si vous avez du cœur. A demain, au déclin du jour.*

Un inconnu.

Voilà ce que disait la lettre apportée par le page.

« Quelle étrange énigme! Un trésor d'un prix ines-

timable... à moi?... On doute que j'aie du cœur! On exige des preuves! Qui?... Pourquoi?... Irai-je?... Pourquoi non?... Allons! L'heure si impatiemment attendue de la vengeance va peut-être sonner... A demain donc, à demain!... Pour aujourd'hui...

2

« Oui, j'irai! s'écrie le poëte, achevant tout haut ce qu'il se disait tout bas dans le secret de son âme; oui, j'irai! N'est-ce pas, ami, que je le dois?

— Vous devez?...

— Y aller!

— Où?

— Où le veut ma destinée!

— Est-ce à la cour que vous voulez dire? J'ai appris que le roi doit se trouver à Cintra, avec le Conseil et les principaux chefs de l'armée. C'est un bruit public qu'on y prendra de graves résolutions. Cependant...

— Ah! que me font à moi la cour et le Conseil! J'ai un autre motif, d'autres stimulants...

— Soit! Mais puisque vous serez à la cour, ou dans le voisinage, vous ferez sagement de profiter de l'occasion. Chacun répète que le jeune monarque prépare une nouvelle expédition sur les côtes d'Afrique. Dieu veuille qu'elle réussisse!

— Ce bruit serait-il fondé? Un jeune prince inexpé-

rimenté, le seul espoir de ce royaume déjà si déchu de sa première grandeur! Ah! j'en suis sûr, il se trouvera dans ce Conseil un Portugais qui lui parle en bon portugais, et avec une respectueuse franchise. C'est chez nous une qualité nationale; un bon roi ne peut que l'estimer... Mais qu'il l'estime ou non, ce langage, il faut qu'il l'entende : si l'on tremble de dire la vérité, on ne donnera jamais que de mauvais conseils!

— Il est déjà bien tard! oui, bien tard!... Nous étions quelque chose et voilà que nous ne sommes plus rien! »

Les deux amis s'entretiennent quelque temps encore sur le même sujet.

Cependant le Lusitanien, dont l'âme est agitée de pensées auxquelles, pour un moment, a fait diversion l'intérêt de la patrie, s'exprime ainsi :

« Ami, un triste devoir m'impose une démarche dont je ne saurais prévoir l'issue, car le voile impénétrable du mystère l'enveloppe. Ma vie entière n'a été qu'un tissu d'aventures étranges; qui sait si celle-ci ne sera pas la dernière? En pareil cas, si les faibles cœurs s'abandonnent à la crainte, les gens prudents doivent avoir de la prévoyance. Un livre manuscrit est mon seul bien, mon unique trésor. Quoiqu'il ait peu de valeur, — peut-être même n'en a-t-il aucune! — il n'en représente pas moins de longues veilles et le travail de toute ma vie. Il s'y trouve des pages écrites avec des

larmes; beaucoup d'autres auraient pu l'être avec du sang. C'est tantôt sur la cime nue des montagnes, tantôt au sein des vallées délicieuses, au camp sous la tente, dans les guérites des places fortes, sur mer au milieu du fracas de la tempête, en prison au bruit des fers, que j'ai toujours travaillé, sans interruption, sans relâche, pour mener à terme l'entreprise hardie que j'avais formée d'écrire ce livre. Que ne m'a-t-il pas coûté! Dans un naufrage, à l'embouchure de ce fleuve[1] où je perdis tout ce que je possédais, m'étant jeté à la nage au milieu de l'onde en fureur, je confiai ma vie à l'un de mes bras; l'autre devait sauver ce livre!...

« C'est là le dépôt que je remets entre vos mains. Si vous n'entendez plus parler de moi, — il faut tout prévoir! — peut-être aura-t-il quelque utilité pour ma patrie. La patrie, son amour, voilà la source unique de mon inspiration; l'ouvrage est tout entier consacré à sa gloire...

— Il s'agit donc d'un voyage bien long, bien périlleux?

— Long? Certainement il ne l'est pas. Périlleux? Le sais-je!... Probablement non.

— Quand comptez-vous partir?

— Cette nuit.

— Donnez donc, si je ne puis vous servir d'une autre manière... Mais ne renouerons-nous pas le fil de votre intéressante histoire?

— Volontiers... Elle ne séra plus bien longue... »

Il s'arrête un moment, comme s'il cherchait à débrouiller une idée au milieu de la confusion de celles qui l'agitent ; puis il continue en ces termes :

3

« Je vous parlais, si le trouble de mon esprit ne m'abuse point, du projet que j'avais formé, sous l'empire d'une sorte d'inspiration divine, ou peut-être d'un simple songe.

« C'est en proie à ces pensers que je sortis du temple. Le soleil disparaissait derrière les monts qui bordent la rive opposée du Tage. Blanche et pâle, la lune naissante se montrait, dans l'azur d'un ciel serein, sous la forme de cet arc d'ivoire que les anciens poëtes donnent pour attribut à la divinité dont elle est l'emblème. Jamais je n'avais vu, dans les diverses contrées que j'ai parcourues au cours de ma vie aventureuse, plus pur, plus ravissant coucher de soleil. Au loin s'était levée, sur les rives solitaires, une fraîche brise qui ridait à peine la surface de l'onde...

« Tout à coup une voix m'appelle, — ah ! elle retentit encore au fond de mon cœur ! — une voix douce et tendre, que jamais, non jamais plus, je n'entendrai ici-bas !

« Je tourne la tête : une jalousie du rez-de-chaussée

s'est entr'ouverte ; une main petite, belle, éblouissante comme la neige, me fait signe en agitant un voile blanc. Flottant au vent, le voile tombe et la main disparaît.

4

« Le cœur palpitant, je ramasse le voile. Un nœud le serre : je le défais d'une main tremblante, et j'y trouve l'or pur, le bel or de ses tresses chéries ! L'amour a-t-il de plus riches trésors ?

« Un billet accompagne ce doux butin. Je l'ouvre et je lis : *J'ai dérobé cet instant à de barbares tuteurs. Les insensés ! L'amour, qui peut tout, est plus vigilant qu'eux ! Ma gloire est dans ton cœur ; mon avenir, ma vie, mon être, c'est à toi que je les confie. Pars !... Il le faut !.. Cette cruelle absence, cette douloureuse séparation peut seule nous réunir. La flotte met demain à la voile : va t'enrôler. L'Orient est un champ ouvert aux grandes entreprises ; reviens avec un nom qui triomphe de tous les obstacles. Pour moi, je vivrai de mes larmes... — Et qui sait ? peut-être mourrai-je de mes peines ! — Oh ! non, non ! Tu dois me revoir ; un ange me l'a dit, dans un songe fortuné : j'étais, moi, magnifiquement parée et coiffée d'une blanche couronne de roses ; toi, tu te tenais à mon côté... le front voilé de tristesse... Pourquoi ? Je ne sais. Il y avait aussi d'autres personnes en deuil... Je ne m'en étonne point, car, pour certaines gens, notre*

amour n'est pas un sujet de joie... Et l'ange a ajouté que ton nom sera un jour si grand et ta gloire si éclatante qu'ils rempliront l'univers !... Pars donc ! et adieu !... Ah ! quelle terrible chose que cet adieu ! Quelle amertume dans ce calice !... N'importe ! pars ! et souviens-toi toujours !

5

« Une larme avait effacé le reste ; je la sentis, tiède encore, sur le papier...

« Muet et sans vie, je restai de longues heures en suspens, en extase, la lettre sur le cœur, les yeux fixés sur l'avare persienne...

« La nuit était devenue profonde. Une barque passait sur le fleuve ; je l'appelai, je montai dedans et je revins à Lisbonne.

« Le lendemain, à la marée du soir, de la poupe d'un galion, je voyais fuir le Tage, ses rives délicieuses, puis la terre elle-même... Bientôt je restai seul avec mes chagrins, entre le ciel et l'onde.

6

« Le vent nous fut favorable. Sur ces mers dont l'homme n'avait jamais, avant nos marins, pénétré les secrets, nous suivions la route audacieuse du grand Vasco de Gama.

« A notre gauche s'étendent les plaines de la Mauritanie, si souvent arrosées du sang portugais.

« Nous voyons l'ombreuse et verdoyante Madère, la première de nos découvertes, la plus belle des îles dispersées dans l'Atlantique, dont le noble D. Henri avait deviné l'existence.

« Après avoir dépassé la Massylie stérile[2] et les sierras brûlantes d'où descend le noir Sénégal, nous doublons le promontoire Arsenario, que nous avons surnommé le Cap Vert[3].

« Nous apercevons aussi les îles Fortunées, et celles qui doivent leur nom à Hespérus[4]. Puis nous longeons vers l'est la côte de l'Afrique, habitée par les Yolofs et les Mandingues[5], d'où la Gambie, au cours sinueux, envoie au Tage le riche tribut de son métal brillant.

« Les Dorcades sont franchies[6]. Du milieu de leurs plages s'élève encore le sifflement des vipères qui remplacèrent les beaux cheveux bouclés dont Neptune, aux yeux d'azur, fut autrefois si violemment épris[7].

« Changeant la direction de la proue, nous pénétrons dans l'immense golfe de Guinée, laissant derrière nous la chaîne escarpée de Sierra-Leone et le cap des Palmes. Bientôt nous sommes à l'île touffue à laquelle le disciple incrédule a donné son nom[8].

« Voici maintenant la vaste région que fertilise le Zaïre[9], gagnée par nous à la vraie foi et conquise par les seules armes de la paix.

« Elle est franchie, la ligne brûlante qui sépare le monde en deux hémisphères ! Devant nous s'étendent les immenses plages que, même en songe, les savants de l'antiquité ne connurent pas. C'est dans cette direction que nos marins, et ceux à qui ils montrèrent la voie [10], ont étendu les bornes du vieux monde. Ah ! entreprendre et accomplir de si grandes choses eût dépassé l'effort de l'homme, si le Portugal n'eût prêté le concours de ses fils !

7

« Déjà l'astre nouveau, que les autres peuples n'avaient point vu avant que le marin portugais ne leur en eût révélé l'existence, nous éclaire dans l'hémisphère austral [11]. Nous sommes sous cette partie du ciel, moins belle que la nôtre, où les étoiles deviennent plus rares. C'est là que, malgré Junon et sa jalousie, nous voyons, derrière nous, se plonger dans le sein de Neptune les Ourses enflammées [12].

« A l'extrémité des mâts qui s'entre-choquent, au milieu de la tempête horrible, nous apparaît clairement une flamme bleuâtre, vive et sainte lumière [13].

« Vous raconter tout ce que j'ai vu d'extraordinaire, de merveilleux, serait trop long. D'ailleurs ces merveilles vous sont connues, puisque vous avez, comme moi, parcouru ces vastes mers, ces immenses contrées découvertes par la noble audace des Portugais.

« Parvenus dans ces parages, nous livrons nos voiles au vent du sud, qui souffle avec force, mais sans pouvoir toujours vaincre l'effort contraire d'un impétueux courant.

« Une nuit, je veillais près de la proue tranchante. Tout à coup un brouillard sombre, affreux, épouvantable[14], nous cache la vue du ciel. Le vent cesse de souffler. Un calme plat se joint aux ténèbres. Les voiles tombent... Tout concourt à rendre plus profonde l'horreur de notre situation.

« Dans le lointain, la mer fait entendre de longs et sourds gémissements, comme si elle avait engagé une lutte désespérée contre les écueils.

8

« Nous étions dans le voisinage de ce promontoire célèbre, appelé d'abord par nous cap des Tempêtes, puis de Bonne-Espérance.

« En songeant aux dures fatigues, au sang répandu, aux morts nombreuses, aux cruels naufrages, à tous les maux qu'il nous fallut souffrir pour doubler ce cap et aller fonder notre illustre empire, un second Portugal, au milieu de nations si reculées, combien je sentais se dilater mon cœur vraiment portugais! Se peut-il qu'une si grande entreprise soit l'œuvre des hommes!...

« Soudain le vent souffle avec force, les nuées épaisses se déchirent, et le fracas terrible du tonnerre se répercute au loin sur la mer.

« Mon âme, saisie par la majesté de cette tempête à la voix puissante, se perd au milieu de pensées sublimes : il me semble entendre éclater le courroux de quelque redoutable génie, veillant là aux portes de l'Orient. Je crois voir se dresser la taille énorme du hideux géant [15] à qui l'arbitre du monde avait confié les clefs de l'Asie, quand, s'adressant au premier qui osa franchir ce passage interdit, le monstre, outré de l'audace inouïe des Portugais, laissa tomber de sa bouche, noire et blême de colère, ces paroles fatidiques [16] : « O peuple audacieux ! Tout ce que tu as « fait de grand ne te suffit donc pas ! N'as-tu pas « assez du monde connu des hommes pour servir de « théâtre aux guerres terribles et sanglantes dont, mal- « gré ta faiblesse numérique, tu remplis l'univers ? « Faut-il que tu viennes de si loin rompre mes barrières « sacrées, et pénétrer dans des régions inconnues, pour « y satisfaire cette ambition de gloire, cette soif ar- « dente de conquêtes qui te brûle le cœur [17] ! Oui, tu « finiras par mener à terme cette entreprise hardie ; « oui, tu remporteras la victoire : mais cette victoire te « coûtera cher ! Éternellement ton ennemi, c'est ici, « sur mon terrible promontoire, que je t'attends : c'est « là que je tirerai vengeance de ceux qui m'ont arraché

« mes voiles ! La mort, oui, la mort est le moindre des « maux que je vous réserve. Ni les larmes charmantes « de la beauté, ni les soupirs de l'amour, ni les cris « déchirants de la tendresse maternelle, ne pourront « me fléchir !... Et la ruine pour vous ne s'arrêtera « pas là. C'est de vos propres mains que vous recevrez « le plus grand châtiment : cet empire, cimenté par tant « de sang, par de si éclatantes vertus, cet empire, vous « devez bientôt le perdre ; d'horribles crimes, une « ignoble tyrannie, des vices infâmes, une superstition « cruelle, en mineront promptement les glorieux fon- « dements. Il sera ébranlé et jeté par terre, cet empire « orgueilleux que vous élevez sur les ruines des autres « États, et vous glisserez, sur la pente du vice, en bas « du trône où la vertu vous aura placés. »

9

« C'est ainsi que dans mon imagination surexcitée résonnait l'écho d'une voix mystérieuse. Hélas ! cette prédiction fatale s'est en grande partie réalisée !...

« Enfin, après avoir doublé cet énorme cap des Tourmentes, nous voguons sur les mers qui séparent l'Inde des côtes brûlantes de l'Afrique.

« Nous saluons la farouche Mozambique, cette porte de l'Orient qui, de nos possessions africaines, semble donner entrée dans l'Asie portugaise. C'est en suivant

cette voie que les Portugais ont étendu leur empire de l'Europe aux quatre autres parties du monde.

10

« Nous touchons au but désiré : je suis dans les murs de la superbe cité d'Albuquerque. Mon cœur bat bien fort lorsque je mets le pied sur cette terre qui vit le triomphe du brave Castro.

« Là j'exerçai longtemps le dur métier des armes, combattant aujourd'hui le païen sauvage, demain le Maure perfide. Mais de nos jours, pour les Portugais, la guerre a bien changé de face : ce n'est plus désormais la gloire, mais de ridicules rivalités, mais un injuste despotisme qui nous font tirer du fourreau le glaive paresseux !

11

« Sous l'empire du songe mystérieux ou de la vision qui, en présence du monument sacré d'Emmanuel, m'avait enflammé l'imagination, je me précipitai dans les périls, bravant les ondes en fureur et les cruelles péripéties des batailles. Mais si mon destin devait me conduire à la gloire, il ne put triompher de la jalousie, de la haine, des persécutions de mes ennemis !

« Déjà, frappé du coup mortel, notre royaume d'Asie agonisait. Des mœurs dissolues, la soif impie du com-

mandement, la cupidité sordide des ministres de la loi, et aussi — mon langage, franc et sincère, est malheureusement la vérité même ! — et aussi de ces hommes indignes de l'autel qu'ils profanent par des sacrifices barbares et sanglants, offrant au Dieu de paix et d'amour, au lieu de l'encens pur de la vertu, la noire vapeur des cadavres livides, les soupirs de la veuve, les cris de l'orphelin en deuil, les larmes, le sang et la mort ; voilà ce qui mine, sans trêve et à coups pressés, le trône glorieux élevé par les Pacheco, les Castro et les Albuquerque ! Que reste-t-il du souffle généreux qui animait ces braves ? Que reste-t-il de cet ardent désir d'une renommée honorable, qui embrasait le cœur des Portugais, et les poussait à ces prodiges d'audace, à ces hauts faits surhumains ?... Cette flamme s'est éteinte : tout est fini ! Nous avons été les fils de Lusus... Ah ! *nous avons été!*... Le fracas immense de notre gloire ne sera bientôt plus que l'écho d'un long gémissement, semblable à la voix qui sort de sépulcres oubliés : elle résonne en vain pour l'avenir qui ne la connaît pas !

12

« Que me restait-il, à moi, que m'était-il donné d'entreprendre et d'accomplir, au milieu de cet abaissement et de cette profonde décadence ? Que pouvaient me rapporter d'inutiles périls, affrontés dans des guerres

plus inutiles encore, et des cicatrices sans valeur aux yeux de ceux qui ignorent le prix du sang versé pour la patrie ?

« Dans mon indignation, j'élevai la voix contre les criminels qui souillaient ainsi le nom portugais ; j'évoquai contre eux les ombres indignées des héros dont cette descendance abâtardie détruisait l'empire fondé par leurs vertus.

« Cris superflus ! Mes dures vérités offensèrent l'oreille efféminée des tyrans. Un injuste exil punit mon audace*.

13

« Sept ans entiers, j'errai de contrée en contrée, visitant tantôt ces îles au sol brûlant, que vivifie un feu éternel [18], tantôt la péninsule malaise et ses habitants si sympathiques.

« Je rencontrai enfin le repos, bien doux au malheureux, au sein des rochers abruptes et stériles où s'élève Macao, riche encore du tribut que lui apporte le commerce.

« Là, seul avec mes tristes pensées, mais délivré de la société des hommes, seul avec moi-même, avec les souvenirs de la patrie, avec les tendres soucis qui rem-

* Allusion a la célebre satire anonyme : *Extravagances commises aux Indes,* généralement attribuée à Camoens.

plissaient mon cœur et ma vie, je vécus, sinon heureux, du moins tranquille.

14

« Creusant le rocher qui forme l'île de Macao, la nature a créé une grotte solitaire[19], où les Naïades, amies de la fraîcheur, vont se reposer aux heures brûlantes du jour. A l'entrée pendent, comme un rideau, des plantes parfumées unies au lierre verdoyant. Sur la roche vive, une main inconnue avait gravé des caractères mystérieux. Peut-être, dans les siècles reculés, quelque disciple de Confucius était-il venu méditer là sur les éternelles vérités du grand Tien, du Dieu de la nature qui, si les chroniques disent vrai, se révéla au Socrate de la Chine beaucoup plus tôt qu'à l'ami de Phédon.

« Au pied de cette grotte, la mer brise ses vagues écumantes et s'étend à perte de vue jusqu'à l'horizon lointain.

« C'est là que, au sein de l'oubli, dans une solitude amère et douce, je passai des heures heureuses! si des heures de bonheur ont jamais coulé pour moi dans le sablier du Temps !... Dans ce séjour de paix et de douce mélancolie s'offraient en foule à ma mémoire les souvenirs du passé, assombris par les préoccupations du présent et par les appréhensions de l'avenir. Parfois aussi je voyais reverdir l'espérance... une feuille légère emportée par les vents !

15

« Patrie, chère patrie! m'écriais-je; elle n'était donc « qu'un songe vain, cette apparition qui me semblait « envoyée du ciel! Moi qui devais immortaliser ton « nom et faire retentir les trompettes de la Renommée, « pour que les siècles enthousiasmés me proclamassent « digne de toi, digne de Natercie!...

« Dissipez-vous, ô visions de gloire, comme la fumée « qui sort de la chaumière et monte vers le ciel, mais « que les vents dispersent, sans doute pour la punir « d'aspirer si haut! Que peut pour l'illustration de sa « patrie un malheureux qu'on persécute, à qui l'on fait « subir un exil qu'il n'a pas mérité! »

16

« Alors je crus entendre au fond de mon cœur une voix me répondre :

« La parole et la plume peuvent plus que l'épée! Le « vers immortalise les actions glorieuses; les Muses « sauvent de l'oubli! Elle vit, la gloire qu'ont chantée « dans leurs vers harmonieux les poëtes de la Grèce et « de Rome! Est-il moins digne d'un chant immortel, le « héros lusitanien qui a mis Neptune et la Mort sous sa « loi [20]? Les grandes actions d'un brave Nunès, d'un

« Égas, d'un don Fuas [21], ne surpassent-elles pas les « fictions grossières au milieu desquelles s'agitent les « Roland et les Roger, ces héros imaginaires? Et le fa- « buleux Énée mérite-t-il plus de gloire et de renom- « mée que cet illustre Gama qui, audacieux, ferme et « constant dans le péril, accomplit tant de prodiges et « dépassa tout ce que l'effort de l'homme semblait ca- « pable de tenter ? »

17

« Ces grandes pensées m'obsédaient, et s'imposaient invinciblement à mon esprit.

« Quelle témérité dans un pareil dessein ! A quelle hauteur vertigineuse ne me faudrait-il pas monter?.... Eh bien ! soit ! je suivrai ma destinée. Et suppliant les nymphes du Tage fortuné d'allumer en moi la flamme du génie, pour que je pusse m'élever au niveau d'une telle entreprise, je me mis à l'œuvre, et travaillai avec persévérance à cette tâche hardie.

« J'y consacrai plusieurs années. Quand l'ouvrage fut terminé, je revins, en l'emportant avec moi, vers ma douce patrie. Je comptais sur le bienveillant accueil de mes concitoyens, sur celui d'un monarque digne appréciateur des vertus et de l'héroïsme qui font l'objet de mes chants. Plus doux encore, l'espoir d'une récompense autrement précieuse faisait battre mon cœur.... Mais, hélas ! mon existence n'a été qu'un long rêve !

« Je n'ai plus rien à attendre ici-bas. Prenez donc ce livre, mon père. J'avais espéré pouvoir l'offrir au digne fils du grand Emmanuel; j'avais cru qu'il me serait donné de le mettre aux pieds d'une autre majesté plus puissante encore, plus capable de me récompenser de tout ce que j'ai fait... Mais aujourd'hui!... »

18

Sa phrase interrompue s'achève en un son confus et inarticulé, puis en un long et douloureux soupir!...

CHANT V

A CINTRA

Elle est pour toujours au ciel, et moi je reste ici-bas, à jamais désolé.

CAMOENS, *Sonnets*.

I

OULEZ, mes tristes pleurs, sur ces fleurs décolorées ! Arrosez-les, car sur elles a passé le souffle brûlant de la mort !...

« Rose d'amour, ô belle rose purpurine, qui t'a effeuillée parmi les giroflées de la tombe ?

2

« La sève de mes ans s'est desséchée au milieu des fatigues et des cruels entraînements de Mars : j'ai vu des pays étrangers, des peuples inconnus, des religions barbares, souffrant dans l'abandon et la solitude, errant sans nul appui, seul avec ma tristesse, sous les palmiers

où rugit le tigre... J'ai, cependant, tout enduré, soutenu par une espérance qui m'échappe, hélas ! au moment où j'allais la voir se réaliser...

« Ah ! rose d'amour, belle rose purpurine, qui donc t'a effeuillée parmi les giroflées de la tombe ?

3

« Longtemps, sur la plaine azurée du vaste Océan, au bruit mélancolique des flots, j'ai entendu gémir la plaintive Alcyone : à ses gémissements répondait ma tristesse ! Dans la nuit profonde, j'ai perçu les lugubres lamentations du nocher qui soupire après un tombeau sur le sol de la patrie... Aux longs cris de l'oiseau plaintif [1] se sont unis mes soupirs encore plus désolés...

« Rose d'amour, ô belle rose purpurine, qui t'a effeuillée au milieu des giroflées de la tombe ?

4

« Le vent siffle dans les huniers ; de violentes rafales, soulevant des vagues terribles, arrachent les ais du navire, et les sèment dans le gouffre béant. La mort hideuse apparaît à nos yeux, au milieu des sombres angoisses de ces heures maudites... Seul j'aperçois un rayon d'espérance ; seul, dans la tempête, je vois briller la lumière de ma douce étoile, précieuse polaire.

« Sur la mer se dresse à demi ce géant, aux membres rudes et noirs, dont je vis le premier le corps horrible, dont, après de longs siècles de silence, je dévoilai le premier les amours : il veut me punir de l'audacieux sacrilège que j'ai commis en divulguant ses secrets. Mais je brave sa colère ; j'entends sans frémir ses dents jaunes grincer au milieu des fureurs de cette noire tempête. Je le vois arracher de dépit sa barbe limoneuse ; à la flamme des éclairs, je vois son visage, pâle et terreux, s'empourprer du reflet d'un sanglant courroux... S'il ne m'a pas épouvanté, c'est que, du port désiré, brillait à mes yeux le phare d'une lumière amie !

« Lumière consolatrice, fanal d'espérance, pourquoi m'avoir manqué lorsque j'ai mis le pied sur ce rivage ? pourquoi me laisser dans les ténèbres ? Illusions, charme de l'existence, quelle vérité cruelle vous a dissipées ? Quelle main impie t'a brisée sur ta tige, à l'heure brûlante du jour, rose d'amour, belle rose purpurine ?

5

« L'écho des solitudes qu'arrose le Gange, l'écho des plaines où croît le palmier indien ont appris à redire ton nom. Aux doux accents de ma lyre légère, la fille de Cinyras [2] unissait le suave murmure de son feuillage odorant. De son tronc balsamique, sur lequel ma main

gravait ton nom, coulaient, à chaque lettre, des pleurs parfumés : il semblait que la criminelle Myrrha se sentît honteuse au spectacle d'un amour si vertueux!...

« Ah! rose d'amour, belle rose purpurine, qui t'a effeuillée au milieu des giroflées de la tombe?

6

« Grotte de Macao, solitude chérie, où j'ai passé des heures si douces dans une rêveuse mélancolie; grotte bénie, qui écoutais mes soupirs languissants, qui entendais mes plaintes amoureuses; frais et charmant asile, où s'exhalait l'amertume de mes chagrins, où l'amour, où la patrie m'ont inspiré ces tendres accents, ces chants héroïques qui doivent braver l'outrage du temps et l'injustice des hommes, tu garderas dans ton sein l'écho de mes plaintes, tu raconteras aux siècles à venir les secrets d'amour que je t'ai confiés; tu diras aux Portugais oublieux si je ne fus pas un vrai Portugais, si je n'aimai pas bien ma patrie, si ce n'est pas uniquement pour la patrie et l'amour que mon cœur a battu, que mon bras a lutté, que ma lyre a modulé des chants durables!

« O patrie, patrie! tu fus sa rivale à Elle : maintenant je n'ai plus que toi; n'abandonne pas celui qui pour Elle et pour toi a souffert avec constance, celui qui pour toi seule désormais prend souci du fil ténu

qui le rattache à une existence pleine d'amertume!...

« Rose d'amour, ô belle rose purpurine, qui t'a effeuillée au milieu des giroflées de la tombe ?

7

« Hélas! l'oubli, voilà mon lot!... Triste et sans appui, je reste seul dans cette vallée de souffrances.

« Belle et charmante fleur, à ton ombre végétait doucement, comme une herbe rampante, ma timide espérance. Plante abandonnée, elle a jauni au souffle ardent du brûlant Borée. O reine des campagnes fleuries! qui t'a coupée, qui t'a mutilée sans pitié ? Ah! pourquoi, pourquoi la même main n'a-t-elle pas arraché l'humble brin d'herbe qui sans toi ne peut vivre!...

« Rose d'amour, belle rose purpurine, ah! reçois-moi à tes côtés dans la nuit glacée du tombeau! »

8

Tel est le chant funèbre que le guerrier fait entendre au sein des monts de l'ombreuse Cintra, et que l'écho répète avec de longs gémissements.

Debout sur un roc dénudé, au flanc pierreux de la montagne que couronnent encore les tours moresques[3], il confie sa plainte à la brise légère. Ainsi, près d'expirer, chante, au bord de l'Eurotas, le cygne mélodieux!

On eût dit que l'âme d'Inez mourante remplissait les airs de ses tendres soupirs, unissant ses lamentations à celles du poëte qui l'a chantée en vers immortels !... Il presse sur son sein plein d'angoisses la couronne de roses flétries, desséchées, à demi effeuillées. Hélas ! ses pleurs coulent sans trêve sur ces pauvres fleurs fanées ; mais ses larmes brûlantes ne font que les flétrir davantage : elle ne reverdit jamais, la fleur qui toucha la pierre d'une tombe !

9

Cependant le soleil se lève. La nue qui couvrait d'un humide manteau la cime des montagnes, se fondant aux premiers feux du jour, n'est plus qu'un voile léger et transparent ; la mer paisible resplendit aux doux rayons de la lumière naissante.

Au pied des monts de Cintra s'étend la charmante valiée [4], la campagne délicieuse qui surpasse Tempé en beauté comme en renommée. Les arbres parfumés où brille ce fruit d'or grâce auquel Atalante, aux pieds légers, s'arrêta au milieu de la course du stade et dénoua les nœuds serrés de sa ceinture ; les arbustes épineux dont les rameaux d'un vert sombre laissent pendre les citrons dorés qui rappellent les seins de la vierge, globes délicieux, bien peu flattés par cette comparaison du poëte, se détachent, au milieu de la vaste plaine, sur le gazon où scintille la fraîche rosée des pleurs de

l'Aurore, et recueillent le souffle régénérateur de la brise dans leur feuillage luisant, canal par lequel la vie se répand dans le tronc.

La nature entière s'épanouit à la venue joyeuse de cette bienfaisante lumière, rajeunissement éternel de l'existence, âme et vie de l'univers !

10

Cintra la belle se montre au roi de Portugal dans toute la pompe de sa luxuriante parure...

Telle se présente à son royal fiancé une princesse de l'Orient : de voluptueux parfums se dégagent de ses longs habits soyeux, dans lesquels se joue le zéphyr.

11

O Cintra, ô douce retraite où s'oublient les chagrins, où, loin des bruits du monde, aime à se réfugier dans le sein de la nature la pensée qu'endort, en la berçant, le murmure du feuillage uni au gazouillement des cascades, ô Cintra, qui, en se reposant sous tes frais ombrages, n'a fait des rêves de bonheur ? Qui, couché sur la mousse de tes rocs escarpés, laissant errer ses regards satisfaits sur ce ciel, cette mer, ces collines, ces prairies, beautés plus admirables ici qu'en nul autre endroit de l'univers, ne s'est cru délivré du

poids de l'existence, n'a senti son cœur planer doucement au-dessus des peines oubliées, des amertumes, des angoisses, de tous les maux de la vie?

O fraîches grottes, plaintives fontaines, soupirs des forêts amoureuses, plaines enchanteresses, verdoyantes collines, montagnes gigantesques, ne vous retrouverai-je plus, délices de mon âme! Troncs dans lesquels j'ai inscrit des noms bien chers d'amitié et d'amour, n'irai-je pas un jour vous demander ce qu'ils sont devenus, et sur l'arbre qui a grandi épeler ce que ma main traça sur la verte écorce du tendre arbrisseau!... Ah! que ne puis-je vous revoir, pour m'assurer si les chênes robustes, si la roche vive ont fidèlement gardé l'humble nom du poëte obscur que, en des jours de bonheur, hélas! trop tôt passés, en des jours de gloire, ont gravé des mains chéries!

12*

Ah! il est des cœurs qui le conservent encore, ce nom obscur, ou à peine connu... Oui, il en est! O Muses, sauvez, sauvez ces lignes de mon humble poëme, non pour qu'elles aillent à la gloire, que rêvent

* La plus grande partie de ce paragraphe est très obscure, même pour les Portugais. C'est l'avis de quatre savants professeurs du Portugal, que nous avons consultés à ce sujet. Nous avons donc été obligé de nous écarter ici du mot à mot rigoureux, afin de rendre le passage compréhensible.

en vain les pauvres d'esprit, mais pour qu'elles restent comme un doux souvenir au fond d'un cœur sensible !

Pour combien d'êtres chers mon cœur ne bat-il point !... et quelle différence avec ces cœurs oublieux et sans loyauté qui ne s'émeuvent point au souvenir, à peu près mort en eux, d'un infortuné dont le sein brisé respire à peine !...

Oui, pour combien d'êtres chers mon cœur ne bat-il point, et quelle différence avec ces cœurs oublieux !... Mais, par compensation, j'ai trouvé aussi des cœurs d'anges, dont l'amitié fait son sanctuaire !...

13

Cintra, charmant séjour où trône le vert printemps, qui ne te chérirait ? Celui qui a passé dans ton sein une heure de son existence pourrait-il jamais oublier cette heure fortunée ?

Ton nom résonne éternellement dans les hymnes parfumés qu'exhalent tes fleurs toujours renaissantes !

Contre la base de ton promontoire inébranlable se brise la rage impuissante de l'Océan furieux. Mais quand un jour ses vagues déchaînées, n'obéissant plus à la voix qui a dit à la mer : « Arrête ! ici est ta limite ! » oseraient t'ensevelir et permettre aux dauphins amoureux de s'ébattre aux lieux où gémit la tourterelle, où Philomèle module ses tendres plaintes, doux charme du

bocage; quand un pareil miracle ramènerait les temps de Pyrrha, même alors l'univers bouleversé n'oublierait pas ton nom. Il plane, en effet, au-dessus des siècles périssables, grâce à ce chant immortel d'un barde mystérieux [5], grâce à cette harpe mélodieuse, encore suspendue aux lauriers du Pamyse [6], où le souffle de la mort a brisé la dernière des cordes qu'avait tendues la Liberté divine [7]. Ce fut le jour où, dans son dernier soupir, dans son chant suprême de cygne expirant, recueilli pieusement par les cités jalouses du berceau d'Homère, le poëte poussa le cri sublime qui appelait à la gloire les fils vigilants de Léonidas endormi... Endormi ? Oh ! non, il ne l'est pas ! Il veille et, armé du bouclier et de la lance, il fait sentinelle autour du jeune arbre de la liberté qu'ont planté les piques des braves ! Cet arbre, mille glaives le menacent : échappera-t-il au danger ? ou bien du commerce adultère, de l'union impie de la Croix et du Croissant naîtra-t-il un monstre qui le ronge, le dévore, et de sa racine desséchée fasse un jouet pour l'insatiable ambition des rois ? Ah ! du moins, mourez, fils d'Hélénus, périssez avec lui [8] !

14

Je reviens à vous, chères solitudes de Cintra, et au poëte qui soupire mélancoliquement au milieu de ces rocs qui semblent les tombeaux épars de quelques géants, ou

les ruines d'un temple des premiers âges, dont les symboles oubliés seraient perdus parmi ces pierres muettes.

Les derniers accents de son chant plaintif vibrent encore, emportés sur l'aile des paisibles zéphyrs, quand ces mots frappent son oreille :

« Est-ce le propre d'une grande âme que de succomber sous la mauvaise fortune ? Que le cœur blessé gémisse, soit ! mais la raison veut que les larmes aient un terme. Suivez-moi !

— Où ? Vers qui ? Ah ! seriez-vous ?...

— Ami, c'est moi, c'est moi-même. Venez : il faudra bien que nous ouvrions la porte à la justice. Le roi désire vous voir et vous entendre.

— Moi ?

— La voix de la vérité a pu parvenir jusqu'au trône. Le roi sait qui vous êtes : il loue avec enthousiasme cet amour de la gloire nationale qui vous a inspiré la noble entreprise d'immortaliser le nom de la patrie, en donnant aux héros de Lysia une renommée impérissable. Venez à neuf heures ; le roi est impatient de vous voir.

— Mais le livre ?...

— C'est pour lui et pour vous que je viens à la cour ; je l'ai apporté avec moi. Depuis longtemps j'en connaissais l'existence ; vos amis m'en avaient fait le plus grand éloge à Goa et à Mozambique.

— Mais comment mon nom inconnu est-il parvenu jusqu'aux oreilles du roi ?

— Vous saurez tout. Maintenant il faut vous hâter ; vous n'avez que le temps de vous préparer à l'audience solennelle que le roi vous accorde. »

15

Ils descendent ensemble la montagne escarpée. Le vieillard s'appuie sur son bâton noueux, et, emporté par l'élan d'un cœur serviable, il presse son pas tremblant. Le courage engourdi du guerrier se ranime dans son cœur plein de flamme : la gloire qu'il espère l'a tiré de sa léthargie.

CHANT VI

D. SÉBASTIEN ET SA COUR

Alexandre n'estimait pas autant les glorieux exploits d'Achille que les vers mélodieux du poëte qui les a chantés; c'est Homère seul qu'il louait, c'est un Homère qu'il désirait pour lui.

CAMOENS, *Lusiades*.

I

DANS la main, déjà débile, de Jean [1], le sceptre d'Emmanuel a commencé à perdre l'or et l'émail dont la victoire, les triomphes et une valeur insigne l'avaient paré. Ce sceptre, dans la main d'un autre Jean [2], celui qui apprit aux rois de la terre leur métier de roi, a été la verge de la loi et de la justice, le gage d'une liberté sagement équilibrée pour le bonheur du peuple : maintenant, dans la droite d'un jeune homme sans expérience, que dominent de mauvais conseillers, ce même sceptre, agité de mouvements fébriles, dirige mal le char de l'État; et ce char ne

semble se mouvoir encore que grâce à l'impulsion reçue jadis d'un meilleur guide.

L'étoile de Lysia incline du zénith au couchant : sa gloire va bientôt finir misérablement dans les plaines brûlantes d'Alcacer [3], où l'erreur, le crime et la trahison lui creusent un tombeau !

2

Sur le trône est D. Sébastien.

Si la noblesse de l'âme, la bravoure, l'amour de la gloire, le culte de l'honneur suffisaient à faire des rois, il eût été un roi... Mais !...

Sur le trône est D. Sébastien.

Les lauriers de ses ancêtres l'empêchant de dormir, il a couru, une première fois, moissonner des palmes [4] sur cette terre d'Afrique qui, après avoir été le berceau de nos victoires et de nos conquêtes, en est devenue le triste tombeau [5].

Enivré de ce premier succès, il a cru que la roue mobile de la Fortune avait été fixée par son épée d'adolescent : il ne rêve qu'armes, périls et victoires, et pendant ce temps, sur une mer peu sûre, la barque de l'État vogue à la merci des flots ! D'avides favoris ont pris en main le gouvernail abandonné, mais ils ne le remettent pas dans la direction de la route perdue. Bientôt leur cupidité perfide va jeter sur les

syrtes et dans l'horreur du naufrage le navire désemparé !

Quand, dans sa colère, il veut châtier les peuples, l'Éternel leur envoie un roi conquérant!

3

La perfide Panthère de l'Escurial [6] ourdit, au profit de son ambition, les noires trames, au milieu desquelles, comme en un sombre labyrinthe, les manœuvres de ces conseillers vendus embarrassent les pas imprudents du monarque.

C'est à peine s'il reste quelques rares représentants de notre loyale noblesse; et encore, ces hommes fiers, en qui vit le sentiment de l'antique franchise lusitanienne, bien à contre-cœur et non sans murmurer tout bas, sont-ils réduits au silence.

Des bonzes cruels sont au pinacle [7]. Les offrandes ne manquent point sur les autels profanés : d'orient en occident, les bûchers sont allumés, les victimes agonisent! Voilà l'encens dont se repaît leur cupidité : c'est la noire vapeur du sang, s'écoulant de blessures mortelles, qu'aiment à respirer ces monstres! C'est dans des coupes d'or que, avec une joie féroce, ils s'enivrent des larmes de la veuve, pendant que les gémissements de l'orphelin sans appui caressent, comme une délicieuse musique, leur oreille infernale!

4

Écho de l'antique renom portugais, le souvenir des Pacheco et des Albuquerque arrête seul encore les ennemis de notre empire vacillant.

L'esprit troublé de visions qui l'empêchent de prévoir les maux qui le menacent, le malheureux jeune homme croit régner sur un peuple puissant, du Tage au Zaïre et de l'Amazone au Gange. Ces vastes possessions échappent à son gouvernement, et il songe à les étendre encore! Aveugle, il ne voit pas qu'un sort terrible l'attend; que tout, triomphes, gloire, espérances, siècles de victoires, nobles vertus, tout doit en un jour s'engloutir avec lui!

C'est vous, sables d'Afrique, qui recevrez toutes ces cendres dans votre sein; c'est vous qui boirez tout ce sang!

C'en est fait! Fermant ses ailes meurtries, il a roulé par terre, l'audacieux dragon [8] qui, depuis tant de siècles, couronnait notre écusson, et le lion de Pyrène [9] l'a regardé sans peur pour la première fois!

5

Un seul homme, un homme dont le nom célèbre est honoré de tous, qui garde encore sa vertu et porte un cœur vraiment portugais, conserve une ombre d'in-

fluence sur l'esprit du roi. C'est don Alexis [10], distingué parmi les plus nobles seigneurs de la cour, les plus vertueux, les plus instruits.

L'aïeul du jeune prince lui a donné ce sage conseiller, et D. Sébastien n'a pas osé, bien qu'il en eût un vif désir, éloigner de sa personne cet ami sévère qui ne sait point dorer la vérité, ni envelopper d'un vil mensonge le langage sincère de la justice.

Les erreurs fatales, les actes injustes, les souillures de la pourpre, ah! que de fois le vieillard les prévint! Que de fois cette honnête simplicité fit reculer l'intrigue et força, malgré son dépit, le despotisme à courber sa tête orgueilleuse!

Les courtisans, qui le craignent et le haïssent, emploient tout leur art à miner sourdement son crédit dans l'esprit du prince inexpérimenté; mais jusqu'à présent leurs efforts ont été vains.

Alexis a une religion sincère, pure, ingénue, comme l'est celle de tout homme de bien; il déteste l'hypocrisie et l'orgueil des ministres de ce Dieu qui fut l'humilité et la candeur même, du Dieu que, sans gloses ni commentaires, lui révèlent l'Évangile et la raison.

Comme on peut le penser, l'honorable vieillard ne compte que bien peu d'amis; mais tous ils sont dignes de lui. L'un d'eux, le seul peut-être parmi les gens d'Église, est le vieux Castillan que le hasard a fait l'hôte et le confident du poëte.

6

Animé d'un saint zèle, ce vénérable vieillard est venu à la cour dans l'espoir fondé d'obtenir, grâce à la protection du gouverneur du roi, ce qu'il lui faut pour subvenir aux besoins de sa mission dans ces régions lointaines où sa pensée et son cœur sont restés avec ses néophytes.

Familiarisé avec les beautés antiques de la Grèce et de Rome, il aime, dans ses heures de loisir, à comparer les hymnes sublimes de Job et d'Isaïe aux chants de Smyrne et de Mantoue : on l'avait vu verser des pleurs aux accents plaintifs de Didon, probablement sans qu'il éprouvât les scrupules et les remords de saint Augustin.

Ayant reçu en dépôt un poëme dont il avait déjà beaucoup entendu parler, œuvre d'un homme fort renommé pour son profond savoir, ses talents, son génie, il s'était empressé d'ouvrir le manuscrit et de le lire.

Il fut émerveillé de voir passer dans le portugais les beautés d'Homère, la pureté et la grâce de Virgile, mais avec une originalité, un charme, que les chantres de l'antiquité n'avaient pas connus ; et pourtant il ne croyait pas que l'art humain pût jamais égaler, à plus forte raison surpasser de pareils poëtes !

Emporté par la fougue de sa générosité naturelle, il

s'écria, dans le feu de son enthousiasme : « Et une œuvre pareille, un si grand effort de génie, un si noble amour de la patrie, une entreprise si élevée et si ardue, une tâche si difficile ne recevraient pas leur récompense! Quand un homme a si bien mérité de la patrie et par l'épée et par la plume, la patrie n'aurait pour lui que de l'ingratitude! Faut-il qu'il aille, comme un mendiant, implorer en suppliant un marchand avide, pour que cet homme cupide lui accorde l'humiliante faveur d'accepter une œuvre d'un si grand mérite, en échange d'une somme d'argent dérisoire, insuffisante peut-être pour apaiser sa faim et couvrir sa nudité! Oh! ce ne sera pas!... »

Sa résolution est prise : il saisit son bâton de pèlerin, se rend à Cintra, parle à D. Alexis, lui expose la triste situation du poëte, les choses merveilleuses qu'il a lues, les vertus, les actions d'éclat de ce grand homme, que le sort persécute sans pouvoir l'abattre.

Les âmes nées pour la vertu et les nobles sentiments se comprennent vite ; il ne leur faut qu'un moment pour se communiquer la sainte ardeur qui enflamme leur cœur.

7

Ménezès dit au roi :

« Seigneur, un vieillard qui vous a servi fidèlement depuis tant d'années, sans jamais vous demander aucun

salaire, peut-il espérer obtenir de la bonté du roi — dirai-je de sa justice? — une simple faveur, une seule et bien modeste?...

— Vous obtiendrez tout; oui, tout. Parlez, que demandez-vous?

— Peu de chose : une audience pour un homme digne d'intérêt.

— Où est-il? Qu'il vienne; mais qu'il soit bref. Les moments sont précieux, et mes desseins...

— Ah! puisse l'issue en être heureuse pour le Portugal et pour son roi!

— Elle le sera, n'en doutez point. La gloire nous attend avec impatience dans les plaines de l'Afrique : il me tarde d'aller à sa rencontre, et... Mais peut-être D. Alexis désapprouve-t-il les projets de son prince?

— Au conseil, sire, je vous dirai franchement mon avis. Hors du conseil, le respect et l'obéissance sont les seuls devoirs d'un sujet.

— Ah! je vous connais bien, Ménezès! Je vous aimai dès l'enfance; je vous aime toujours : vous êtes mon ami, je le sais; je n'en ai pas de plus sincère, de plus loyal...

— Fasse le ciel que vous pensiez toujours ainsi et que des perfides ne puissent!... Sire, cet homme digne d'intérêt, pour qui je vous implore, ne vous demande rien : il est Portugais, et, comme tous les Portugais, il a sa fierté. Mais ce qu'il a entrepris, ce qu'il a fait

pour la patrie est si glorieux qu'il serait mal au roi de le laisser sans récompense.

— Quel homme est-ce donc, et qu'a-t-il fait ? A-t-il égalé Gama et Albuquerque ?

— Il les a surpassés, puisqu'il les a rendus immortels !... Un jour, par suite de nos fautes et des vicissitudes de la fortune, pourront sombrer nos gloires de l'Orient et les conquêtes des Albuquerque et des Vasco ; mais la gloire des lettres est impérissable : elle brave la puissance du destin ! Il faut donc à l'immense gloire du Portugal un chantre immortel qui préserve du caprice du sort l'avenir toujours incertain. Que saurions-nous des exploits d'Achille, de la piété filiale du héros qui jeta les premiers fondements de cette nation romaine encore célèbre dans tout l'univers, si le monument élevé par Virgile et par Homère n'avait pas été plus solide et plus durable que les trophées des peuples vaincus et les hautes murailles des villes fondées au loin ? Force nous est, à nous qui sommes gentilshommes, d'en faire l'aveu : renommée et gloire peuvent bien se gagner par l'épée, mais c'est la plume seule qui en perpétue le souvenir !

— C'est là ce que vous m'avez appris, et je n'en saurais douter.

— L'exemple des plus grands princes vous l'apprendra encore mieux : voyez Alexandre pleurer d'envie, non pas pour les hauts faits du fils de Pélée, mais pour

les vers qui l'ont rendu immortel! Voyez Auguste prodiguer tout, récompenses, faveurs, dignités au poëte qui avait chanté les gloires de Rome! Les grandes actions des Grecs et des Romains éclipsent-elles celles des Portugais? Dans leur histoire fabuleuse, trouve-t-on plus de victoires, de triomphes ou de vertus?

— Non, mon ami, non, assurément; et je veux que, par moi, le nom portugais soit encore plus admiré dans tout l'univers!

— Dieu le veuille!

— Il le voudra, n'en doutez point. J'obtiendrai ou une mort illustre, ou une gloire égale à celle de mes ancêtres.

— La gloire d'un roi ne vient pas toujours de la guerre : Denis le Pacifique, Jean II le Juste...

— Il suffit!... Parlons de ce livre, don Alexis... »

8

Alexis apprend en peu de mots au roi ce que lui a raconté le missionnaire. Il parle du mérite de l'ouvrage, du glorieux surnom de Protecteur des lettres que recevra le prince; enfin il met en lumière tout ce qui peut le mieux enflammer l'âme ardente du jeune roi.

« Je veux l'entendre, dit celui-ci : mandez-le de ma part. Si ce que vous dites est vrai, sa récompense sera digne de lui comme de moi. »

9

Le vertueux Alexis court, le cœur plein de joie, porter cette réponse à son ami qui l'attend. Le missionnaire, que transportent de si belles espérances, parcourt les bosquets, les grottes, les collines de la fraîche Cintra, si bien qu'il finit par rencontrer son protégé.

Ils descendent ensemble la montagne escarpée, et, bercés de l'espoir d'un heureux avenir, ils attendent l'heure fixée pour l'audience.

CHANT VII

CAMOENS LIT SON POËME DEVANT LE ROI

Tu y verras retracées en vers mélodieux les nobles actions de nos pères... et tu diras s'il n'est pas plus beau de régner sur un pareil peuple que sur tout l'univers

CAMOENS, *Lusiades.*

I

J'AI vu, sur le sommet des montagnes de la fière Albion, ces hautes tours qui rappellent encore le souvenir féodal des Bretons à demi barbares. Errant sur la terre étrangère, poursuivant mon pèlerinage à travers les déserts de l'exil, je suis allé m'asseoir dans les barbacanes des vieux châteaux en ruines, pour converser avec les pierres solitaires et interroger les œuvres des hommes sur les hommes qui les édifièrent.

Parfois mon âme, portée aux rêves romanesques,

s'efforça de donner un corps aux fictions dorées des bardes. Je murmurai les terribles conjurations des scaldes, versés dans les sciences occultes; je m'entretins avec l'écho des ruines dans la langue sacrée des ménestrels; j'accomplis avec solennité tous les rites; j'évoquai, ferme et sans crainte, les génies mystérieux, et cette Vierge aux blancs vêtements [1], vague et aérienne apparition, qui, livrant à la brise les boucles d'or de sa chevelure, chante les airs du temps passé, aux accords d'une harpe invisible. Cette harpe vibre sous les doigts des esprits domptés qui la servent et qui, comme le subtil Ariel [2], sont enchaînés à elle par un charme invincible et magique.

2

Mais, soit que le ménestrel étranger ne sût pas faire entendre ses invocations, soit que la triste réalité dissipât les visions du poëte, rien ne se montra.

Je ne vis pas flotter aux meurtrières l'écharpe légère et soyeuse, gage d'amour brodé en secret, et donné, à la faveur de l'ombre, au chevalier qui va en Orient courir les aventures et conquérir la Terre-Sainte sur les Infidèles.

Je n'aperçus pas, de l'autre côté du fossé, les hommes d'armes montés sur leurs destriers, la visière fermée, le corps couvert d'une armure polie où se jouent, comme dans un miroir, les rayons vacillants de la lune, pen-

dant qu'ils attendent que, sur les créneaux, le cor du nain retentisse et fasse baisser le pont-levis.

Je ne fus pas témoin de ces joutes brillantes du tournoi, quand, dans la lice, combattant à fer émoulu, les champions se disputent le collier d'or massif, prix inestimable, dont de belles mains pareront la poitrine encore couverte de sang du vainqueur!

3

Rien ne m'apparut... Seulement, dans les fossés qu'avaient comblés les dépouilles de l'automne, au milieu des décombres informes des murailles renversées, les pierres disjointes sur la terre souillée me représentaient les cadavres restés sans sépulture, les membres meurtris, encore recouverts de fer et d'acier, de ceux qui, dans une lutte injuste, avaient péri victimes de l'orgueil insensé ou du vain caprice du seigneur châtelain. Dans les créneaux semblaient me regarder des têtes grimaçantes, aux cheveux hérissés, que déchirait le corbeau, ami fidèle des tyrans dont il reçoit ce régal!

Tristes victimes! Quels crimes aviez-vous commis? Aucun; mais le noble seigneur voulait aux vilains, ses vassaux, sa propriété au même titre que la terre, donner une preuve de sa toute-puissance!

4

Au pied de ces fenêtres en ruines, auxquelles, malgré les ravages du temps, restent encore attachés quelques morceaux de leurs vitraux de couleur, une brèche étroite laissait pénétrer un pauvre rayon de lumière dans les ténèbres profondes des fétides cachots.

Ils sont encore entiers, ces cachots; ils ont duré plus longtemps que les salles dorées! Il semble que le Temps, qui détruit les palais, séjour du plaisir, du luxe et des fêtes, ait eu plus de respect pour ces vestiges de la cruauté et des crimes, et qu'il ait voulu écrire, du fer de sa faux, sur le seuil de ces portes : « Ceci est un avertissement pour les générations à venir! »

Ah! combien mon âme souffrait au spectacle de ces ruines solitaires! Aussi, ramenant mes souvenirs vers des images plus agréables, ma pensée me reportait-elle au milieu des riants jardins de la patrie!

5

Vous du moins, ô nobles palais de la charmante Cintra, qui n'avez pas été bâtis sur le sommet d'un rocher [3], mais au milieu d'une plaine tranquille, vous rappelez à mon cœur mélancolique les jours heureux de Lysia!

Vous n'avez ni meurtrières, ni donjons, ni barbacanes, ni fossés. Était-il besoin ici de cet appareil bon pour les tyrans qui, ennemis de tous, vivent entourés d'ennemis? Fallait-il des satellites, une armée de janissaires mercenaires, au roi de Portugal qui marchait précédé de cannes fragiles[4], symbole de la douceur et de la simplicité qui caractérisent le bon pasteur des peuples?

Saintes époques, jours bénis, ah! si vous pouviez revenir!

6

Le jour avance : il est huit heures.

Dans les salles d'attente du palais se presse la foule de ceux qui sont venus pour l'audience du roi ou pour celle du favori, car ils sont nombreux, ceux qui font leur cour à ces hommes de rien, peste et fléau des royales demeures!

Les uns semblent anxieux, les autres pleins d'espoir. L'humble solliciteur se place timidement à côté de l'homme pauvrement vêtu : il n'oserait frôler l'habit soyeux et chamarré du courtisan superbe. Ici le seigneur hautain salue d'un geste de protection l'infortuné fournisseur, et celui à qui est fait un tel honneur n'ose point se souvenir de ce que lui doit depuis longtemps un si grand personnage, qui se montre à son égard si affable et si cordial.

Plus loin, l'abbé, reluisant de santé, car il a su deve-

nir gros et gras au milieu des fatigues évangéliques de son ministère, passe, sans daigner le regarder, devant le modeste curé qui doit à sa maigre portion congrue d'occuper le dernier rang dans la hiérarchie ecclésiastique. Que demande l'humble curé? Il sollicite de la munificence royale une légère aumône en faveur d'un établissement de charité qu'il vient de fonder dans les dépendances de son pauvre presbytère. Et l'autre, que réclame-t-il? L'épiscopat, auquel lui donnent tant de droits les graves soins d'un riche bénéfice, dont il dépense les revenus à la cour!

7

Au milieu de cette scène, qu'animent le jeu des acteurs et la diversité des intérêts, apparaissent deux nouveaux personnages.

Leur air, leur attitude indiquent assez « qu'ils ne sont pas connus des tapis du palais[5] ». Point de mire de la foule des solliciteurs, un vieux moine s'avance, accompagné d'un guerrier au visage noble et fier sans vanité.

« Ce sont des quémandeurs qui arrivent de l'Inde!

— Ces flottes de Goa ne nous amènent que des gens de cette espèce!... »

Mais la porte s'est ouverte : tous les yeux se tournent de ce côté. Ainsi faisaient, à Delphes, les dévots pèlerins, quand s'écartaient les tentures du sanctuaire,

et que l'oracle, terrible ou favorable, allait se manifester en vers mystérieux.

8

Don Alexis se montre sur le seuil. Dans la foule confuse qui se presse autour de lui, il cherche quelqu'un du regard. Quel est ce personnage, dont chacun envie le bonheur ?

C'est aux deux inconnus que le gouverneur du roi adresse un salut cordial; c'est avec eux qu'il s'entretient quelques instants.

Bientôt les huissiers donnent le signal accoutumé; la musique des ménestrels se fait entendre [6] : le roi arrive et prend place sur son trône.

L'audience sera courte : les rois guerriers ont peu de temps à donner aux saintes fonctions de la paix ; les armes passent avant la toge dédaignée... En moins de rien elle est terminée.

9

Le roi dit alors, avec intérêt, à son vieux gouverneur :

« Don Alexis, au milieu de tous ces solliciteurs, je n'ai pas aperçu votre protégé ?

— Voilà, sire, ce gentilhomme : désirez-vous l'entendre ?...

— Sans doute, je veux l'entendre; c'est mon désir le plus cher. Je n'ignore point quelle est l'importance des belles-lettres, et j'estime à sa valeur un rare génie. Les uns, et je suis du nombre, servent la patrie avec l'épée ; à d'autres incombe le soin de l'honorer avec la plume.

— Sire, si ma plume honore ma patrie, c'est ce que diront les savants et les lettrés; quant à la servir !... Mon bras et mon épée n'ont pas besoin d'un témoignage étranger.

— C'est répondre en vrai Portugais, mon ami. Vous êtes un galant homme; j'aime à le reconnaître. Ce noble signe sur votre visage prouve que vous n'avez pas coutume de tourner le dos à l'ennemi... »

Il ajoute, en s'adressant aux courtisans :

« Voilà le premier, entre tous ceux qui reviennent d'Asie, que l'on n'entende point parler de ses cicatrices !

— Sire, Pacheco en avait assez, et pourtant !...

— Je n'ignore point, dit le roi en l'interrompant brusquement, les exploits de Pacheco!... »

10

Les courtisans fixent leurs regards ébahis sur ce soldat qui ose dire si crûment la vérité en un pareil lieu. Plus d'un pense déjà que la tour de quelque obscur château attend le téméraire, ou que, pour le moins...

Mais le roi, dont le visage a repris son calme, dit au guerrier :

— Nous irons, pour vous entendre, nous asseoir sous l'ombrage de la Penha-Verde. Le temps est doux : d'ailleurs c'est double plaisir que d'écouter les Muses au sein de la nature verdoyante. »

11

Tout le monde, à la suite du roi, gravit le penchant de la montagne. Le prince et son cortége entrent dans les bosquets où verdit le laurier qui rappelle le souvenir de Castro[7], dont il couronna le front glorieux.

12

Chacun se range, à l'ombre de grands arbres, sur des siéges pleins de fraîcheur que fournit le gazon velouté.

Le jeune roi attache ses regards, attentifs et impatients, sur le guerrier-poëte, dont le noble front semble resplendir des rayons de la gloire et refléter une divine inspiration.

Des courtisans, les uns partagent véritablement les sentiments du prince ; les autres feignent de les éprouver ; mais tous ils composent leur visage sur celui du maître.

Le poëte commence. Sa voix est calme, respectueuse

sans timidité ; elle fait sentir, avec une certaine pompe, la cadence mesurée du vers mélodieux.

Il expose d'abord le sujet héroïque de ses chants[8] : les guerres et la gloire des Portugais illustres qui fondèrent le nouvel empire d'Orient ; les grandes actions des rois et des héros, dont le nom s'est à jamais affranchi de la loi commune de la mort.

Il invoque ensuite les Muses du Tage, pour que, par leur secours, sa voix s'élève jusqu'au sublime, et que son style soit à la fois facile et éloquent : « Donnez-moi, dit-il d'un ton plus vibrant, donnez-moi des accents pleins de fougue, d'éclat et de grandeur ; ce n'est pas, en effet, du hautbois champêtre, ou de la flûte modeste, mais de la trompette sonore et belliqueuse, dont les sons enflamment le cœur et font pâlir le visage, que doit sortir un chant digne de ce grand sujet, si toutefois la poésie peut atteindre à ce sommet sublime ! »

13

Puis, dans des vers où resplendit l'amour de la patrie, il convie le jeune roi, ferme espoir de l'antique liberté lusitanienne, à l'entendre chanter les hauts faits des Portugais : il lui peint, en vives couleurs, la grandeur du peuple qu'il gouverne, sa loyauté, sa bravoure, et en rappelant les vertus de ses glorieux ancêtres il lui offre un digne sujet d'émulation.

14

Bientôt, embouchant la trompette de Calliope, il donne à son langage un tour brillant, mais exempt de fausse pompe et d'enflure.

Comme un fleuve imposant coule avec majesté et se répand sur ses rives en ondes magnifiques, ainsi fait le poëte au vaste génie, en traitant son admirable sujet.

15

Voici ce qu'il raconte :

« Au milieu de l'Océan, par un temps favorable, voguent les navires audacieux.

« Le Maître souverain, le roi puissant du ciel réunit en conseil les divinités qui lui sont soumises, pour les entretenir d'une si grande entreprise. On croit voir le Père des dieux assis sur son trône de diamant : de ses lèvres rayonnantes sort l'éloge de la nation portugaise, qui étonne et fait trembler l'univers. Il est d'avis de lui donner une gloire encore plus grande dans l'Orient inconnu ; mais, par jalousie, le vainqueur de Nysa [9] combat la proposition de Jupiter.

« Qui soutient l'héroïque Lysia ? C'est Vénus, Vénus la belle, pleine d'affection pour un peuple qui a hérité des qualités de la nation romaine, et dont la langue, quoique légèrement modifiée, lui semble celle de Rome;

un peuple qui montre tant de zèle pour son culte, qui honore ses autels avec tant d'amour !

« Le Destin a prononcé l'arrêt, et Jupiter le confirme : les portes de l'Orient s'ouvriront devant les Portugais.

16

« Abordant à Mozambique la traîtresse, Gama punit le Maure déloyal de sa perfidie et de sa méchanceté.

« Voilà Mombaça[10], où d'hypocrites Sinons[11] espèrent le faire tomber dans leurs piéges. C'est là que, par son pouvoir magique, le dieu dont le visage brille d'une éternelle jeunesse, et dont la naissance fut double[12], lui a préparé une mort cruelle. Mais toi, charmante Érycine[13], protectrice de cette vaillante nation, toi et les blanches filles de Nérée, vous le sauvez de ces embûches, en opposant votre charmante poitrine à la dure carène des vaisseaux! »

Ici les accents du poëte deviennent plus doux; son chant semble exhaler les suaves parfums d'Amathonte; les roses de Paphos et les jasmins de Gnide couronnent sa lyre amoureuse, lorsqu'il accompagne la belle Dionée[14] dans le sixième ciel...

Sur le visage des auditeurs se reflète le plaisir qu'une peinture délicieuse éveille dans notre âme. Le charme exquis de ces tableaux délicats, ce n'est point la nature qui l'inspire au poëte : la nature n'y saurait atteindre...

C'est l'Amour ! Il l'a tiré, pour lui, de ses trésors secrets qu'il n'ouvrira à nul autre, pas même au Titien, le premier, pourtant, de ses favoris.

17

Marbres de Praxitèle, chefs-d'œuvre de Phidias et de Canova, oh ! combien est imparfaite la reproduction des beautés que vous voulez faire revivre ! Mais eussent-ils, ces grands artistes, obtenu des destins le sort envié de l'heureux Pygmalion, le plus habile ciseau saurait-il reproduire de tels charmes ? Et cette figure qui remplit d'amour les étoiles, les cieux, le firmament ! Et cette démarche éblouissante qui rehausse tant sa beauté ! Et cette grâce, cette vivacité spirituelle que respirent ses yeux où son fils établit sa demeure !

La voilà devant le Père tout-puissant telle que, dans les bosquets de l'Ida, elle apparut au plus heureux des Troyens... Ah ! s'il l'avait vue ainsi, celui qui, pour avoir attaché ses regards sur une beauté moins parfaite, perdit la forme humaine [15], avant de subir un arrêt cruel et d'être dévoré par sa meute, il serait mort de son propre amour !

18

« Ses boucles d'or flottent sur un cou plus éblouissant que la neige ; la marche agite doucement sa gorge d'une

transparence lactée, sur laquelle l'Amour se joue, mais sans se laisser voir; un feu divin jaillit de sa blanche ceinture; semblables au lierre qui s'enroule autour du fût brillant des colonnes, les Désirs l'enlacent de toute part! »

Qui jusqu'alors l'avait peinte sous ces traits? Qui sut jamais faire passer tant de beautés dans une statue, un tableau, ou des vers enchanteurs? Moins belle assurément la vit le royal pasteur, fils de Priam, quand, avec une grâce irrésistible, elle lui demanda la pomme enviée!... Un léger tissu laisse deviner d'autres charmes: il les cache juste assez pour enflammer le désir, et le désir, devenu plus vif, perce le voile transparent qui protége mal ces lis et ces roses!

19

« Le Père tout-puissant ne sait pas résister aux séductions de ce visage céleste, couvert d'un léger nuage de tristesse que tempère un doux sourire, comme est celui d'une jeune beauté, quand, vaincue dans les jeux d'amour par son téméraire amant, elle rit et pleure à la fois, tout ensemble et joyeuse et chagrine.

« Jupiter s'est rendu... Qui n'aurait fait de même? C'est par un tendre baiser qu'il répond à la suppliante.

20

« Un destin plus favorable commence à sourire à nos hardis marins. A Mélinde, qui les reçoit en amie, Gama raconte les exploits des Portugais; il décrit leur patrie et leurs mœurs.

« Le roi barbare est charmé d'apprendre le nom des peuples les plus lointains de la fière Europe. Gama lui montre, formant pour ainsi dire le sommet de la tête de cette Europe [16], le royaume de Portugal qui fut, dès les temps reculés, la patrie du courage et de la liberté. Il parle du berger qui, de la pointe de son bâton ferré, abattit les aigles romaines [17]; du comte Henri [18], qui brisa le joug des Maures, et de son épée victorieuse traça les fondations de Lysia; du fils illustre de ce prince [19], à qui échut une gloire plus grande encore : en effet, de cinq couronnes brisées à Ourique [20] la Victoire lui en composa une, et pour blason impérissable, le ciel lui donna les saintes *Quinas* [21].

« Ici trouvent place la loyauté et l'honneur d'Égas Monis [22] : ses tendres fils, sa chère épouse s'en vont, pieds nus, offrir leur vie innocente pour dégager la parole donnée.

« Sous Sanche Ier [23], le nouveau royaume s'accroît encore par la conquête des Algarves brûlantes.

« Sanche a pour digne successeur un autre Al-

phonse[24], le vainqueur d'Alcacer, où le Maure opiniâtre a été définitivement anéanti.

« Mais la mollesse et l'inertie de Sanche II[25], jouet de ses favoris, ne trouvent point grâce devant la fière nation qui ne peut souffrir pour maître qu'un roi supérieur à tous les autres hommes[26]. Le comte de Boulogne[27] prend les rênes de l'État qui échappent aux mains débiles de Sanche, et la gloire luit de nouveau sur les armes portugaises.

« Denis eut encore un meilleur destin[28] : prince ami de la paix, il embellit les conquêtes de l'épée, les orna par les beaux-arts, les ennoblit par les lettres et appela de l'Hélicon dans les belles campagnes du Mondégo les Muses au langage doré[29]. Brillante lumière de ce monde, les bonnes mœurs, les libertés publiques et les lois furent en honneur sous ce règne.

21

« Son fils Alphonse fut brave et dompta l'orgueil castillan; mais il montra trop peu de respect pour l'autorité paternelle[30]. Le sceptre ayant passé des mains vénérables de Denis dans celles d'Alphonse, ce prince, à la tête d'une faible armée, écrasa, dans les plaines du Salado[31], les forces redoutables des Infidèles.

« Mais les verts lauriers d'une victoire si belle et si fructueuse furent flétris le jour funeste où, cédant à un

mouvement de barbare colère, il frappa d'une mort injuste l'incomparable Inez! L'Amour lui-même, dont pourtant les tristes pleurs ne peuvent apaiser la soif cruelle, se surprend, sur les rives mélancoliques du Mondégo, au bord de la fontaine que les larmes ont formée, à pleurer lui aussi le sort de cette infortunée princesse[32]. Tous les peuples du monde redisent ces chants funèbres que le poëte leur a appris : de la Néva barbare à la Seine civilisée, de la froide Tamise aux plaines brûlantes du Pô, les plaintes d'Inez résonnent sur la lyre[33]. »

22

Douces Nymphes du tranquille Mondégo, vous qui, en des jours plus fortunés, aviez entendu, sous le bosquet où s'abritaient tant d'amour et tant de bonheur, ces tendres hélas! ces plaintes amoureuses, charme enivrant du cœur; vous qui aviez recueilli les tristes soupirs qu'exhalait sa mélancolie rêveuse, lorsque, en l'absence du maître de sa vie, seule, gémissante colombe, elle allait déplorant l'éloignement de son cher trésor, de son bien-aimé, apprenant aux montagnes et aux plaines le nom de Pèdre gravé dans son sein; vous qui, plus tard, en souvenir de sa mort misérable, n'avez pendant de longues journées fait couler que des larmes adorables de vos urnes cristallines, et en avez formé une fontaine appelée par vous du nom qu'elle porte encore aujour-

d'hui, « Fontaine des amours, » car ce lieu avait été témoin des amours d'Inez; c'est vous qui avez raconté au poëte les tendres secrets, l'amour mystérieux, les plaintes, la douleur de l'infortunée Castro... »

Ici la lyre du poëte gémit, sa voix est entrecoupée; ses accents plaintifs deviennent si touchants, et en même temps il y vibre une douleur si poignante, qu'on ne peut les entendre sans que le cœur ne soit brisé!

23

« Il est absent, le cher époux!.. A travers la campagne fleurie, elle erre solitaire : sur les ailes de la pensée, elle voit voltiger les doux rêves du cœur, les tendres souvenirs du passé et, charme plus grand encore, l'espérance, trompeuse, hélas! d'un heureux avenir...

« Oh! quand pourra-t-elle de nouveau le presser dans ses bras? Quand... Ce bruit que font des cavaliers armés, ces coursiers qui hennissent dans la cour du palais!.. Elle écoute... C'est lui! C'est son Pèdre! ô bonheur!

« — Mon époux! s'écrie-t-elle, mon cher époux! »

« Mais l'époux est absent, et c'est son père qui répond pour lui. L'amant ne doit pas venir! Juge impitoyable, le père punit des baisers amoureux d'un châtiment que ne mérite pas l'amour, même quand il est une faute!

24

« Entourée de ses chers petits enfants, baignée de larmes et gémissante, elle supplie, elle implore en vain ces barbares. Les cruels plongent leur épée dans son sein d'ivoire : l'éclat de la rose s'efface sur ses joues, à mesure que le sang jaillit de sa blessure!

« Pressée dans les bras de ses fils innocents, elle ne fait plus entendre ni plainte ni soupir : elle baise l'un après l'autre ces chers visages qui lui rappellent si vivement celui du bien-aimé. De ses lèvres s'échappe enfin la vie; son dernier souffle s'exhale en doux baisers de tendresse et d'amour. La belle lumière de ses yeux s'est éteinte... Un frémissement parcourt son corps; sa main incertaine cherche encore ses enfants pour caresser une dernière fois l'image de son Pèdre chéri... Ces mots, à peine intelligibles : « Cher époux! cher époux! » accompagnent ces étreintes maternelles... Et Inez n'est plus! »

CHANT VIII

CAMOENS ACHÈVE LA LECTURE DES *LUSIADES*

Au milieu des périls et des guerres, au prix d'efforts surhumains, ils ont, chez les peuples lointains, jeté les fondements d'un nouvel empire, dont ils ont porté la gloire jusqu'aux cieux.

CAMOENS, *Lusiades.*

I

A ce point du récit, on eût vu sur plus d'une figure martiale, hâlée et sillonnée de rides par les travaux de Bellone, où l'affliction, la douleur, l'angoisse, n'avaient jamais fait couler une larme, les marques d'une émotion irrésistible. Aux tristes plaintes de l'amour, aux accents enthousiastes de la vertu, du patriotisme, de la gloire, s'humectèrent ces yeux farouches qui avaient contemplé sans trouble plus de cent batailles.

C'est que du cœur au visage s'ouvre un canal secret, que seuls peuvent obstruer les vices, ou le faux orgueil de l'homme sans entrailles. Pourquoi, de ta toge consulaire, voiler ton austère figure, ô libérateur de Rome? Regardez : les haches sont levées!.. Quoi! son cœur est brave, et ses yeux ne peuvent voir frapper les coupables? Ah! Rome est sauvée... Mais les victimes sont ses fils, et s'il est citoyen, Brutus est homme aussi!

2

Gloire au grand poëte!.. L'émotion ne comporte pas de longs discours. Le jeune roi applaudit avec un sincère enthousiasme. En secret il se dit : « Un jour j'éclipserai tous ces hauts faits; j'inspirerai des chants plus beaux encore! »

3

En ce moment, sur de riches plateaux d'or artistement travaillés, tribut des rois vassaux de l'Orient, des pages apportent ces fruits confits, charme des yeux et du goût, qui font la réputation de l'ombreuse Madère, et qui sont le luxe des tables splendides. D'énormes vases de porcelaine transparente, rare merveille de la Chine lointaine[1], rare alors en Europe et bien digne d'orner les dressoirs royaux, se remplissent, au courant limpide d'une fraîche fontaine, de cette eau glacée de

Cintra, qui a plus de saveur que la liqueur du Rhin[2] ou les larmes volcaniques de Parthénope[3].

Après que la noble compagnie s'est un peu rafraîchie, le poëte continue.

4

« Gama raconte donc à ce roi ami les principaux faits de notre histoire : il lui parle des amours adultères de Ferdinand[4] qui, par faiblesse et lâcheté, laissa le royaume sans défense, en butte à l'âpre hostilité de la Castille, l'exposant ainsi à une complète destruction.

« Ah! combien un roi sans énergie ne peut-il pas affaiblir une grande nation!

5

« La voix de Nuno[5] réveille le peuple portugais de la honteuse léthargie où il était plongé.

« Avec une éloquence plus rude qu'élégante, il lui parle de la gloire, de la liberté et de la patrie, noms sacrés qui, autrefois, comme l'étincelle d'une flamme électrique, embrasaient les cœurs vaillants des fiers Lusitaniens.

« En vain l'orgueilleuse Castille réunit-elle toutes ses forces pour soutenir Béatrix, c'est à Jean que le peuple décerne la couronne, et l'élu du peuple se montre digne de ce choix.

« La nation que la liberté inspire est invincible; elle ne courbe pas sa tête altière sous le joug étranger!

6

« Champs d'Aljubarrota[6], vos échos semblent encore répéter les accents terribles, stridents, barbares, effroyables, de la trompette castillane. O Guadiana, je vois tes flots reculer d'horreur! Quel est cet ange de mort qui court de rang en rang, brandissant sa foudroyante épée? Le sang coule à flots; la terre tremble sous les pieds pesants des chevaux enflammés d'ardeur; le tumulte remplit la vallée; le fer des lances pénètre dans les corps, les boucliers sonores se brisent avec fracas :

« Saint Jacques!

« — Saint Georges[7]!

« — En avant! »

« De toutes parts on crie : « Victoire! » Qui triomphe? C'est le Lusitanien, c'est Nuno.

« Désormais l'Europe ne suffit plus à l'ardent courage des Portugais : l'Afrique brûlante a tremblé et Ceuta vaincue ouvre ses portes à nos magnanimes Infants[8].

« Mais la victoire se fait chèrement payer : un nouveau Régulus[9], pour le seul amour de la patrie, passe dans l'esclavage une vie qui pouvait rester libre; Ferdinand expire dans un sombre cachot! Son nom du moins triomphe de la mort et brille d'un vif éclat, pour l'hon-

neur de la patrie, comme pour l'éternel opprobre des princes au cœur pusillanime qui attendent le trépas sur un lit doré!

7

« Illustre Jean, ton règne fut comme l'aurore brillante de la gloire du Portugal qui, de l'extrémité de l'Occident, vola triomphante jusqu'aux pays les plus lointains, à travers des mondes nouveaux et des mers inconnues.

« Jamais on ne vit ici-bas un roi grouper autour de son trône tant de généreux fils. Ces princes ne reposent pas mollement sur la pourpre paternelle : ils ne voient pas de grandeur à végéter dans une honteuse oisiveté à l'ombre du diadème. Leur rang n'est pas pour eux un prétexte à traîner leur vie dans l'indolence : Henri, le grand, le sage, le philosophe, est le protecteur des sciences qu'il cultive avec honneur; Ferdinand sera le saint martyr de la patrie; Pierre aura pour surnom : le vertueux, le législateur, le juste; Jean, l'austérité même, joint l'âme d'un Romain au cœur d'un Portugais; Édouard, qui doit régner si peu de temps[10], est un prince pacifique et pieux.

8

« C'est dans l'âge tendre de l'innocence que le cinquième Alphonse[11] revêtit le manteau royal. Sa jeunesse

inexpérimentée eut pour tutelle les vertus de don Pèdre.

« Par malheur, les plaines odieuses d'Alfarrobeira, que la guerre civile abreuva de sang, virent se dénouer, d'une manière inique et honteuse, un drame digne des Tours de Byzance[12].

« Toute ta gloire, victorieux Alphonse[13], et ce brillant surnom que t'a valu la destruction d'une déloyale Carthage, ne peuvent laver une tache si noire faite à ta renommée : ton nom, comme celui de tes favoris perfides, est exécré de tout bon Portugais. Voile donc, ô Alphonse, voile ta pourpre ensanglantée sous la gloire immortelle qui resplendit autour de ton fils[14].

« S'il y eut jamais un roi juste, un roi citoyen, un roi magistrat[15], un roi soumis aux lois qui, grâce à lui, furent la protection du peuple; un roi dont le sceptre, verge auguste de justice, ne pencha ni vers le grand ni vers le petit; qui punit les oppresseurs et défendit les opprimés; qui abattit le vain orgueil et releva le mérite; qui alla chercher la vertu dans une humble demeure pour la mettre en pleine lumière sur les ruines des palais où trônaient le crime audacieux et l'orgueil stérile; un roi qui sut et qui voulut faire « son métier de roi[16] », ce fut certainement le second Jean.

« Que d'autres te glorifient pour la valeur que Toro proclame encore[17], pour les contrées domptées, les mers parcourues, les caps découverts, espoir de ri-

chesses et de conquêtes pour l'avenir[18], moi je ne veux couronner ton buste sacré qu'avec le rameau civique du chêne toujours vert, du chêne plus noble et plus glorieux que le laurier dont on pare les héros! Des taches de sang souillent toujours les palmes de la Victoire : les cris de la veuve, les plaintes de l'orphelin rompent l'harmonie des clairons de la Renommée; mais les bénédictions d'un peuple reconnaissant forment une mélodie suave qui se fait entendre, à travers les siècles, jusqu'aux générations futures!

« Un roi comme celui-là, un autre Jean second, donnez-le-leur, et, oubliant leur profond républicanisme, les Brutus et les Catons s'agenouilleront devant le trône!...

« C'est ce prince qui voulut faire explorer les contrées où naît l'Aurore; mais ses efforts furent vains : le ciel réservait ce bonheur à Emmanuel le Fortuné.

9

« Ici Vasco retrace le songe mystérieux qu'eut cet heureux monarque aux premiers rayons de l'aube, et dans lequel, augure favorable, lui apparurent le Gange vénérable et le roi Indus[19].

« Il dit les périls de cette entreprise inouïe, dont Emmanuel fut le hardi promoteur; les fatigues, les dangers supportés pendant une route longue et pénible; Mozambique rudement châtiée de sa trahison; le ter-

rible géant, jouet de l'amour, devenu rocher[20] en punition de ses tentatives audacieuses, et, pour surcroît de peine, entouré par les bras de cette belle Téthys qu'il avait adorée : fou d'amour, il croyait déjà la tenir nue et sans défense sur son cœur, mais il ne pressa qu'une roche aride, à l'aspect sauvage et couronnée d'affreuses broussailles!

10

« En terminant, Gama raconte comment il est arrivé, sous d'heureux auspices, au rivage de Mélinde. Là s'arrête le récit qui lui a été demandé.

« L'illustre Gama conclut la paix et forme une alliance cordiale avec le monarque africain[21]; puis il vogue sur les mers de l'Inde, et il arrive enfin à cette terre si longtemps et si ardemment désirée[22].

11

« La grande entreprise est achevée : le Gange est ouvert aux galions du Tage.

« En vain, dans la perfide Calicut, un traître charge-t-il de fers le bras invincible du vaillant Gama[23], rien ne peut triompher de la constance et de la généreuse audace de cet intrépide capitaine.

« Joyeux et fier d'avoir découvert l'Orient, il brave, une fois encore, les périls d'une mer peu sûre et tourne vers l'ouest la proue aiguë de ses navires. »

12

Le poëte, dont les chants reflètent de nouveau les délices de Paphos et d'Amathonte[24], promène son vers mélodieux à travers des forêts amoureuses, des eaux limpides et de charmants ombrages.

C'est que la fille de l'onde azurée, la belle Vénus, a ménagé à nos marins les enivrantes douceurs d'un repos ami, dans une île enchantée.

Là se trouvent réunies toutes les beautés que la nature a répandues sur les mers, sur la terre et dans les cieux : bosquets touffus, parcs frais et ombreux, gazons verdoyants, où Flore a semé ses plus brillants émaux et des fleurs plus riantes que celles qui parent sa propre couche quand, avec de tendres baisers, Zéphyre tempère pour elle l'ardeur du soleil; ruisselets au murmure argentin, échangeant, tout le long de leur cours, de doux propos d'amour avec les Dryades des bois; trésors de Pomone, vermeils et dorés...

Ah! quel voluptueux tableau! Que de plaisirs promis au sein d'une molle langueur! Quel délicieux paradis!.. O Vénus, atteintes par les flèches de ton fils espiègle, les fières Néréides te suivent en soupirant; et toi, belle déesse, pour des soupirs si doux, tu leur promets un prix plus doux encore!

13

« Cependant nos vaillants marins naviguent sur une mer de lait... Tout à coup, au milieu de la blanche écume des flots qui la caressent, ils voient l'île enchantée apparaître avec sa couronne de verdure. Ainsi, sur le sein éblouissant et doucement agité de la promise, que pare sa modestie, brille le bouquet virginal des fiançailles !

« Aussitôt ils dirigent la proue de ce côté : ils abordent et restent fascinés par tant de merveilles.

« Ils s'enfoncent sous les riants ombrages pour se livrer au plaisir de la chasse. Mais celles qui, au lieu des fauves, seront l'objet de leur poursuite, tu les a déjà blessées, Érycine; grâce à toi, elles sont devenues moins sauvages, plus tendres et plus belles.

« En effet, dans l'ardeur de leur course, les guerriers sont entraînés sur les pas de Nymphes ravissantes, qui fuient et se cachent... Mais la fuite ne dérobe qu'à demi leurs charmes... Elles fuient, mais si léger que soit un joli pied, un faux pas arrête son élan!.. Elles trébuchent... Elles tombent!.. L'Amour triomphe et chante victoire quand, en fuyant, c'est sur la pelouse qu'on fait de pareilles chutes!.. Ah! quel feu dans ces baisers sur le gazon fleuri! Quel doux murmure s'élève en un chœur mélodieux!.. Qu'elles sont enivrantes, les

caresses qui s'échangent!.. Combien le jour s'enfuit rapide et court, au sein du plaisir!.. »

14

Harpe sublime, qui résonnes sur les hauteurs inaccessibles où réside la gloire, harpe aux accords voilés, qui confies tes chants fatidiques aux échos lointains du nuageux avenir et ne laisses parvenir jusqu'à la terre que des sons vagues et confus, à peine perceptibles à l'ouïe grossière de l'homme, harpe mystérieuse, ah! il t'entendait clairement, ce poëte inspiré, lorsque, sur sa lyre vibrante, il faisait retentir de prophétiques accents!

C'est qu'une nymphe[25] céleste, d'une voix pleine de douceur, élève jusqu'aux nues les vertus et les exploits futurs des héros de Lysia dans l'Orient dompté.

15

« Déjà, dit la nymphe, les vaisseaux rapides couvrent le vaste Océan que Gama leur a ouvert : ils règnent en vainqueurs sur les mers frémissantes.

« De fiers souverains, qui n'ont jamais courbé sous le joug leur tête altière, connaissent la puissance d'un bras dont la vaillance et la force les contraignent à s'humilier ou à mourir.

« Le grand Pacheco, l'Achille du Portugal, met en

déroute, dans le détroit de Cambalon, les orgueilleux nayres [26] du puissant Zamorin. Dans sept batailles acharnées, il triomphe sur terre et sur mer.

« Allons, souverain du Portugal, prépare-lui des couronnes et des chars de triomphe, car il revient dans sa patrie mettre à tes pieds les riches dépouilles de l'Orient!..

« Mais qu'ai-je vu? Est-ce là la pourpre dont on le revêt? Est-ce là le temple où vous le conduisez en pompe triomphale? Ingrats! C'est dans un hôpital, à peine couvert de misérables haillons, tout près de la cour de son roi, que meurt Pacheco [27]!

16

« Vient ensuite Almeida, avec son noble fils : il teint les flots de l'océan Indien du sang des ennemis.

« Mais le sien aussi a coulé [28]. Père irrité, il en tire une cruelle vengeance : Daboul, Cambaye, port de Diu, son épée foudroyante vous apporte la destruction et la mort!

« Ce héros, du moins, échappe à tes coups, odieuse Envie, passion des courtisans perfides! O patrie, si souvent ingrate, tu ne posséderas pas ses cendres! Son destin est affreux [29], mais ne vaut-il pas mieux mourir sous les coups des sauvages, des Cafres barbares, sur une plage déserte, que d'être tué par la faim?... Oui, par la faim, dans le giron de la patrie!

17

« Mais de quelle lumière s'éclaire l'horizon? C'est le reflet du feu, l'éclat des armes brillantes qui assurent le triomphe d'Albuquerque sur le Persan altier!

« Rendez-vous, Ormuz, Géran[30], Mascate et Goa! Pour toi, opulente Malacca, c'est en vain que tu te caches au loin dans le sein de l'Aurore, d'où tu sortis un jour; c'est en vain que tu places sur l'arc redoutable tes flèches empoisonnées, que tu trempes un fer perfide dans un venin mortel : Malais efféminés, Javanais valeureux, tous vous succomberez sous l'effort des Portugais vainqueurs!

18

« Médine exécrée et la Mecque tremblent au nom de Soarès[31]; elles tremblent aussi, les plages les plus reculées de l'Abyssinie! Elle courbe le front, la fière Taprobane : signe de souveraineté, le pavillon portugais flotte sur les tours de Colombo!

19

« Vous venez ensuite, Sequeira, Édouard et Henri de Ménezès, et toi, vaillant Mascarenhas[32], porter à son comble la gloire du nom portugais!

« Grâce au célèbre Hector[33], Sampayo triomphe des

flottes arabes. Baçaïm[34] se rend à l'illustre Cunha[35]. Souza bâtit les hauts remparts de la noble Diu[36], que défend le brave, l'honnête, le victorieux, le triomphant Castro[37]. Jamais ici-bas on ne prononcera le nom d'un homme plus grand par sa gloire, sa vertu, son intégrité, son patriotisme!... »

. . . . . .

20

Sublimes épopées, mon humble vers n'est qu'un écho affaibli de la voix du poëte et des chants immortels que vous lui avez inspirés!.. Je m'arrête! Oui, je m'arrête, car le souffle me manque! Ma lyre se lasse; elle ne fait plus entendre que des sons entrecoupés, comme les soupirs qui s'échappent d'un sein oppressé.

Que la belle Uranie raconte à ses favoris les mystères qu'elle dévoila à Vasco de Gama : sphères, immensité des mondes, secrets de la création tout entière[38] ; pour moi, infime poëte, qui suis respectueusement de loin les traces du chantre divin, je n'oserais m'élever jusqu'à ces hauteurs!...

. . . . . .

21

« De l'île d'Amour, l'invincible Gama cingle vers sa patrie, vers son Tage bien-aimé : le Tage reçoit le tribut et l'hommage de l'Indus et du Gange. »

CHANT IX

LES DEUX RIVAUX

Ah! qui pourrait se tirer de ces lacs où l'Amour a mis tant de charmes!

CAMOENS, *Lusiades.*

I

E jeune roi ne sait comment exprimer au poëte sublime l'enthousiasme que lui ont inspiré ces chants divins et le ravissement dans lequel il est plongé. Il loue le choix du sujet, l'art ingénieux qui, dans un cadre unique, plein de grandeur et de majesté, a fait entrer tous les faits mémorables de l'histoire du Portugal, et les exploits de héros dignes d'une impérissable renommée. Il vante le style, noble et clair, pompeux ou simple suivant les exigences du récit, et ce feu sacré du patriotisme, de la gloire, de l'héroïsme qui brille à chaque vers.

Parmi les courtisans, les uns applaudissent parce que le prince a applaudi. D'autres, avec une noble sincérité,

félicitent le moderne troubadour d'avoir, dans ses chants mélodieux, célébré les belles actions, et aussi d'avoir su en accomplir avec l'épée.

L'âme honnête de Ménezès déborde de joie !...

Mais jamais, hélas! non, jamais il ne manque près du trône d'êtres vils, de cœurs rebelles à la gloire! Chez ceux-là la jalousie, la haine, ne tarderont pas à faire leur œuvre contre l'auteur des *Lusiades :* le vice et l'ignorance ne peuvent souffrir qu'on rende justice à la vertu et au mérite, ni qu'on les mette en lumière. Pour quelque temps, du moins, ils dissimulent, car, à la cour, la dissimulation est l'art par excellence.

2

« J'ai pris un grand plaisir, dit le roi, — et son regard plein de feu confirme ses paroles, — j'ai pris un grand plaisir à vous entendre : jamais vers n'ont eu à ce point le pouvoir d'inspirer le sublime enthousiasme, le désir passionné des grandes actions. Je sens mon cœur battre avec plus de force dans ma poitrine. Certes, il aura l'âme étroite et mesquine, le Portugais que ne pourront émouvoir de tels chants!... »

On se dirige vers le palais. Le poëte héroïque prend congé du prince. Le royal adolescent lui dit alors :

« Revenez me voir; je vous récompenserai comme il convient... »

Le roi et sa suite rentrent, sur ces mots, dans l'habitation royale.

3

C'est l'heure où le soleil s'incline rapidement vers l'horizon. Le soldat-poëte s'enfonce dans l'ombre épaisse des bosquets.

Ni l'espoir d'un sort meilleur, ni le doux chatouillement de l'amour-propre, dont le charme augmente encore quand on s'entend louer par des lèvres royales, ni la promesse d'une récompense bien méritée, rien de tout cela ne fait circuler plus vite le sang du valeureux navigateur. Si ces pensées naissent en lui, elles sont promptement emportées par le flot de pensées contraires qui envahissent son cœur anxieux.

Il songe au message, aux termes mystérieux de cette lettre, à la manière dont elle lui a été remise; il cherche à en comprendre le sens; mais ses efforts sont vains, et il se perd en conjectures. Il en est réduit à attendre, avec une vive impatience, la fin de cette interminable journée.

4

Sur le plus haut sommet de la chaîne que les anciens ont appelée monts de la Lune, s'élevait autrefois un château moresque, aujourd'hui tombé en ruines : à peine reste-t-il debout un créneau branlant sur la muraille mutilée.

Les machines de guerre, puis les vicissitudes des siècles, aux effets plus terribles encore, ont dispersé sur le roc nu les pierres que jadis la main de l'homme tailla dans le flanc de la montagne, pour les dresser en tours homicides.

Labeur impie, travail injuste et cruel! Le temps donne un coup d'aile, et il balaie cette œuvre de l'homme de la face de la terre oublieuse!

5

On ne saurait croire que cette immense Babel, maintenant ruinée et couchée sur le sol, ait pu être bâtie par des hommes semblables à ceux d'aujourd'hui : il semble qu'il ait fallu le bras des géants pour placer ainsi les montagnes sur les montagnes, la force des anges infernaux pour extraire et tailler l'antique roche et la dresser par un prodige d'équilibre, défi jeté à la puissance de la nature et à la science de l'homme.

Ce qu'il en reste a, en général, le caractère moresque, et la double enceinte du château et, près d'une mosquée, la citerne qui fournissait une onde pure pour les saintes ablutions.

C'est cette mosquée [1], orientée vers la Mecque lointaine, qui avait entendu les dernières prières du croyant affligé; prières sans vertu, adressées à un Allah dont l'oreille était sourde, à l'heure où déjà, sur les ailes de

la victoire, la Croix ennemie s'élevait au plus haut du ciel et que le Croissant, humilié par elle, roulait de chute en chute jusqu'au fond de l'abîme. Au milieu des ruines éparses, un fidèle ciment l'a conservée debout, ferme dans son antique foi, montrant encore, sur le bleu éclatant dont aux jours de gloire elle fut revêtue, les étoiles de l'Yémen et les arabesques de l'Hedjaz.

6

Tout ici est arabe d'aspect; cependant, avec plus d'attention, peut-être verrez-vous là-bas, dans ce ravin moins âpre, se dresser un sombre dolmen, monument celtique qui rappelle le culte du sanglant Endovelice [2], le terrible Irminsul des farouches Lusitaniens.

7

Celui qui est la règle et l'éternelle loi de tout permet sans doute qu'il subsiste ainsi quelques vestiges de ce que la piété, la foi et peut-être aussi l'erreur des mortels ont construit en son nom. Parmi les œuvres de l'homme, mortelles comme lui, celles-là résistent plus que nulle autre à la sape du temps.

8

Au point le plus élevé de ces ruines solennelles, dans un coin encore solide de la muraille, un ermite, hôte de ces déserts, s'était construit une demeure tranquille et solitaire.

Des plantes moussues poussent entre les fentes des anciennes fondations : le mur est tapissé d'un lierre verdoyant, dont les festons retombent et se balancent au-dessus de la porte de cette sombre retraite.

9

On raconte qu'un célèbre poëte [3], amant mystérieux d'une noble beauté, s'était fait là, au milieu des rochers, une pauvre habitation; il y nourrissait de tristes pensées son cœur déchiré par des souvenirs à la fois pénibles et doux.

On lisait distinctement sur les pierres ces mots : *Souvenir triste et doux,* auxquels répondait le nom de *Béatrice,* également gravé sur le roc : c'était en quelque sorte l'écho des plaintes amoureuses du chantre solitaire. On eût pu voir le Génie de la montagne, vêtu d'un blanc nuage, s'asseoir et prêter une oreille attentive aux chants pleins de charme et de douceur que la tristesse et l'amour inspiraient à Bernardin....

C'est Bernardin qui, le premier entre les poëtes portugais, obtint la couronne de roses blanches : pour son malheur, il en para son luth romantique, en chantant les tendres amours de l'illustre princesse, et ses faveurs, plus tendres encore, ravissantes extases qu'il eut l'indiscrétion de révéler en ses vers passionnés.

Il existe encore[4] de vieux bûcherons qui se souviennent de l'avoir vu errer, la nuit, au milieu des pics les plus élevés de la chaîne, tantôt livrant à la brise de tendres caresses, tantôt adressant de furieuses imprécations aux rochers. Mais le plus souvent sa passion s'exhalait en accents d'une douceur extrême.

10

Soudain, un jour, le bourdon à la main, caché sous un habit de pèlerin, il descend des monts de la Lune et se dirige vers une chaîne plus élevée. Il va en pèlerinage, au delà des Alpes, porter un cœur dévoué à celle qui peut-être, sous la pourpre, soupire après l'amant que recouvrent les haillons du mendiant. Il verra cet objet de tant de soupirs, de souvenirs si cuisants et si doux, pour qui est entrepris ce pieux voyage!...

Il le voit... et c'est tout!... Adieu donc! C'en est fait, adieu pour toujours!...

Cet adieu est tout ce que lui permet le sort cruel. Il revient dans sa patrie, mais c'est pour mourir[5].

11

Cette demeure solitaire avait donc été construite par Bernardin, le seul être vivant qui, jusqu'à ce jour, eût habité ces froids sommets et les ruines de l'antique manoir.

C'est là qu'un rendez-vous est assigné au guerrier par la lettre du correspondant inconnu.

12

Le plus bel astre des cieux disparaît enfin dans l'Océan. Le crépuscule descend, comme un voile, sur la sierra. Ce voile léger couvre d'abord le front de la montagne, puis il se déploie insensiblement pour en draper le flanc, et enfin ses bords touchent la plaine.

Plongé dans ses profondes méditations, le guerrier, qui attend depuis longtemps l'heure tardive de la nuit, ne s'aperçoit pas qu'un nuage humide l'enveloppe de toutes parts. Il est tiré de sa torpeur par cette fraîcheur soudaine que, sur la cime des monts, la nuit apporte avec elle.

Il lui semble être au milieu d'une nuée mystérieuse : il regarde autour de lui, mais il ne peut rien voir; l'épais nuage a tout voilé. S'il ne voit rien, il entend, du moins, très distinctement ces mots :

« Le rêve est réalisé; le charme cesse !... Tu l'as

revue... une seule fois ici-bas! Tu ne dois plus la revoir!... Ce voile, qu'est-il devenu? Où est la tresse, gage d'amour soustrait à la tombe ?...

— Ce gage, le voici! Je l'ai toujours sur moi... C'est à moi seul qu'il appartient de le rendre à la tombe, quand j'y descendrai... Mais quel est le mortel qui connaît si bien mes secrets ? Qui pénètre ainsi les mystères de l'amour et de la mort? Es-tu du nombre des vivants, ou bien une sombre puissance a-t-elle réveillé dans le sépulcre les cendres des morts pour m'interroger?

— Je suis vivant! oui, vivant, et tu me connais bien! Je suis ton ennemi ; je l'ai été dans le passé, et l'éternité, si, pour mon malheur, les cieux cruels me laissaient vivre à jamais, l'éternité tout entière me suffirait à peine pour te haïr et t'abhorrer! C'est toi seul qui m'as dépouillé, toi qui as possédé le trésor de son cœur; et tu me l'as bien volé, car sans toi il m'eût sûrement appartenu. Vivante! elle t'adora; morte.... Mais la mort de cette ingrate, quel autre que toi l'a causée? C'est le chagrin de ne plus te voir qui lui a ravi l'existence. Je me console, du moins, en songeant que tu n'as point joui de cet amour si profond, de cette foi si tendre, de cette beauté si admirable, dont certes tu n'étais pas digne!... Oh! non, tu ne l'étais pas! Ah! s'il y avait sur terre un mortel digne d'elle, c'était moi, et non pas un!...

— Comte! » s'écrie d'une voix altérée le fougueux soldat, et il porte la main à son épée....

Son rival poursuit d'une voix plus calme :

« Vous ai-je offensé? Vengez-vous! Poussez vers moi le fer que tient votre main. Je reste devant vous; mais jamais mon épée ne cherchera le cœur qu'elle a... oui, qu'elle a aimé! La passion m'égarait : j'aurais bu le sang qui coule dans vos veines, fait battre votre cœur et lui donne la vie; mais un serment sacré me le défend, et j'y serai fidèle.... Ah! ce que j'ai promis est un sacrifice plus grand encore! »

13

Tirant alors un portrait de son sein, il attache sur cette miniature ses yeux sanglants, d'où jaillissent des larmes de désespoir; puis brusquement il les détourne, et dit :

« Je ferai ce que j'ai juré de faire : voilà ce qu'elle m'a remis à l'heure de sa mort, confiant ses dernières volontés à la générosité de votre rival. Il y va de mon honneur, je les accomplirai jusqu'au bout, quoi qu'il m'en coûte. Le voilà donc, ce précieux souvenir; l'amour se sert pour vous le remettre de la main d'un ennemi!... »

14

Remué jusqu'au fond des entrailles, le guerrier contemple avec tendresse ce cher portrait. Son âme est en proie aux passions les plus diverses : ses sentiments, les mouvements de son cœur sont si confus qu'il lui serait difficile de les exprimer.

« Gage cruel d'amour, s'écrie-t-il, triste présent!... Oh ! non, présent bien cher !... »

Ici sa parole, comme sa pensée, semble rester en suspens. Bientôt, cependant, il continue en ces termes :

« Comte, vous me forcez à ressentir pour vous plus que de l'admiration! O rival généreux, je ne saurais désormais ouvrir mon cœur à la haine qui remplit le vôtre. Vous pouvez me haïr, vous ; mais moi, je vous aimerai malgré vous!... Ce portrait?... Ah ! jamais on ne pourra dire qu'un autre ait vaincu Louis de Camoens en délicatesse, en générosité : gardez-le, seigneur, gardez-le ; il est à vous. Mon amour le cède à un ennemi si magnanime!... »

15

Dominés par l'émotion, ces rivaux genéreux se regardent en silence : ce combat sublime, où ils luttent de vertu, proclame hautement l'héroïsme et la noblesse de leur âme.

Sur le front du comte s'effacent les plis qu'y avaient formés la jalousie et la rancune ; on voit clairement que son cœur haineux est désarmé par la belle action de son ennemi. Il essaie pourtant de résister encore ; mais, dans les cœurs bien nés, la victoire reste toujours aux nobles sentiments.

« Votre grandeur d'âme, dit-il, a triomphé de moi ; je dépose les armes ! Ce que vous avez fait, bien peu en seraient capables. Plus de défi ; je me reconnais vaincu en un loyal combat ; disposez de mon sort ! »

Dire ce que valent de pareils instants, ceux-là seuls en sont capables qui, pour la noblesse du cœur, sont à la hauteur de ces héros !...

Le guerrier dit alors, en ouvrant les bras :

« Venez sur mon sein, généreux adversaire !... »

Ils s'étreignent sans prononcer une parole : le langage humain a-t-il des mots pour de pareilles situations ?

16

Naguère ennemis jurés, et maintenant amis sincères, ils pleurent, ils déplorent ensemble la perte de celle qui, vivante, avait causé leur rivalité !...

Enfin ils se séparent. En quittant le guerrier, le comte lui dit :

« Ne prêtez pas une oreille trop complaisante aux louanges trompeuses de la cour, non plus qu'aux pro-

messes qu'on vous y fera. Aujourd'hui vous avez été admis auprès du roi; vous avez acquis un grand renom et la faveur du prince; mais ce succès ne fera qu'accroître la malveillance de vos ennemis, la haine des ignorants, les mauvais sentiments de ceux qu'abreuve le noir venin de l'envie. C'est par l'entremise de don Alexis que vous êtes arrivé jusqu'au roi : fragile est cet appui, et vous ne tarderez pas à vous voir en butte à l'hostilité des favoris perfides qui sont les maîtres du gouvernement, et qui ont les yeux ouverts sur vous. Ils vous savent homme d'honneur, homme de mérite : c'est en vous haïssant qu'ils reconnaîtront ce que vous valez! »

17

Le soleil du jour suivant ne tarde pas à se montrer à l'horizon. Le guerrier retourne au palais : la cour est partie pour Lisbonne.

A l'hôtellerie, le missionnaire, inquiet de son retard, l'attendait avec impatience. Ils reprennent ensemble le chemin de la capitale du Portugal.

18

Le bruit se répand promptement que le roi a loué ce poëme sublime et qu'il le tient en haute estime : aussitôt on s'empresse d'offrir au poëte d'imprimer son œuvre et de l'éditer [6].

Instruit ou non, chacun applaudit aux chants admirables du nouvel Homère, qui élève un monument auguste et splendide à la gloire nationale. L'Europe entière retentit du bruit flatteur des applaudissements : désormais le nom du Portugal et le nom de Camoens resteront inséparables !

CHANT X

MISÈRE ET MORT DE CAMOENS

Quel exemple pour les écrivains futurs!

CAMOENS, *Lusiades.*

1

DANS ses grottes tapissées d'algues, le Tage entend la voix du poëte, et les échos mélancoliques de ses rives lui répondent. Les Nymphes qui lui ont inspiré son vaillant poëme poussent de longs gémissements, et sur leurs toiles elles peignent avec de sombres et tristes couleurs l'injustice, le crime, l'ingratitude honteuse et vile, souillure éternelle de nos fastes portugais!...

2

Épuisé, rongé par la faim, seul, abandonné de ses amis, de son roi, de sa patrie ingrate, il agonise, le chantre des *Lusiades!*

Quoi ! Et les promesses du prince ? Et tant de flatteuses espérances ? Qu'en avez-vous fait, cœurs perfides, bas et cruels ? Le jouet de l'envie, de l'ignorance et d'un barbare fanatisme !

C'est qu'ils ont résonné comme une menace [1] à l'oreille des courtisans hypocrites et astucieux, ces vers fiers et patriotiques, dans lesquels le poëte a flagellé l'imposture cauteleuse des bonzes impies et la tyrannie infâme des favoris ! Ces fourbes ont senti une haine aveugle pénétrer dans les sombres cavernes de leur cœur ; on les a vus mordre convulsivement leurs lèvres sanglantes, brûlées par la soif de la vengeance, car jamais, pour dévoiler leurs crimes, les accents de la vérité impitoyable n'ont été plus terribles que dans la bouche de cet audacieux poëte !

3

Il leur faut une vengeance ; mais cette vengeance, ils la cherchent perfide, honteuse et lâche.

Que cet homme, pour expier sa criminelle audace, reste sans amis, sans protecteurs, pauvre, privé de tout appui : qu'il soit tué par le dénuement et la misère [2] !

Ainsi a parlé la haine au fond de leur cœur, et ils exécutent fidèlement ses arrêts.

Cependant l'infortuné jeune homme que le ciel, dans

sa colère, a donné pour roi au peuple portugais, se livre tout entier aux apprêts de la journée fatale[3]. Il n'a d'autres soucis que les armes; il ne rêve que victoires!... Et pendant ce temps la nation gémit, comme si elle pressentait le désastre qui l'attend!... On a décidé, à Cintra, que le départ, hâté par l'impatience du prince, aura lieu très prochainement...

4

Le poëte est revenu à Lisbonne sans connaître cette résolution.

Il se rend au palais : mais il n'y est reçu par personne. Il demande le vertueux Alexis : Ménezès n'habite plus la demeure royale. Il a combattu avec tant de franchise, de noblesse et de fermeté l'expédition fatale, que Sébastien, cédant à un mouvement de colère, l'a éloigné de lui. L'intrigue a triomphé de la vertu! Ses ennemis infâmes l'ont représenté à ce prince aveugle comme un traître et un rebelle; et il a quitté, l'âme voilée de tristesse, la maison vénérable de ses rois, où il vécut près d'un siècle, non pour draper sa fortune dans la pourpre, mais pour rehausser par ses loyales vertus l'éclat et la majesté du trône.

5

Cette nouvelle est un mauvais présage pour le chantre-guerrier; c'est la ruine de ses espérances.

En vain s'empresse-t-il d'aller aux audiences royales: le trône est vide !... Au nom du prince, un ministre hautain écoute avec indifférence les réclamations du peuple, et le divin Camoens reste confondu dans la foule, obscure et triste, des solliciteurs.

6

Sur ces entrefaites, les ondes du Tage se couvrent de blanches voiles : tout le long de ses rives se massent des phalanges d'intrépides soldats.

Autour de ces guerriers se pressent, en gémissant, leurs mères et leurs épouses : elles élèvent leurs chers petits enfants, et les montrent aux pères qui détournent leur visage désespéré pour ne pas les voir, car cette vue déchire leur cœur.

7

Quels sont ces deux hommes qui, là sur la rive, se tiennent si étroitement embrassés ?... Des larmes coulent de leurs yeux peu habitués à en verser. Ils vou-

draient refouler dans leur cœur l'adieu déchirant, mais leur cœur ne peut le retenir.

« Adieu donc, mon cher fils!... Il est plus difficile de vivre que de mourir! Supportez la vie : montrez-leur que vous êtes un homme, un chrétien! Pardonnez!...

— Moi, pardonner?... Jamais!... Maudits soient ceux qui me privent d'un tel ami! Pour unique appui, je n'avais plus que lui, et ils l'envoient mourir misérablement, en même temps que la patrie et les espérances de la nation entière!... Ah! leur pardonner? Non, jamais! Le dernier souffle de mes lèvres mourantes sera une malédiction lancée sur leurs fronts chargés de crimes!

— Pardonnez-leur, oui, pardonnez! Les griefs personnels rendent le juge suspect...

— Mes griefs? ah! pour ceux-là, je les amnistie de grand cœur! Mais pour ceux de la patrie!...

— Adieu! adieu!... »

Le roi est arrivé; le signal du départ a retenti : le poëte et le missionnaire consomment cette douloureuse séparation!

La nuit même, le moine avait reçu l'ordre subit d'accompagner la flotte. Camoens a démêlé les fils de cette basse et tortueuse intrigue, mais, doux et patient, le ministre de l'Évangile s'incline avec résignation devant la Providence, dont son humilité adore les décrets.

8

C'est, en effet, la haine des courtisans qui a enlevé à l'infortuné Camoens ses protecteurs et ses amis! Ce sont eux qui ont fait exiler le vertueux et noble Alexis; ce sont eux qui envoient le missionnaire à une perte certaine : ils le poussent vers cette tombe que, dans les sables de l'Afrique brûlante, ils ont creusée pour le malheureux roi, pour la fleur de l'armée, pour la patrie elle-même.

9

Mais la flotte s'est mise en mouvement : on voit le pont des navires hérissé de belliqueuses phalanges. A ce moment, les lamentations redoublent!... L'ancre remonte; les voiles se gonflent...

Ah! vous partez, et pour toujours, sur les vastes ailes des vents ennemis, indépendance, gloire et liberté!

10

« Que me reste-t-il désormais? se dit à lui-même le poëte, pendant que son regard suit au loin la flotte qui se perd à l'horizon... Que me reste-t-il sur la terre des vivants?... Un ami! C'est un ami qui me manque dans ce désert aride de la vie! C'est sur lui seul que, dans l'âpre sentier, je pourrais appuyer ma faiblesse, et cet

appui me fait défaut!... Je suis au terme de mes jours: c'est par le nombre de mes malheurs que je les ai comptés; c'est par un caillou noir que le destin, sombre et méchant, a marqué chacun d'eux!... Qui sait si, dans le cœur de tous les hommes ensemble, je pourrais constater qu'une seule pulsation batte pour moi? Ah! je puis bien dire!... »

Il s'arrête : quelqu'un gémit à ses côtés. C'est son Javanais qui l'écoute avec affliction. En l'entendant se plaindre avec cette amertume, l'humble et pauvre esclave a senti son cœur se briser.

« Ah! s'écrie-t-il avec ses yeux trempés de larmes... ses yeux, car sa bouche n'oserait le faire... Ah! si je n'étais pas un misérable esclave, quel cœur j'aurais à lui donner! »

II

Toi, son maître généreux, tu comprends ce langage muet et l'éloquence de ces larmes.

« Tu as raison : grande est mon injustice, j'ai encore un ami!... »

Un long silence suit ces paroles. Le bon Antonio, dont la douleur étreignait le cœur, respire plus à l'aise. Dans ses yeux où brillent encore les pleurs, la joie sourit à travers le chagrin.

Le maître, profondément remué par ces signes d'une affection si vive, sent un peu de baume couler sur les

plaies de son cœur ulcéré. Il pose sa main languissante sur l'épaule de ce fidèle serviteur ; il appuie sa poitrine sur la poitrine loyale de cet ami. Oui, un ami ; je le répète, un ami !... Ce nom donné à un esclave te semble une injure, vain orgueil de l'homme ? Mais vaux-tu mieux que lui ?

Ah ! c'est un spectacle imposant, et bien digne de fixer tous les regards de cette race abjecte qui se dit l'humanité, que ce guerrier à la noble figure, sur laquelle se lisent la fierté, la grandeur et la force d'âme, et ce pauvre esclave, humble et déguenillé, se tenant ainsi embrassés ! Le monde peut railler ; l'homme de bien, l'homme de cœur pleurera !

12

« Oh ! mon ami, mon cher Antonio, dit le guerrier en cachant son mâle visage dans le sein à peine vêtu de l'esclave, où, dans quelle hôtellerie passerons-nous cette nuit ?

— Mon bon maître, je me suis déjà procuré un gîte [4], car j'ai bien compris que vous ne retourneriez plus au monastère. Sans doute ce gîte n'est guère digne de vous, mais vous savez...

— Je sais, ami, que, sur cette misérable terre, toi seul me restes, toi... et la tombe ! »

13

Ils suivent à pas lents les rives du Tage. La nuit est belle; la lune brille d'un vif éclat.

Ah! que d'amers souvenirs éveillent dans l'âme du poëte cet astre, cette heure et cet endroit!

Il passe près de cette même fenêtre d'où il vit tomber à ses pieds les doux gages d'amour et la lettre fatale[5]. Mais quel changement! Combien cette plage, si tranquille pourtant et si mélancolique, est différente de ce qu'il l'avait vue! Là s'élevait un platane touffu : que de fois ne s'était-il pas appuyé contre son tronc uni, soit pour attendre l'heure tardive... l'heure du rendez-vous, toujours si lente à venir!... soit, quand se montrait la lune, si défavorable aux amants, pour se dérober, sous son ombre, aux regards perçants des profanes indiscrets et de ses ennemis. Maintenant, hélas! il gît par terre, dépouillé de son riche feuillage, cet arbre chéri!... Ainsi plus rien ne subsiste, plus rien que le chagrin et les regrets qui le consument!

14

Ils se rendent ensemble à leur humble habitation.

Comme il arrive quand on est dans l'infortune, les heures, vouées à la tristesse, les jours, les mois, s'écou-

lent pour eux longs et douloureux, sans que le destin les voie plus riches, ou l'amitié moins unis.

Mais déjà sur leur front s'étend la main tremblante, ridée et sèche de la pâle indigence. Un jour la faim, oui, la faim, vient à son tour!...

O généreux Antonio, que le faible murmure de mes chants plaintifs se joigne au bruit des hymnes immortels qui font retentir ton nom, désormais célèbre, dans tout l'univers !

Voyez-le, à la faveur des ombres charitables de la nuit qui cachent le rouge du visage, aller, de porte en porte, mendier timidement quelques misérables deniers, qu'on lui regrette, pour acheter un pauvre morceau de pain !

« *Faites, ô Portugais, faites l'aumône à Camoens !...* » Qu'il reste à jamais ineffaçable, l'outrage de ces paroles, rapportées par un poëte étranger [6]. Qu'il subsiste éternellement comme un châtiment et une leçon cruelle dans l'histoire des hontes du Portugal !

15

La vie s'en va de son cœur... la mort s'infiltre lentement dans ses veines où ne coule plus qu'un sang appauvri!... Il mesure l'espace qu'il lui reste à parcourir dans l'arène de la vie; il aperçoit la barrière : elle est proche; elle s'ouvre sur la tombe!

Il est donc arrivé, le jour du repos!... Sois la bienvenue, heure du dernier sommeil!

D'une main tremblante, il touche encore les cordes de cette lyre sur laquelle chanta la gloire, gémit l'amour, se plaignit l'âme en proie aux tristes regrets; cette lyre qui offrit si souvent à la patrie — ah! quelle patrie les cieux ont donnée à Camoens! — l'hommage de célestes accords!

Pour la dernière fois, il la fait vibrer, et d'une voix brisée, entrecoupée, car sa respiration est mourante, il adresse cet adieu suprême à sa patrie :

16

« Terre de ma patrie, ouvre-moi ton sein ami... au moins après ma mort! Le corps d'un fils tient si peu de place! Et moi je fus bien ton fils!...

« En quoi ai-je donc démérité de toi, ô ma chère patrie? Mon bras n'a-t-il point moissonné des lauriers pour toi sur les champs de bataille? N'est-ce pas en ton honneur que mes hymnes mélodieux se sont envolés vers l'immortalité?

« Et toi, cependant, mère dénaturée, tu m'as renié! Ingrate!... Non, non, jamais je ne t'appellerai ingrate, car je suis ton fils!... Recouvre du moins mes os, terre de ma patrie, reçois-moi dans ton sein!

17

« J'ai vécu!... Que me reste-t-il de la vie, à cette heure où je descends au tombeau?

« Ni remords ni honte! Je puis, sans rougir, reporter mes regards sur la route que j'ai parcourue, et dire, dans la paix de mon âme : *J'ai vécu!...* Je dirai avec le même calme : *Je meurs!*

« Mais les os du scélérat ne reposent-ils pas aussi dans la tombe?... Non, la tombe n'est pas pour eux l'asile du repos ; ils y frémissent continuellement au bruit des malédictions lancées contre eux! C'est là l'héritage impie que laissent derrière eux les criminels et les méchants...

« Pour moi, je vais dormir en paix dans la terre de mes aïeux!

18

« Je me vois déjà au seuil de l'éternité : le voile qui, pendant la vie, couvre les yeux de l'homme, devient moins épais ; il se déchire et me laisse apercevoir les profondeurs de l'avenir mystérieux... Ah! qu'es-tu devenu, malheureux Portugal?... Dans quel état m'apparais-tu, patrie infortunée?... Esclave, toi la maîtresse, toi la reine des mers!... Quels sont ces tyrans[7] qui franchissent le Guadiana? Ils apportent la mort, la ser-

vitude, des fers ensanglantés!... Pour qui? Pour toi, déplorable Lysia!

19

« Quels sont ces navires qui sillonnent fièrement les mers de Gama? Des pavillons étrangers[8] flottent à leurs mâts, et l'Océan stupéfait cherche, mais, hélas! en vain, à découvrir notre bannière à leur poupe : en vain, car la hampe brisée a laissé choir l'étendard déchiré du Portugal.

20

« La cendre, la froide cendre, voilà tout ce qui reste de la gloire portugaise!...

« Cependant, sous cette cendre, brille une étincelle[9] qui échappe aux regards des oppresseurs : mais qu'il est faible ce souffle de vie!

« O Portugal! un instant ton cœur bat vigoureusement dans ta poitrine!.. Hélas! vaincu par la souffrance, tu ne te soulèves de ton lit de douleur que pour y retomber de nouveau, épuisé et défaillant[10]!

21

« Où portes-tu tes eaux, Tage aux paillettes d'or? où, vers quelles mers? Voilà que Neptune ne connaît plus ton nom, lui qui était si fier de l'entendre!

« Tage superbe, ne trouveras-tu donc personne pour défendre ta gloire, personne pour hériter de ta renommée?

« Si! Le noble Amazone saura recevoir et conserver cet héritage de gloire, d'honneur et de vaillance : la langue et le nom portugais ne disparaissent point de la terre!

« Fils de Lusus, auriez-vous honte du nom de vos pères? Que faites-vous? Si le toit paternel tombe en ruines, fils ingrats, ne sauverez-vous pas du moins de l'oubli le nom glorieux de vos ancêtres?

22

« O ma patrie! ma chère patrie!... »

Cette phrase, murmurée avec effort, est interrompue par l'arrivée d'un étranger qui, en pénétrant dans cette humble demeure, dit au poëte, sans que celui-ci reconnaisse d'abord sa voix :

« Pardonnez si j'ai la hardiesse de venir ici, mais...

— Qui êtes vous? Y a-t-il encore sur la terre un seul homme qui connaisse l'obscur taudis d'un moribond[11]?

— Depuis l'aube je vous cherche; c'est seulement aujourd'hui que je suis revenu d'Afrique....

— Ah! pardon, comte, c'est vous! Vous êtes de retour : quelles nouvelles venez-vous m'annoncer?

— Elles sont tristes, hélas! bien tristes!... Cette lettre, que je vous apporte, vous apprendra tout. »

Il présente une lettre au poëte. Elle est du missionnaire qui lui écrit des prisons de Fez.

Profondément affligé, mais résigné et tranquille, le vieillard lui adresse des consolations, des paroles de bonté, de douceur et d'espérance.

La lettre dit, en effet : « Tout est fini ici-bas, dans ce séjour de larmes et de douleur, tout! Mais la patrie éternelle, l'impie seul la perd. Dieu et la vertu vous restent : consolez-vous! »

23

« Me consoler! s'écrie-t-il.... et de ses mains tremblantes s'échappe la lettre fatale... Tout est donc perdu! »

Sa voix s'arrête dans sa gorge : anéanti d'un coup si terrible, le front incliné, comme s'il rendait l'âme, il ferme lentement ses yeux pleins d'une indicible tristesse.

Le noble comte s'approche du lit avec anxiété.... Hélas! vous venez trop tard, secours de l'homme!

Levant au ciel ses regards déjà voilés, le moribond soupire au milieu du râle suprême :

« O patrie, du moins nous mourrons ensemble!... »

Et Camoens expire en même temps que la patrie[12]!

. . . . . .

24

Où se trouve, ô Portugais, le monument qui renferme les cendres de ce chantre immortel?

Sans doute vous lui avez payé un tardif hommage, au moins après sa mort?

Race d'ingrats! Pas même cela! pas même un tombeau, une pierre, une simple inscription!

C'est à vous, peuples des cinq parties du monde, que j'adresse mes vers, fils de l'indignation, les derniers accents qui résonneront sur ma lyre. Je me lève pour dénoncer un si grand crime, puis ma voix restera à jamais glacée sur mes lèvres!

Lyre de ma patrie, sur laquelle j'ai chanté le nom, hélas! déchu du Portugal, avant que je t'abandonne, brisée sur cet écueil d'une rive étrangère[13], fais entendre ce dernier cri, ce cri suprême :

Les Portugais ne savent pas même en quel lieu obscur reposent les cendres de Camoens[14].

FIN DU POËME.

NOTES

Nous désignons par la lettre G les notes qui sont de Garrett : les unes sont traduites en entier, les autres résumées. — Le titre de chaque chant a été ajouté par nous.

CHANT PREMIER.

1. P. 3. — *Souvenir triste et doux.* — Garrett fait du Souvenir une divinité; c'est lui qu'il invoque, c'est à lui qu'il voue son poëme. On trouvera ce sentiment tout naturel dans le cœur d'un exilé!

Remarquons que le premier mot du texte portugais offre une réelle difficulté au traducteur: en effet *Saudade* désigne à la fois le plaisir et la peine que l'on éprouve en pensant à la patrie, à la famille, aux êtres que l'on chérit et dont on est éloigné. Voilà pourquoi au mot *Souvenir* nous ajoutons *triste et doux,* pour en compléter la signification.

2. P. 4. — *Mot délicieux, qui prends.* — D'après une note de Garrett, cette phrase signifie que *Saudade* n'a pas d'équivalent en français, pas plus, du reste, qu'il n'en a dans les autres langues.

Le poëte nous appelle « Sicambres orgueilleux » parce que, suivant lui, l'universalité de notre langue nous donne de ses ressources une opinion exagérée.

3. P. 4. — *Ces contrées lointaines.* — « Presque tout ce poëme a été écrit au printemps de 1824, à Ingouville, au pied du Havre-de-Grâce, sur la rive droite de la Seine, où l'auteur passa environ deux années de son premier exil. Comme le souvenir des souffrances de son héros augmentait la tristesse que lui causait l'absence du ciel natal, il suspendit son travail pour traiter un sujet moins sombre, celui de *D. Branca*, poëme qu'il acheva en quelques mois, de juillet à octobre 1824. C'est seulement à Paris, pendant l'hiver de 1824 à 1825, qu'il termina son *Camoens*. Dans une mansarde de la rue du Coq-Saint-Honoré, les pieds sur les chenets, il polissait son ouvrage, pendant que, près de lui, son vieil ami, J. V. Barreto-Feio, travaillait à son *Salluste*. » (G.)

4. P. 4. — *Entends ma voix!* — Ces mots ne sont pas dans le texte; nous les ajoutons pour donner plus de clarté à la période. Nous avons fait de même dans les rares passages où la pensée de l'auteur nous a semblé devoir être éclaircie.

5. P. 4. — *Épargne-moi la vue des maux.* — « Pendant que j'écrivais ces vers, toutes les horreurs de la réaction absolutiste de 1824 désolaient l'Espagne, et en France le facile triomphe du Trocadéro servait de thème à la vanité de la Restauration. » (G.)

6. P. 5. — *Que ne m'est-il donné...* — « J'entends rappeler ici l'asile, le refuge que nous, les persécutés, nous trouvons toujours dans cette île fortunée. Pour moi, personnellement, outre l'hospitalité, j'y ai rencontré maisons et cœurs ouverts pour m'accueillir avec tant de sympathie qu'il m'est souvent arrivé d'oublier que j'étais un étranger et un proscrit. » (G.)

7. P. 5. — *O tendre amitié!* — Cet ami dévoué était

M. Antoine-Joachim Freire Marreco. C'est grâce à lui que Garrett put faire imprimer son poëme. (G.)

8. P. 7. — *C'est le cap de Cynthia.* — « Aujourd'hui cap de Roca, à l'extrémité de la chaîne de Cintra, que les anciens ont appelée Monts de la Lune. » (G.) Cynthie est l'un des surnoms de Diane. Beaucoup de promontoires avaient un temple consacré à cette déesse.

9. P. 10. — *Le fleuve d'Ulysse.* — Certains géographes pensent que le premier nom de Lisbonne fut Olysippo, et que cette ville fut fondée par Ulysse; voilà pourquoi Garrett l'appelle plus loin « l'illustre Ulyssée ».

10. P. 10. — *Près de la Tour.* — La tour de Belem s'élève, sur les bords du Tage, presque en face du monastère de Hiéronymites dont une des portes a été habilement reproduite à l'Exposition universelle de 1878, au Champ de Mars, à Paris. Belem est une abréviation de Bethléem.

Le couvent des Hiéronymites est devenu la *Casa Pia*, maison d'éducation pour les jeunes orphelins. Le gouvernement actuel poursuit avec persévérance la restauration de ce monument, l'un des plus beaux de la péninsule : nulle part nous n'avons vu de cloître plus admirable, comme dessin et comme ornements, que celui de Belem.

11. P. 11. — *Le pauvre esclave.* — Cet esclave était un Javanais, nommé Antonio, que Camoens avait amené avec lui de l'Orient, et qui fit preuve à l'égard de son maître du plus touchant dévouement.

12. P. 11. — *L'homme est un être méchant.* — « Je ne prétends pas professer ici la doctrine de Hobbes; je ne partage point sa misanthropie et ne crois pas que les hommes soient naturellement mauvais. Si je constate

qu'ils sont méchants, j'ajoute qu'ils doivent cette méchanceté à leur manière de vivre, à la dépravation qui a changé leur naturel. » (G.)

13. P. 19. — *La nébuleuse Albion.* — « Dans le comté de Warwick, patrie de Shakespeare qui est né à Warwick, j'ai passé six mois, qui ont été sinon les plus fortunés, du moins les plus paisibles et peut-être les plus heureux de mon existence. Qu'il me soit permis ici, avec mes bons souvenirs, d'exprimer les sincères sentiments de mon estime à une famille vraiment respectable et bien anglaise, au sein de laquelle j'ai trouvé, plus que chez mes propres parents, une amitié véritable et désintéressée. Si un jour ces modestes pages pénètrent dans la villa bénie d'Edgbaston, mes bons amis Hadleys sauront qu'il n'est pas en moi une pensée où ne se mêle le souvenir de leur amitié, et que cette amitié m'est plus précieuse que bon nombre de ces liens qu'on dit formés par la nature. » (G.).

Cette note renferme une légère erreur : Shakespeare est né non à Warwick, mais à Stratford-sur-Avon.

14. P. 19. — *De Juliette descendant au tombeau.* — L'imagination de Garrett ajoute ce détail poétique au cinquième acte de *Roméo et Juliette.*

15. P. 20. — *Le céleste taureau.* — Le soleil entre le 20 avril dans le signe du Taureau; il y reste jusqu'au 19 mai. Vers la fin de mai, la chaleur est ordinairement très forte en Portugal.

16. P. 23. — *Du troisième passager.* — Le texte dit : « *du jeune homme* »; or Camoens avait alors au moins quarante-six ans. Si Garrett emploie cette expression, c'est sans doute parce que le vieillard était presque centenaire, ayant, comme il nous l'apprend, assisté à la prise de Gre-

nade ; Camoens était donc encore un jeune homme pour le vieux missionnaire.

17. P. 24. — *Lisbonne est ma patrie.* — Trois villes, Lisbonne, Coïmbre et Santarem, se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à Luis de Camoens. Les probabilités, à défaut d'un document précis, sont en faveur de la première.

CHANT II.

1. P. 27. — *Pourquoi ces femmes, pâles et échevelées.* — Ces femmes sont les *Pleureuses*. Elles devaient, dans les enterrements, précéder le corps du défunt en poussant des cris plaintifs, en faisant mine de s'arracher les cheveux, etc. Cette coutume, très ancienne, venait des Romains, et peut-être même de plus loin. Elle existe encore dans quelques contrées de l'Europe. (G.)

2. P. 27. — *Qu'un crêpe recouvre tout entiers.* — Le crêpe, qui ne se porte plus aujourd'hui qu'autour du chapeau et à la garde de l'épée, descendait autrefois jusqu'aux talons. Il en est encore ainsi aux funérailles des rois de Portugal.

3. P. 32. — *Mon âme vous connut.* — Ce passage de Garrett est une paraphrase du *Livre de Job*.

4. P. 37. — *Les yeux des vivants contemplent...* — C'est encore un usage généralement admis en Portugal de découvrir le visage des morts à l'église, pendant le service, et quelquefois au cimetière, au moment où sont dites les dernières prières.

5. P. 38. — *Natercie.* — « Dans ses vers, Camoens emploie toujours l'anagramme de Natercie pour désigner D. Catherine d'Atahide. » (G.). Le dernier biographe de Ca-

moens, M. Pinheiro Chagas, pense que l'amour du poëte pour cette noble dame ressemble par certains côtés à celui de Dante pour Béatrix, de Pétrarque pour la belle Laure, etc. « Les vers qu'il fit en son honneur, dit ce savant critique, ont presque toujours, en effet, le caractère de compositions poétiques. » Tout juste qu'il nous paraisse, ce jugement ne saurait être un blâme contre Garrett, car, en sa qualité de poëte, ce dernier avait incontestablement le droit de suivre la tradition qui veut que cet amour et la composition des *Lusiades* aient rempli la vie entière de Camoens. Quant au nom lui-même de cette famille, l'orthographe n'en paraît pas bien fixée : Garrett écrit *Atahide;* M. Chagas, *Athayde;* nos dictionnaires et nos livres d'histoire donnent généralement *Ataïde.* — La même remarque peut s'appliquer à un assez grand nombre de noms communs, car la réforme que réclamait Garrett pour la langue portugaise n'est pas encore accomplie.

CHANT III.

1. P. 40. — *Des Pérugin ou des Vasco, au premier âge de la Renaissance.* — Le Pérugin est né en 1446, et Vasco-Fernandès, surnommé O Gran-Vasco, l'un des plus grands peintres portugais, seulement en 1552. Mais le faire du second rappelle assez celui du maître italien ; voilà pourquoi Garrett rapproche ici ces deux noms.

On sait peu de chose sur la vie de Gran-Vasco ; quelques critiques pensent même que sous ce nom s'est cachée Jeanne d'Obidos, femme artiste très célèbre du temps d'Emmanuel ; mais les peintures qui lui sont attribuées ont beaucoup de mérite. Elles sont nombreuses surtout

à Lisbonne et à Thomar : le *Christ au jardin des Oliviers* est regardé comme son chef-d'œuvre.

Sur l'histoire de la peinture en Portugal, on peut consulter avec fruit l'*Essai* qui sert de complément au *Portrait de Vénus*, de notre auteur.

2. P. 41. — *Le moderne Tobie.* — Barthélemy de Las Casas, évêque de Chiapa, au Mexique, ne mit pas moins de zèle à prêcher l'humanité aux Espagnols qu'à convertir les indigènes au christianisme. Plusieurs fois, révolté de la cruauté des vainqueurs, il vint plaider auprès de Charles-Quint la cause des malheureux vaincus. Il n'est pas prouvé que, même dans un but de charité à l'égard des Indiens, trop faibles pour supporter le travail des mines, il ait été, comme on le croit généralement, le promoteur de la traite des nègres. Las Casas appartenait à l'ordre de Saint-Dominique.

3. P. 41. — *Devant ces hommes-dieux, ces maîtres du tonnerre.* — « Ce vers est de Francisco-Manuel do Nascimento, dit Filinto Elisio. » (G.)

Garrett professait la plus grande estime pour les œuvres de ce maître, qui est pour nous presque un compatriote. En effet, ses idées philosophiques et son caractère porté au sarcasme l'ayant rendu suspect à l'Inquisition, il se réfugia en France en 1778 et il y resta jusqu'à sa mort (1819). Il a laissé de nombreux ouvrages poétiques : Odes, Épîtres, Contes, Fables, etc, et plusieurs traductions estimées, par exemple celles d'*Obéron* et des *Martyrs*.

4. P. 47. — *D'un glorieux martyr.* — « Il s'agit de D. Ferdinand, frère du roi D. Édouard. Camoens en célébrant la gloire du « saint Infant », D. Ferdinand, a contribué à propager une erreur historique. Ce n'est pas de lui-même que l'Infant aima mieux mourir dans les fers

que de livrer Ceuta pour sa rançon : l'échange fut, en effet, proposé aux Cortès, mais elles s'y opposèrent, et, quelque chagrin qu'en éprouvât le roi, il n'osa pas aller à l'encontre des vœux de la nation. » (G.)

5. P. 50. — *Ce comte vindicatif.* — Il s'agit du premier comte de Castanheira, D. Antoine d'Atahide, le grand favori de Jean III. Voyez ce que dit à ce sujet D. J.-M. de Souza dans sa magnifique édition des *Lusiades*, à la vie de Camoens. Voyez aussi le Mémoire de l'évêque de Viseu, au tome VII des *Mémoires* de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, année 1821. (G.)

Les biographes de Camoens font de cet Antoine d'Ataïde, favori de Jean III, le père de Catherine d'Ataïde qu'aima le poëte. Garrett le désigne, dans le cours de son poëme, comme le rival du héros; pour lui, D. Antoine n'est donc plus le père, mais le cousin de Catherine.

6. P. 51. — *Notre sainte bannière.* — Le texte dit : « nos saintes *Quinas*. » Ces *quinas* ou armoiries furent adoptées par les rois de Portugal à la suite de la bataille d'Ourique (25 juillet 1139); mais tandis que certains auteurs, au nombre desquels est Camoens, pensent qu'elles sont formées de cinq écus, parce que cinq rois maures furent défaits dans cette journée mémorable, une légende leur attribue une origine bien plus glorieuse. Cette légende, qui a donné lieu à de grandes controverses, est assez curieuse pour que nous traduisions le passage qui la rapporte dans un ouvrage devenu fort rare, le *Nobiliaire portugais* d'Antoine de Villasboas, imprimé à Lisbonne en 1676.

Après avoir rappelé que les premières armoiries du Portugal furent celles de Porto-Calé (une tour battue par les flots), puis les armes personnelles de Henry de Bour-

gogne (une croix d'azur au milieu d'un écu), l'auteur raconte les perplexités d'Alphonse-Henriquez, fils de Henry, la veille du jour où devait s'engager une lutte décisive entre les chrétiens et les musulmans. « La nuit, dit-il, était profonde; Alphonse méditait dans sa tente sur les événements qui se préparaient. Il avait constaté avec douleur que ses soldats s'effrayaient du nombre des musulmans qui couvraient au loin la plaine d'Ourique. Dans son désir ardent de détruire ces infidèles et de répandre la foi chrétienne, il suppliait Jésus-Christ de le protéger et de seconder ses efforts dans une œuvre entreprise pour l'amour de son nom. Apprenant alors, par un saint ermite, que Dieu voulait s'entretenir avec lui, il sortit, tout armé, de son camp, à la seconde veille.

« Le cœur plein de joie, impatient d'obtenir la réalisation d'une promesse si précieuse, il leva les yeux au ciel, et il aperçut à sa droite, du côté de l'Orient, un faisceau lumineux qui se divisait en une nappe de rayons resplendissants. Les ombres s'écartaient à mesure que s'étendait cette lumière.

« Regardant avec plus d'attention, le prince découvrit, au milieu de cet océan lumineux, une croix portant Jésus crucifié et surmontée d'un dais éblouissant. Cette croix, d'une prodigieuse grandeur, se dressait à environ dix coudées au-dessus de la terre. Autour de Jésus se tenaient les Puissances célestes, et un grand nombre d'anges, sous les traits de jeunes hommes d'une éclatante beauté.

« A cette vue, Alphonse se souvint des paroles que le Seigneur, dans une circonstance analogue, avait adressées à Moïse : « Quitte ta chaussure, car la terre sur laquelle tu marches est sacrée. » Quittant donc son épée et son bouclier, il se déchaussa et se prosterna la face contre

terre; et, les yeux inondés de larmes, il supplia le Seigneur de relever le courage des siens : « Seigneur, dit-il d'une voix ferme, pourquoi cette apparition? Est-ce pour accroître en moi la foi pourtant si grande? ne vaudrait-il pas mieux vous montrer aux Infidèles, afin que, vous ayant vu, ils croient en vous? Moi je vous connais depuis mon baptême, et je sais bien que vous êtes le vrai fils de la Vierge et de l'Éternel ! »

« Le Seigneur lui répondit, d'une voix pleine de douceur : « Si je t'apparais ici, ce n'est pas pour accroître « ta foi, mais pour fortifier encore ton cœur en fondant « ton royaume sur de solides assises. Alphonse, aie con- « fiance en l'avenir : tu gagneras non seulement cette « bataille, mais encore toutes celles que tu livreras aux « ennemis de la Croix. Tu trouveras ton armée vaillante « et bien disposée à combattre. Au début de l'action, tes « soldats te salueront du nom de roi; n'hésite pas à te « rendre à leur vœu et à les mener au combat avec ce titre, « car c'est moi qui fonde et qui détruis les empires et les « royaumes, or j'ai l'intention de fonder sur toi et sur « ta race un royaume qui m'appartienne, afin que, grâce « à lui, mon nom soit proclamé jusque dans les contrées « les plus lointaines. Pour que tes descendants puissent « reconnaître de qui ils tiennent leur royaume, tu mettras « dans l'Écusson de tes armes le prix dont j'ai payé le rachat « du genre humain et le prix dont les Juifs ont acheté ma « personne (Les Cinq Plaies et les Trente Deniers). Ce « royaume sera saint devant moi, sa foi restera pure et, « pour l'amour de moi, on l'aimera toujours. »

« Le prince ayant alors demandé au Seigneur de regarder désormais avec miséricorde ses descendants et la nation portugaise, Jésus répondit : « Jamais je ne détournerai

« ma miséricorde de toi, et non plus des tiens, car je me « suis préparé par eux une belle moisson, et je les ai choisis « pour être les semeurs de mon grain dans les régions « lointaines. » A ces mots, la lumière s'effaça, le firmament redevint obscur, et la vision disparut.

« Le jour suivant fut marqué par une victoire complète. Alphonse fut proclamé roi par l'armée, par le peuple et par les Cortès réunies à Lamego et à Coïmbre. C'est à Coïmbre que fut prêté le serment solennel, le 29 octobre 1152. Le même jour, le roi ordonna que ses descendants auraient pour armoiries cinq écus placés en croix, renfermant chacun trente deniers, et pour timbre le serpent de Moïse, figure symbolique de Jésus-Christ.

« Les premiers rois de Portugal ont disposé de différentes manières ces armoiries; c'est Jean II qui leur a donné leur forme actuelle : cinq écus sur argent rangés en croix, et sur chaque écu cinq deniers d'argent en sautoir. Les cinq écus figurent les cinq plaies du Christ ; en joignant leur nombre à celui des vingt-cinq deniers qu'ils renferment, on obtient les trente deniers que les Juifs comptèrent à Judas pour qu'il leur livrât Jésus. Le roi Alphonse III les entoura de sept châteaux d'argent sur champ de gueules, qui représentent les armoiries des Algarves. » (A. de Villasboas, *Nobiliarchia portuguesa*, capit. XXIV.)

7. P. 51. — *De Siam et de Narzinga.* — Au commencement du XVI^e^ siècle, l'Hindoustan était divisé en cinq royaumes principaux : Cambaye, Bisnagar, Narzinga, Calicut et Delhy. Le Zamorin, ou roi de Calicut, avait sous sa domination la plus grande partie de la côte de Malabar.

8. P. 51. — *Martyr de son patriotisme.* — Allusion à la mort du fils de Castro, tué par l'explosion d'une mine.

9. P. 52. — *Les pompes de l'ancienne Rome.* — Pour frapper l'imagination des Hindous, il triompha à la manière des anciens Romains, ce qui fit dire à la reine de Portugal : « Castro a vaincu en chrétien et triomphé en idolâtre. »

10. P. 52. — *Sur son lit de mort.* — Après le départ de Gama, une vaste coalition se forma contre le roi de Cochin, allié des Portugais. S'il succombait, c'en était fait de la domination portugaise dans les Indes : grâce au génie guerrier et à l'insigne bravoure de Pacheco, ce danger fut conjuré (1505). D'abord comblé d'éloges, puis calomnié et jeté en prison, Pacheco finit ses jours à l'hospice de Valence. Cette ville est située sur le Minho, en face de Tuy.

D'abord lieutenant d'Almeïda, puis vice-roi des Indes (1508), Albuquerque, allié à la famille royale, conquérant de Socotora, de Mascate, d'Ormuz, de Goa, de Malacca, fut le véritable fondateur de l'empire portugais dans les Indes. Accusé de vouloir se créer, en Orient, un État indépendant du Portugal, il mourut à la veille de sa disgrâce (1515).

Nommé vice-roi lorsque déjà l'empire portugais dans les Indes penchait vers sa décadence (1545), Jean de Castro, l'ami de saint François-Xavier, le vainqueur de Diu, parvint à raffermir la puissance de la métropole. S'oubliant pour ses soldats, à qui il abandonnait presque tout son traitement, il n'eut pas même de quoi payer les frais de sa dernière maladie, et quand on ouvrit ses coffres, après sa mort (1548), on y trouva trois réis!

11. P. 53. — *Merveille de ces arts...* — « Je ne me lasse point de parler de Belem; c'est notre Westminster. Son monastère, lorsqu'il a cessé d'être maison religieuse,

aurait dû devenir un asile pour les invalides de la marine. Son histoire, sa fondation, l'événement qu'il rappelle, sa position même, tout indiquait cette destination. Et c'est un collège de garçons! Modifié dans sa forme, dans l'ensemble de sa perspective, il ressemble plus aujourd'hui à une vieille maison, réparée sans goût, qu'au beau monument que nous a légué le passé. Un noble et précieux sanctuaire de la gloire portugaise, voilà ce que devrait être cette belle église. C'est là notre vrai Panthéon. Là serait mieux placée la sépulture de nos rois que dans un coin perdu de Saint-Vincent. Là devraient être rassemblés tous ces tombeaux, toutes ces inscriptions, qui disparaissent ou se détériorent chaque jour davantage dans les églises dévastées de Lisbonne et de tout le royaume. » (G.)

12. P. 56. — *C'est là que fut Lysia.* — Lysia, capitale de l'empire de Lusus, est mise ici pour cet empire lui-même. Nous avons vu (note 9 du ch. 1) que certains étymologistes traduisent *Olysippo* ou *Ulyssipo*, ancien nom de Lisbonne, par *Ville d'Ulysse*. D'autres pensent qu'il faut lire *Lysipo*, c'est-à-dire Ville de la Délivrance, nom qui aurait été donné par Viriathe, vainqueur des Romains, à la Lisbonne romaine ou *Felicitas Julia*. Une troisième version fait venir le nom de Lysia de celui de Lusus, héros fabuleux, fils ou simplement compagnon de Bacchus, le père des Lusitaniens au même titre que Francus est le père des Francs.

13. P. 56. — *Flottant sur l'onde.* — « Il est arrivé souvent qu'un galion, revenant de l'Inde, se perdait corps et biens. Le capitaine jetait alors à la mer un rouleau de fer-blanc, cacheté avec soin, dans lequel il avait mis quelques lignes sur le nom du navire, le jour et l'année où il avait péri : il espérait que les vagues porteraient ce rouleau sur quel-

que plage et qu'on connaîtrait ainsi ce qu'était devenu le galion. » (G.)

14. P. 57. — *Fermée avec un cordon de soie noire.* — « C'est ainsi qu'on fermait d'ordinaire les lettres à cette époque. Cet usage subsista longtemps encore, et même de nos jours il est admis dans quelques cours pour les lettres de faire part que les rois et les princes s'envoient entre eux. » (G.)

15. P. 58. — *Le Santa-Fe.* — « Camoens était monté sur ce navire à Sofala, en compagnie de Diogo de Couto et de quelques amis qui l'avaient retiré des griffes de Pierre Barreto. » (G.)

Camoens voulait quitter l'Inde pour revenir dans sa patrie, mais il manquait d'argent pour payer la traversée. Ce Pierre Barreto lui en prêta un peu et lui offrit de l'enmener avec lui à Sofala, dont il venait d'être nommé gouverneur. De Sofala, Camoens devait, plus facilement que de Goa, trouver l'occasion de partir pour Lisbonne. Par malheur, le poëte se brouilla avec Barreto; aussi, une fois arrivé à Sofala, se trouva-t-il dans une gêne extrême. Sur ces entrefaites, le *Santa-Fe* relâcha dans cette ville. Grâce à l'intervention de quelques-uns de ses amis qui se trouvaient à bord, Camoens obtint son passage sur ce navire; mais au moment où il allait s'embarquer, il vit Barreto lui réclamer impérieusement son argent, et il fallut que Diogo de Couto, Hector de Sylveira, Édouard d'Abreu et quelques autres se cotisassent pour le « tirer des griffes » de son impitoyable créancier.

CHANT IV.

1. P. 62. — *A l'embouchure de ce fleuve.* — Ce naufrage eut lieu à l'embouchure du May-Koang, le grand fleuve de la Cochinchine. D'après Niceron, le Javanais Antonio aurait aidé Camoens à gagner le rivage : ainsi s'expliquerait en grande partie l'amitié du poëte pour son esclave.

2. P. 66. — *La Massylie stérile.* — La Massylie est mise ici pour le Sahara. Les anciens Massyliens habitaient le nord de la Numidie, entre Hippone et Carthage. — Dans ce passage, Garrett résume la plus grande partie du chant V des *Lusiades*.

3. P. 66. — *Le Cap Vert.* — Découvert par Denis Fernandès, vers 1445.

4. P. 66. — *Les îles Fortunées.* — « Les îles Canaries. » (G.) Ceux qui placent au cap Vert les îles Fortunées oublient que Ptolémée et Pline comptent *Canaria* au nombre de ces îles. En 1402 un Français, Jean de Béthencourt, de Granville, en prit possession au nom du roi de Castille ; il en reçut le gouvernement et y établit les coutumes de la Normandie. Pour certains géographes, les îles Fortunées comprenaient seulement la partie orientale de l'archipel des Canaries. On y remarquait, outre *Canaria*, qui devait son nom soit au nombre, soit à la qualité de ses chiens, *Ombrios* ou *Pluvialis*, ainsi nommée parce qu'elle renfermait des arbres d'une espèce particulière, toujours entourés d'une nuée et fournissant de l'eau aux habitants privés de fontaines. *Ombrios* s'appelle aujourd'hui l'*Ile de Fer;* c'est par cette île que, depuis Louis XIII jusqu'à la Révolution, passa notre premier méridien.

Et celles qui doivent leur nom à Hespérus. — Hespérus ou Hesper, frère d'Atlas, est le grand-père des Hespérides par sa fille Hespéris. Beaucoup de géographes pensent que Hesper ou Vesper signifie simplement occidental, et ils font des Hespérides la partie occidentale des Canaries. D'après Garrett, le Jardin des Hespérides aurait été dans les îles du Cap-Vert; d'autres l'ont placé soit en Mauritanie, au pied de l'Atlas, soit en Cyrénaïque.

5. P. 66. — *Les Yolofs et les Mandingues.* — Ce sont des peuples de la Sénégambie, mais les Mandingues s'étendent jusque dans le Bambarra.

6. P. 66. — *Les Dorcades sont franchies.* — « L'*île du Prince* et les îles voisines. » (G.) *Dorcades* est un nom grec qui signifie *Biches, chèvres sauvages.* Le nom moderne, *île du Prince,* vient de ce que, en 1471, ses revenus furent donnés au prince royal de Portugal. C'est là que Camoens place le séjour des Gorgones.

7. P. 66. — *Si violemment épris.* — Séduit par son éclatante beauté, que rehaussait une chevelure incomparable, Neptune suivait en tous lieux Méduse, l'une des Gorgones. Un jour il la surprit dans le temple de Minerve, et la majesté de la déesse ne fut pas respectée. Minerve irritée changea en serpents les beaux cheveux de Méduse, et comme celle-ci n'était pas immortelle, Persée lui trancha la tête.

8. P. 66. — *A laquelle le disciple incrédule a donné son nom.* — « C'est l'île de *Saint-Thomas.* » (G.) Elle fut ainsi appelée parce que Vasconcellos la découvrit en 1471, le 21 décembre, jour de la fête de saint Thomas.

9. P. 66. — *Que fertilise le Zaïre.* — « Les royaumes d'Angola et de Congo. » (G.) *Angola* est le titre que pre-

nait le principal chef du pays; du chef, le nom a passé au pays lui-même. Le *Congo* est le nom qu'on donnait autrefois de préférence au Zaïre. Ce fleuve fut découvert en 1484 par Diogo Cam.

10. P. 67. — *Ceux à qui ils montrèrent la voie.* — « Christophe Colomb pensait que l'Asie devait se prolonger au loin vers l'Orient; il supposait, en outre, avec la plupart des savants de son temps, la circonférence de la terre moindre qu'elle n'est en réalité. C'est à cette double erreur, et aussi aux renseignements et aux cartes des navigateurs portugais, qu'il se procura, grâce aux parents de sa femme, que nous devons la découverte de l'Amérique. — Colomb s'était, en effet, marié à Madère avec une Perestrello. (Voy. la *Vie de Colomb* par son fils Fernand Colomb, ch. v; et W. Irwing, I, 5.)— Les célèbres cartes de la chartreuse d'Evora (que seront-elles devenues pendant les troubles de 1834-1835? Je ne sais!) sont pour moi une preuve que, avant Colomb, les Portugais avaient déjà certaine connaissance de l'Amérique. — De plus, Colomb a résidé quelque temps en Islande, et les navigateurs de ce pays, on n'en saurait douter aujourd'hui, connaissaient l'Amérique septentrionale bien avant ses voyages. Enfin le fameux vers sibyllin de Sénèque :

Non erit terris ultima Thule
(Thulé ne sera plus l'extrémité du monde!)

qui en donnera l'explication?

« Comme Colomb, c'est aussi par le hasard que Pierre Alvarès Cabral fut conduit en Amérique et compléta la découverte du navigateur italien. Pour sûr il n'a pas suivi les traces de Colomb. Quant à Américo Vespuce, il n'a rien découvert, et cependant son nom durera autant que

le monde! Ainsi va la gloire! N'y aura-t-il donc personne, en Portugal, pour dévoiler les usurpations dont nous sommes journellement victimes de la part des étrangers, et poursuivre ouvertement l'œuvre entreprise, sous ce rapport, par notre Barros? » (G.)

11. P. 67. — *L'hémisphère austral.* — « C'est seulement en 1472 que les Portugais franchirent l'équateur. Ils aperçurent alors un nouveau ciel et de nouvelles constellations; pour la première fois, les yeux des Européens virent le pôle austral et les quatre étoiles qui se trouvent dans son voisinage. Plus d'un siècle auparavant, Dante avait deviné l'existence de ces quatre étoiles, car il dit, dans le *Purgatoire*, ch. I :

Io mi volsi a man destra e posi mente
Al' altro polo; e vidi quatro stelle...
(A droite, à l'autre pôle, où se fixaient mes yeux
M'apparurent soudain quatre astres lumineux.

« Qui a inspiré à Dante ces vers faits pour confondre notre raison? Sans aucun doute c'est le même « Dieu inconnu » qui a dicté à Sénèque son vers sur Thulé. La méditation et l'enthousiasme du poëte auraient-ils plus de pouvoir que la science, l'érudition et les calculs des savants? — En bonne et simple prose, ce qui me paraît probable, c'est qu'une tradition des Scythes, inconnue aux savants de son siècle, ou dédaignée par eux, sera venue à la connaissance de Sénèque qui, mieux avisé, en aura compris la valeur, au lieu de la mépriser comme avaient fait les autres. De même pour Dante : quelque saga danoise ou norvégienne sera par hasard parvenue jusqu'à lui. Un grand génie sait apprécier ce que le vulgaire traite souvent d'absurdité. » (G.)

Les quatre étoiles qui servent aux marins à reconnaître le pôle austral font partie des dix-sept qui composent la constellation de la *Croix du Sud*. Cette constellation est au bord de la voie lactée, entre le *Compas* et le *Chêne de Charles II.*

12. P. 67. — *Se plonger dans le sein de Neptune les Ourses enflammées.* — La mythologie raconte comment Calisto, nymphe de Diane, aimée de Jupiter, fut victime, ainsi que son fils Arcas, de la colère de Junon qui changea en ourses la mère et le fils. Jupiter les plaça au ciel où ils formèrent la Grande et la Petite Ourse. Tant que les marins européens n'eurent pas franchi l'équateur, ils virent toujours la Grande et la petite Ourse au-dessus de l'horizon; de là cette fiction des poëtes que Junon avait obtenu de Téthys la promesse de ne jamais laisser Calisto et son fils se plonger dans la mer.

13. P. 67. — *Vive et sainte lumière.* — Cette vapeur lumineuse, probablement produite par l'électricité, est aujourd'hui connue sous le nom de *feu Saint-Elme*, ou *feu Saint-Nicolas*. Les marins de l'antiquité l'appelaient *flamme de Castor et Pollux* parce que, au milieu de l'expédition des Argonautes, le front des Dioscures avait été tout à coup environné d'une lueur merveilleuse.

14. P. 68. — *Un brouillard sombre, affreux, épouvantable.* — « Voy. *Lusiades*, v. 37-38. » (G.) Ce passage, dans les *Lusiades*, est précédé de la description très poétique d'une trombe en pleine mer.

15. P. 69. — *La taille énorme de ce hideux géant...* — « C'est probablement la vue de cet immense et terrible promontoire qui a suggéré à Camoens l'idée pleine de grandeur de cette métamorphose; il n'y aurait peut-être pas pensé s'il fût resté en Portugal. » (G.)

16. P. 69. — *Ces paroles fatidiques.* — « Voy. *Lusiades*, v. 41-48. » (G.) Par ces mots : « C'est là que je tirerai vengeance de ceux qui m'ont arraché mes voiles », Garrett, après Camoens, fait allusion à la mort de Barthélemy Dias, à qui est due la découverte du cap de Bonne-Espérance. Le nom de Dias a été donné à l'un des plus beaux navires de la marine portugaise; le roi actuel en avait le commandement avant de monter sur le trône : c'est sur le *Barthélemy Dias* que S. M. la reine D. Maria Pia est venue en Portugal après son mariage, et qu'elle a fait son entrée dans le port de Lisbonne, au milieu des acclamations enthousiastes et unanimes de la population.

17. P. 69. — *Qui te brûle le cœur.* — C'est à peu près ce que disait, en 1529, Jean Parmentier, l'un des plus hardis officiers d'un célèbre armateur dieppois, le riche et puissant Ango, dont les vaisseaux firent, sous François 1^er^, une redoutable concurrence aux flottes portugaises : « Bien que le peuple portugais soit le plus petit de tout le globe, ce globe ne lui semble pas assez grand pour satisfaire sa cupidité. Il faut que les Portugais aient bu de la poussière du cœur du roi Alexandre pour montrer une ambition si démesurée. » Cité par M. P. Gaffarel, dans son *Histoire du Brésil français au* XVI^e^ *siècle*.

18. P. 73. — *Que vivifie un feu éternel.* — « Les îles Philippines. » (G.) Découvertes par Magellan, qui y fut tué (1521), ces îles, au nombre de plus de 1,200, appartinrent aux Portugais de 1529 à 1568. Philippe II en fit commencer la conquête en 1564 et leur donna son nom.

19. P. 74.— *Une grotte solitaire.* — « On l'appelle encore aujourd'hui grotte de Camoens. » (G.) C'est la grotte de Patané, à peu de distance de Macao.

20. P. 75. — *Sous sa loi.* « V. *Lusiades*, ch. I, 3-12. »

(G.) — Dans ce passage, Garrett résume la belle invocation de Camoens, qui s'étend bien au delà de la douzième stance.

21. P. 76. — *D'un brave Nunès, d'un Égas, d'un don Fuas.* — Nunès, ou Nuno Alvarès Pereira, connétable de Jean Ier, après avoir puissamment contribué à l'élévation de ce prince, affermit la couronne sur sa tête par la victoire décisive d'Aljubarrota (14 août 1485). — Égas Monis, ami de Henri de Bourgogne et gouverneur d'Alphonse Henriquez, sauva son roi, que les Castillans assiégeaient dans Guimarraens, par un dévouement dont Camoens a fait un épisode de son poëme (ch. III). — Don Fuas Roupinho fut l'un des plus brillants généraux d'Alphonse Ier : il se distingua surtout sur mer, et détruisit deux fois la flotte des Maures. Il périt sous les murs de Ceuta. Ses concitoyens l'ont surnommé le Lutatius lusitanien.

CHANT V.

1. P. 80. — *Aux longs cris de l'oiseau plaintif.* — « On rencontre sur la haute mer de petits oiseaux qui, pendant la nuit, poussent de longs cris plaintifs. Le matelot superstitieux les appelle : *âmes des maîtres*, persuadé qu'il entend l'âme des maîtres d'équipage, ou des capitaines dont les navires se sont perdus, et qui poussent ces cris jusqu'au moment où leurs corps sont portés vers la terre et y reçoivent une sépulture chrétienne. » (G.)

2. P. 81. — *La fille de Cinyras.* — Cinyre est le roi fabuleux de Chypre qui fonda Paphos. Sa fille Myrrha conçut pour lui une passion criminelle. Chassée pour ce crime dans les déserts de l'Arabie, elle mit au monde Adonis et fut métamorphosée en arbre à myrrhe.

3. P. 83. — *Que couronnent encore les tours moresques.*— « C'est sur le flanc de cette montagne que, suivant les probabilités, s'élevait autrefois la plus grande partie de Cintra. » (G.) — Au temps des Arabes, cette ville était couronnée par un château-fort qui, restauré avec talent, conserve encore son caractère moresque. C'est le château de la Penha, résidence d'été de S. M. D. Ferdinand de Saxe-Cobourg, père du roi régnant. On ne visite point d'ordinaire Cintra sans faire l'ascension de la Penha. Les visiteurs sont fort gracieusement admis à parcourir le parc et le château, à l'exception des appartements réservés, lorsque le prince est à Cintra.

4. P. 84. — *La charmante vallée.* — « La vallée de Collares. » (G.) — Collares, située sur le Rio-das-Macas, tout près de l'Océan, est renommé pour ses fruits et ses vins.

5. P. 88. — *Grâce à ce chant immortel d'un barde mystérieux.* — « LORD BYRON : *Pèlerinage de Childe-Harold.* » (G.) — Voici le passage de ce poëme auquel Garrett fait allusion :

« L'aspect varié des vallons et des collines de Cintra s'offre à nous comme un nouvel Éden. Ah! quelle main pourrait guider le pinceau ou la plume pour suivre l'œil ravi à travers des lieux plus éblouissants pour la vue mortelle que les merveilles décrites par le poëte qui osa ouvrir au monde surpris les portes de l'Élysée?

« Les rocs affreux couronnés par un couvent au faîte incliné; les lièges antiques ombrageant de leurs rameaux un précipice bordé de broussailles; la mousse des montagnes noircie par un ciel brûlant; la profonde vallée dont les arbrisseaux pleurent l'absence du soleil; l'azur poli du paisible Océan; les pommes d'or suspendues au

vert feuillage des orangers ; les torrents qui bondissent du haut des rochers ; la vigne qui rampe sur les collines ; le saule qui se balance sur le bord des ruisseaux, tout contribue à embellir et à varier ce paysage enchanteur. » (*Childe-Harold,* I, 18 et 19, traduction Amédée Pichot, Paris, 1830.)

6. P. 88. — *Aux lauriers du Pamyse.* — Deux cours d'eau de la Messénie portaient le nom de Pamisus ; le plus considérable traversait la contrée du nord au sud et se jetait dans le golfe de Messénie.

7. P. 88. — *La dernière des cordes qu'avait tendue la Liberté divine.* — « Lord Byron venait de mourir quand ces vers ont été écrits ; ils font allusion à la mort de ce grand poëte : c'est une imitation de Th. Moore, le tendre Anacréon du Nord, son ami et son biographe. » (G.)

La mort de Byron a inspiré de beaux vers aux plus célèbres de ses contemporains. Qui ne connaît le *Lord Byron* de Casimir Delavigne, commençant par la belle comparaison de l'aigle et des serpents et à laquelle ce distique pourrait servir d'épigraphe :

O Sort, que ne l'épargnais-tu?
Il chantait comme Homère, il fût mort comme Achille!

8. P. 88. — *Fils d'Hélènus, périssez avec lui.* — Il est à peine besoin de rappeler combien, a cette époque, les malheurs et l'héroïsme de la Grèce étaient populaires en France : la presse, la peinture, la poésie lyrique et jusqu'aux simples romances, tout chantait le réveil de la liberté grecque. Les *Klephtes,* c'est-à-dire les voleurs de grand chemin, comme les appelaient leurs ennemis, prirent place, grâce à ces chants, à côté des *Gueux* de Hollande et des *Outlaws,* les hardis compagnons de

Robin Hood. Plusieurs des *Messéniennes : le Jeune Diacre, Aux ruines de la Grèce païenne, Tyrtée aux Grecs, le Voyageur,* sont, comme *Lord Byron,* un appel à la sympathie de l'Europe pour ce petit peuple chez qui se réveillaient les grands souvenirs de Léonidas et de Philopœmen. Mais, tandis que Garrett semble désespérer du succès, et conseille aux Grecs de mourir en héros, Casimir Delavigne leur promet la victoire :

> O sommets du Taygète, ô débris du Pirée,
> O Sparte, entendez-vous leurs cris victorieux?
> La Grèce a des vengeurs, la Grèce est délivrée,
> La Grèce a retrouvé ses héros et ses dieux!
>
> C. Delavigne, *Messéniennes. — Aux ruines de la Grèce païenne.*

CHANT VI.

1. P. 91. — *Dans la main déjà débile de Jean.* — Sous Jean III (1521-1557), fils d'Emmanuel le Fortuné, le Portugal avait abandonné aux Maures plusieurs places secondaires de l'Afrique septentrionale, et, malgré le génie de Castro, il avait vu commencer la décadence de son empire de l'Inde. Jean III n'en fut pas moins un prince puissant et aimé de ses sujets. Camoens lui a consacré, en guise d'épitaphe, une pièce de vers magnifique.

2. P. 91. — *Un autre Jean.* — « Jean II. » (G.) C'est Jean II (1481-1495) qui prépara la gloire du règne d'Emmanuel. Pressentant l'avenir, il donna au cap des Tempêtes, découvert par Barthélemy Dias, le nom de cap de Bonne-Espérance. Les Portugais le surnommèrent le roi parfait; la reine d'Espagne s'écria, en apprenant qu'il

n'était plus : « L'homme est mort! » Un Anglais disait à Henri VII : « Ce qui m'a le plus frappé en Portugal, c'est un roi qui commande à tous et à qui personne ne commande. »

3. P. 92. — *Dans les plaines brûlantes d'Alcacer.* — Alcacer, ou Alcaçar-Quivir, est près de Larache, dans le Maroc. Dans cette journée (4 août 1578), les Portugais avaient l'avantage, lorsqu'une terreur panique, provoquée par le cri de « sauve qui peut »! changea le triomphe en désastre. Le roi D. Sébastien resta parmi les morts. Avec lui tombait la puissance du Portugal.

4. P. 92. — *Moissonner des palmes.* — Dans une première expédition, en 1574, D. Sébastien avait, près de Tanger, remporté quelques avantages sur les Maures.

5. P. 92. — *Le triste tombeau.* — « Nos hommes d'État d'autrefois avaient conçu un projet plein de grandeur et profondément politique, lorsque, voyant le reste de la péninsule réuni sous un seul sceptre, ils avaient pensé que, pour être vraiment indépendant, le Portugal devait s'étendre sur la partie de l'Afrique qui lui fait face et conquérir les Algarves d'outre-mer. Mais dans le passé (peut-être sera-ce toujours là notre malheur!) le destin voulut que le Portugal manquât d'esprit de suite en politique aussi bien qu'en administration. Nous semblons voués aux changements perpétuels! L'or de la Mine, les épices et les perles de l'Asie, plus tard l'or et les diamants du Brésil, ont fait regarder avec dédain les côtes de l'Afrique, qui demandaient de grandes dépenses et beaucoup de temps avant de donner un revenu quelconque aux douanes et au trésor.

« Don Sébastien, en projetant de se faire empereur du Maroc, n'était donc pas si fou qu'on l'a dit après son

insuccès. Là où il y eut folie, c'est dans la manière dont se fit l'expédition. La grandeur du désastre rendit le projet impopulaire; par suite, on fit si peu de cas des places d'Afrique qu'on oublia d'aviser Ceuta de la révolution de 1640. Or Ceuta n'étant pas avertie de ce qui se passait en Portugal reçut une garnison espagnole, et depuis elle est restée à l'Espagne.

« Que d'importance peuvent avoir les plus simples événements! Si nous avions toujours nos forteresses de l'Afrique, ne serions-nous pas les alliés puissants et bien-aimés des Français? Leur bon voisinage, en Algérie, n'aurait-il pas donné pleine sécurité à nos secondes Algarves? A l'entrée du détroit, un pied en Afrique, l'autre en Europe, le Portugal serait-il ce petit royaume de quatre-vingt-dix lieues dont tout le monde se moque? Ce n'est pas malheureusement d'aujourd'hui qu'on se plaît, en Portugal, à mépriser le passé, et à courir en avant sans savoir où l'on va »! (G.) — Si Garrett vivait encore, il serait heureux de voir le Portugal marcher progressivement, dans la voie des sages réformes, vers la prospérité que lui souhaitent tous ceux qui s'intéressent à lui, surtout les Français, ses amis et ses alliés naturels.

6. P. 93.— *La perfide Panthère de l'Escurial.*— Philippe II, roi d'Espagne, petit-fils par sa mère d'Emmanuel le Fortuné, fut accusé, non sans raison, d'aspirer à la monarchie universelle. Il contribua beaucoup, par ses conseils, à hâter l'expédition d'Alcaçar-Quivir, dont il espérait pour lui-même les plus heureux résultats : en effet, si D. Sébastien triomphait, les côtes de l'Espagne étaient délivrées de la piraterie des Barbaresques; s'il échouait, le Portugal était livré, comme une proie désormais sans défense, à l'ambition de son puissant voisin.

7. P. 93. — *Des bonzes cruels sont au pinacle.* — Les frères Louis et Martin Camara, jésuites, et leurs partisans. Osorio s'écrie, en les apostrophant avec indignation : « Il ne pouvait arriver à ce peuple et au roi de malheur plus grand que votre élévation au pouvoir! »

8. P. 94. — *L'audacieux dragon.* — Allusion au serpent ailé qui servait autrefois de timbre aux armoiries portugaises.

9. P. 94. — *Le lion de Pyrène.* — Pyrène, fille de Bébryx, fut, dit la Fable, ensevelie sous les montagnes qui depuis ce funeste événement se sont appelées Pyrénées. Son nom est mis ici pour celui de l'Espagne. Quant au lion, symbole du royaume de Léon, il figure encore aujourd'hui dans les armoiries espagnoles.

10. P. 95. — *C'est don Alexis.* — A la mort de Jean III, sa veuve Catherine, sœur de Charles-Quint, nommée régente, avait confié l'éducation du jeune Sébastien, son petit-fils, à D. Alexis de Ménezès, l'homme le plus digne qu'elle pût trouver de remplir ces importantes fonctions. Grâce à Ménezès, le jeune prince, honnête, généreux, instruit, promettait d'être digne de ses glorieux ancêtres; malheureusement le gouverneur fut bientôt évincé par le confesseur du roi, Louis Camara, et par son frère Martin.

CHANT VII.

1. P. 104. — *Cette Vierge aux blancs vêtements.* — « Voir les poésies et les romans de Walter Scott. » (G.) Cette légende a fourni à Scribe et à Boïeldieu le sujet de la *Dame blanche*, l'un des chefs-d'œuvre de l'opéra-comique français.

2. P. 104. — *Le subtil Ariel.* — « Ariel est l'une des plus poétiques créations de Shakespeare. » (G.) Dans la *Tempête*, le personnage d'Ariel, génie à la fois beau et bon, fait un contraste frappant avec celui de Caliban, vrai type de laideur physique et morale

3. P. 106. — *Qui n'avez pas été bâtis sur le sommet d'un rocher.* — « La grande question qui divise les jurisconsultes et les historiens (y eut-il à proprement parler un système féodal établi dans la péninsule ibérique?) pourrait peut-être, en grande partie, être résolue par l'étude et l'examen attentif des monuments de l'architecture.

« Quand on descend le Rhin, et qu'on voit ces riches et pittoresques montagnes couronnées de châteaux seigneuriaux, encore hérissés de créneaux et de bastions, peut-on ne pas se dire : « Ici a régné le système féodal dans toute sa plénitude? » Mais celui qui, parcourant les arides sierras et les riches plaines du Portugal et de l'Espagne, verra sur les hauteurs les ruines des forteresses des Maures, tandis que le palais du noble chrétien, le couvent du moine, la maison du laboureur, la cabane du pâtre s'élèvent, pêle-mêle, au flanc des monts, ou le long de la vallée, sans grande différence dans les proportions comme dans le mode de construction, celui-là se dira certainement : « Ici un peuple de frères a uni ses

« efforts pour chasser l'Africain, son maître; entre les « classes de ce peuple, il n'a existé ni servage ni suzerai- « neté; il n'était besoin ni de châteaux-forts ni de ponts- « levis. Ces hommes ont détruit l'ennemi commun, et ils « ont vécu en paix les uns avec les autres, qui plus riche, « qui plus pauvre, mais sans qu'il y eût une race privilégiée « et exclusive de possesseurs et une autre astreinte à tra- « vailler pour autrui. » L'étude des arts est plus utile à la science que celle-ci, dans son orgueil, ne semble le croire. » (G.)

4. P. 107. — *Précédé de cannes fragiles.* — « Ces porte-cannes, qui figurent encore dans le cortége de nos rois, étaient autrefois les huissiers royaux. Sa-Miranda, dans sa lettre à Jean III, établit, sous ce rapport, une comparaison intéressante entre les rois de Portugal et les autres souverains, sans excepter le pape lui-même. Cette lettre mérite d'être lue par tous les princes. » (G.)

5. P. 108. — *Qu'ils ne sont pas connus des tapis du palais.* — « Cette expression, fort élégante, est empruntée à D. Fr. Man. de Mello. » (G.) Francisco Manuel de Souza e Mello, écrivain distingué du XVIII^e^ siècle, a laissé plusieurs ouvrages gracieux et pleins d'*humour*. Le plus connu est *l'Hôpital des lettres*.

6. P. 109. — *La musique des ménestrels se fait entendre.* — « Les musiciens du palais portaient alors le nom de ménestrels. Plus tard on les appela *musiciens des écuries*. Ce terme indigne était encore en usage sous Jean IV. » (G.)

7. P. 111. — *Le souvenir de Castro.* — Les Castro sont, par majorat, restés jusqu'à nos jours propriétaires de la Penha.

8. P. 112. — *Il expose d'abord le sujet héroïque de ses chants.* — « Voy. *Lusiades*, ch. 1. » (G.) Dans ce chant et

le suivant, Garrett fait, en poëte, un résumé brillant du chef-d'œuvre de Camoens.

9. P. 113. — *Le vainqueur de Nysa.* — Nysa est une ville de l'Inde ancienne, bâtie presque au confluent du Cophène et de l'Indus. Elle fut, dit-on, fondée par Bacchus, lorsqu'il parcourut cette contrée en conquérant.

10. P. 114. — *Voilà Mombaça.* — Chef-lieu du royaume de même nom, sur la côte de Zanguebar, appartient aujourd'hui à l'iman de Mascate.

11. P. 114. — *Où d'hypocrites Sinons.* — Sinon est un traître célèbre de l'*Énéide;* c'est grâce à sa fourberie que le cheval de bois entra dans les murs de Troie. Les Sinons des *Lusiades* sont un faux pilote, chargé d'égarer Gama et Bacchus lui-même qui, sous diverses figures, excite contre les Portugais la fureur des Maures.

12. P. 114. — *Dont la naissance fut double.* — Bacchus est représenté sous les traits d'un bel adolescent. Sa naissance fut double, car, après que sa mère, Sémélé, eut été brûlée par la foudre, Jupiter le fit passer du sein maternel dans sa cuisse.

13. P. 114. — *Charmante Érycine.* — Vénus reçoit fréquemment ce nom, en poésie, à cause du temple célèbre qu'on lui avait bâti sur le mont Éryx, en Sicile.

14. P. 114. — *La belle Dionée.* — C'est l'un des nombreux surnoms que les poëtes donnent à Vénus; il lui vient de sa mère, Dioné, fille de l'Océan, qu'il ne faut pas confondre avec une autre Dioné, fille d'Atlas et mère de Pélops et de Niobé.

15. P. 115. — *Perdit la forme humaine.* — Actéon, petit-fils de Cadmus, chasseur intrépide, ayant surpris Diane au bain, fut changé en cerf par la déesse irritée et dévoré par ses propres chiens.

16. P. 117. — *Le sommet de la tête de cette Europe.* — « Voy. *Lusiades*, ch. III. » (G.) Camoens appelle l'Espagne « la tête de l'Europe » ; Garrett a continué l'image.

17. P. 117. — *Abattit les aigles romaines.* — Viriathe avait été pâtre avant de devenir homme de guerre. Il tint longtemps en échec la fortune de Rome : désespérant de le vaincre, Q. Servilius Cépion le fit assassiner.

18. P. 117. — *Du Comte Henri.* — Henri de Bourgogne, arrière-petit-fils de Hugues Capet, roi de France. Camoens fait descendre le comte Henri, dont le fils porta le titre de roi, de princes hongrois ou lorrains; mais un manuscrit, trouvé dans l'abbaye de Fleury et imprimé par les soins de Pierre Pithou, a permis d'établir la véritable généalogie des rois de Portugal.

19. P. 117. — *Du fils illustre de ce prince.* — Henri eut pour fils Alphonse I^er^ qui du nom de son père est appelé Alphonse Henriquez (1112-1185). Après avoir triomphé, grâce au concours de son gouverneur Égas Monis, l'un des hommes les plus célèbres du Portugal, d'embarras intérieurs que lui avait suscités l'ambition de sa mère, et repoussé une invasion du roi de Castille, Alphonse poursuivit la guerre contre les Maures. Il les battit complètement à Ourique.

20. P. 117. — *De cinq couronnes brisées à Ourique.* — Dans cette journée Alphonse défit cinq princes musulmans qui portaient le titre de roi. C'est par acclamation que ses soldats le proclamèrent roi sur le champ de bataille; ce titre lui fut, peu de temps après, confirmé par les Cortès de Lamego (1142).

21. P. 117. — *Le ciel lui donna les saintes Quinas.* — Sur les *Quinas*, voir la note 6 du chant III.

22. P. 117. — *La loyauté et l'honneur d'Égas Monis.* — Pour délivrer Alphonse, assiégé dans Guimaraens et vive-

ment pressé par les troupes d'Alphonse VII, Égas Monis, sans consulter son maître, alla trouver le roi de Castille; comme s'il était le plénipotentiaire d'Alphonse-Henriquez, il signa un traité par lequel, après que l'armée espagnole se serait éloignée de Guimaraens, le roi de Portugal se déclarerait vassal de celui de Castille. Si cette condition n'était pas remplie, le négociateur viendrait, avec sa femme et ses enfants, se remettre entre les mains d'Alphonse VII. Celui-ci, ayant accepté le traité, leva le siège et se retira à Tolède; mais Alphonse-Henriquez désavoua celui qui, bien qu'il eût sauvé son prince d'une perte presque certaine, avait agi sans mandat. Alors Égas Monis alla, comme il s'y était engagé, se livrer avec sa femme et ses enfants. Il s'attendait à subir le dernier supplice : Alphonse VII s'honora en lui faisant grâce.

Guimaraens, dont il est ici question, est situé un peu au sud de Braga; on l'écrit quelquefois *Guimanares*. C'est la patrie d'Alphonse Henriquez. Saint Damase, qui fut pape de 366 à 384, est né dans cette ville.

23. P. 117. — *Sous Sanche* Ier. — Sanche Ier (1185-1211) fut un prince administrateur plutôt que guerrier. Il fut aidé dans la conquête des Algarves par une armée de croisés qui s'en allaient en Terre-Sainte combattre sous le drapeau de Lusignan.

24. P. 117. — *Vient ensuite un autre Alphonse.* — Bien qu'il eût les goûts pacifiques de D. Sanche, son père, Alphonse II (1211-1223) reprit aux musulmans la ville forte d'Alcacer do Sal, au sud-est de Sétubal, dans l'Estramadure.

25. P. 118. — *L'inertie de Sanche II.* — Sanche II (1223-1248) était d'une grande bonté; ses favoris en abusèrent pour pressurer le royaume. Comme ils prétendaient

agir au nom du prince, le mécontentement devint général et les Portugais réclamèrent l'intervention du pape. Au concile de Lyon (1245), où fut déposé Frédéric II, Innocent IV lança l'excommunication contre D. Sanche, invitant son frère Alphonse à prendre la régence. Sanche ne résista point : il alla finir ses jours à Tolède; c'est là qu'il mourut en 1248.

26. P. 118. — *Un roi supérieur à tous les autres.* — « Cette phrase est de Camoens, *Lusiades*, III, 93. » (G.)

27. P. 118. — *Le comte de Boulogne.* — Le frère de D. Sanche, qui régna sous le nom d'Alphonse III (1248-1279) avait épousé Mathilde, comtesse de Boulogne. Quand il fut monté sur le trône, il répudia Mathilde, et se maria avec Béatrix de Gusman, fille naturelle du roi de Castille Alphonse X.

28. P. 118. — *Denis eut encore un meilleur destin.* — Denis (1279-1325) eut un règne pacifique. Il protégea les lettres et fit planter des pins le long du littoral pour défendre les terres fertiles contre l'envahissement des sables. C'est sous ce prince que l'ordre des Templiers fut aboli par Clément V; mais Denis ne les persécuta point. Leurs biens servirent à doter l'Ordre du Christ, qui subsiste encore : presque tous les anciens Templiers y furent incorporés. Denis a été surnommé par ses sujets reconnaissants « le père de la patrie ». Une partie de sa gloire pacifique revient à sa femme Isabelle, qui a été canonisée sous le nom de sainte Élisabeth de Portugal. Elle avait fondé à Coïmbre un couvent de clarisses; elle s'y retira après la mort de Denis.

29. P. 118. — *Les muses au langage doré.* — Camoens s'exprime à peu près dans les mêmes termes au chant III des *Lusiades*. C'est à l'université de Coïmbre, fondée

par le roi Denis, que Camoens et Garrett firent leurs études : les deux poëtes ont eu à cœur de payer un juste tribut à cette ville, où s'instruisit leur jeunesse.

30. P. 118. — *Il montra trop peu de respect...* — Alphonse IV (1325-1357) s'était trois fois révolté contre son père, ce qui, sans aucun doute, avait avancé la mort de Denis.

31. P. 118. — *Dans les plaines du Salado.* — Cette bataille se livra près du Rio Salado, non loin de Tarifa, dont elle porte quelquefois le nom. Alphonse y gagna le surnom de Brave; mais il ne fut pas seul à combattre l'invasion des Marocains, qu'appuyait le roi de Grenade : son gendre, Alphonse XI de Castille, s'y couvrit aussi de gloire. La victoire du Rio Salado (1340) fut si complète qu'on peut la regarder comme la revanche de Xérès.

32. P. 119. — *Le sort de cette infortunée princesse.* — La mort d'Inez de Castro, que l'infant D. Pèdre avait, dit-on, secrètement épousée, est l'un des plus touchants épisodes des *Lusiades*. Ferreira en a fait le sujet d'une belle tragédie. La fontaine des amours se voit encore dans la villa des Larmes, près de Coïmbre.

33. P. 119. — *Les plaintes d'Inez résonnent sur la lyre.* — Les traductions des *Lusiades* dans toutes les langues, dit Garrett, suivirent de près la publication du poëme original, ce qui est la meilleure preuve de l'excellence de cet ouvrage. Garrett énumère ces traductions par ordre chronologique; les trois premières (1580-1591) sont en espagnol; la quatrième (1612) est en français.

CHANT VIII.

1. P. 123. — *Rare merveille de la Chine lointaine.* — « La porcelaine était encore très rare en Europe; on peut en juger par l'admiration qu'excita à Rome le service de porcelaine de l'Inde qu'offrit au pape notre saint évêque D. François Barthélemy des Martyrs, en conseillant à Sa Sainteté de renoncer à la vaisselle plate d'or et d'argent, peu convenable pour la table du successeur de saint Pierre, et d'adopter celle-ci, qui serait moins chère et moins luxueuse. » (G.)

2. P. 124. — *La liqueur du Rhin.* — Le vin de Johannisberg est justement renommé. Le coteau qui le produit est à quelques kilomètres de Mayence; il appartenait autrefois aux riches abbés de Fulde.

3. P. 124. — *Les larmes volcaniques de Parthénope.* — « Le vin de Lacryma-Christi. » (G.) Les coteaux qui avoisinent le Vésuve sont couverts d'une couche de cendres, saturées de sel et de nitre, extrêmement favorables à la vigne. De là vient la réputation des *vins grecs*, du *malatesta* et surtout du *lacryma-christi*. Les eaux de Cintra sont, en effet, d'une grande fraîcheur; non loin de cette ville commence un magnifique aqueduc qui alimente les fontaines de Lisbonne. Les sources d'eau pure, limpide, fraîche et « savoureuse », sont rares en Portugal; c'est ce qui explique l'enthousiasme de Garrett pour celles de Cintra.

4. P. 124. — *Il lui parle des amours adultères de Ferdinand.* — D. Pèdre (1357-1367) laissa à son fils Ferdinand le royaume dans un état prospère; Ferdinand (1367-1383) ne sut pas maintenir cette prospérité. Il commit une première faute en cherchant follement à supplanter

Henri de Transtamare, que l'appui de Duguesclin avait affermi sur le trône de Castille. Il en commit une seconde en répudiant la reine, fille de Henri de Transtamare, pour épouser l'ambitieuse et altière Léonor Tellez, qu'il enleva par un divorce à son premier mari, Juan Lorenzo da Cunha. Pour venger sa fille, Henri envahit le Portugal et il s'avança en vainqueur jusqu'à Lisbonne. Il fallut l'intervention du pape pour amener la paix.

A l'intérieur, l'influence de Léonor fut désastreuse. Ayant pris la régence à la mort de Ferdinand (1383), elle fit proclamer reine sa fille Béatrix, mariée à Jean de Castille, quoique la constitution de Lamégo écartât du trône les infantes mariées à l'étranger. Les Portugais lui préférèrent un fils bâtard de D. Pèdre, Jean, grand-maître de l'ordre d'Avis. Jean ne prit cependant la couronne qu'en 1385 : cette même année, il l'affermissait sur sa tête par la victoire d'Aljubarrota.

5. P. 124. — *La voix de Nuno.* — Jean d'Avis (1385-1433) fut puissamment secondé par la vaillance de Nuno Alvarez Pereira, bâtard comme lui, qu'il créa connétable et qui partagea avec le roi la gloire d'Aljubarrota. Ses compatriotes l'ont surnommé le Scipion du Portugal. Sa fille épousa un fils naturel du roi, qui fut la tige des Bragances.

6. P. 125. — *Champs d'Aljubarrota.* — Le bourg d'Aljubarrota est un peu au sud de Leiria. Quoiqu'on ait bâti, en souvenir de cette journée, la magnifique église de Batalha, à quelque distance d'Aljubarrota, on voit, dans le bourg même, une petite chapelle commémorative.

7. P. 125. — *Saint-Georges.* — « Saint Jacques ! » était le cri de guerre commun à l'Espagne et au Portugal ; mais pour éviter toute confusion dans les combats livrés entre

Espagnols et Portugais, et aussi pour témoigner sa reconnaissance à son allié le duc de Lancastre, le Maître d'Avis décida que le cri de sa nation serait à l'avenir celui des Anglais : « Saint-Georges ! »

8. P. 125. — *Nos magnanimes infants.* — Jean Ier avait cinq fils : Édouard, qui lui succéda (1433-1438) ; Pèdre, qui fut régent pendant la minorité d'Alphonse V, son neveu ; Henri, le promoteur des découvertes maritimes ; Jean et Ferdinand.

9. P. 125. — *Un nouveau Régulus.* — Sous le règne d'Édouard, dans une expédition malheureuse contre Tanger (1436), le frère du roi, Ferdinand, tomba au pouvoir des musulmans qui, pour sa rançon, exigèrent qu'on leur rendît Ceuta. Soit qu'il agît de son plein gré, soit qu'il y fût contraint par l'opposition des Cortès, Ferdinand refusa la liberté à ce prix.

10. P. 126. — *Edouard qui doit régner si peu.* — Édouard éprouva le plus vif chagrin du désastre de Tanger et du triste sort de son frère. Sa santé, altérée par ces souffrances morales, ne put pas résister aux atteintes de la peste : il mourut à Thomar, après cinq ans de règne. C'est sous ce prince que Lisbonne, après Guimaraens et Coïmbre, commença à devenir la résidence ordinaire de la cour.

11. P. 126. — *Le cinquième Alphonse.* — Alphonse V (1438-1481) n'avait que six ans à la mort de son père. Sa mère, Léonor d'Aragon, aurait voulu la régence ; mais les Portugais exigèrent qu'elle fût remise à l'oncle du jeune roi, D. Pèdre, prince d'un grand mérite.

12. P. 127. — *Un drame digne des tours de Byzance.* — C'est là que fut tué D. Pèdre, en 1449. Ses ennemis, surtout le comte de Barcellos, bâtard de Jean Ier, l'avaient

indignement calomnié, attribuant à son ambition criminelle la mort de ses frères Édouard et Jean et celle de Léonor. Forcé de quitter la cour et de se fortifier dans ses domaines, il fut attaqué par une armée et périt au début de l'action.

13. P. 127. — *Victorieux Alphonse.* — En apprenant la chute de Constantinople (1453), le pape fit prêcher une croisade dans toute l'Europe chrétienne. Tout d'abord le zèle fut grand, mais il dura peu; bientôt il fut facile de comprendre que la croisade resterait à l'état de projet. Cependant Alphonse avait fait de grands préparatifs; pour les utiliser, il fit trois expéditions en Afrique (1458, 1464 et 1471). La prise d'Alcaçar, de Tanger et d'Arzila releva aux yeux des musulmans le prestige du nom portugais, compromis par l'échec d'Édouard et de Ferdinand, et valut au roi le surnom d'Africain.

14. P. 127. — *La gloire immortelle qui resplendit autour de ton fils.* — Ce prince, qui régna sous le nom de Jean II (1481-1495), n'avait encore que seize ans lorsqu'il suivit son père en Afrique. Il se conduisit si vaillamment sous les murs d'Arzile, que le roi l'arma chevalier dans la mosquée de cette ville, aussitôt qu'il s'en fut emparé.

15. P. 127. — *Un roi magistrat.* — « Ferreira l'appelle : roi citoyen, roi qui fut à la fois homme, père et ami. » (G.)

16. P. 127. — *Son métier de roi.* — « C'est un mot de Frédéric le Grand. » (G.)

17. P. 127. — *Que Toro proclame encore.* — La sœur d'Alphonse V de Portugal avait épousé Henri IV de Castille, prince faible, jouet de ses favoris. Lorsque Henri IV mourut, en 1474, sa sœur Isabelle, mariée à Ferdinand d'Aragon, fut reconnue comme reine par la majorité

des Castillans, au détriment de Jeanne, fille de Henri, ou plutôt, comme le disaient ses ennemis (et la conduite scandaleuse de la reine rendait vraisemblable ce qu'ils avançaient), fille du favori Bertrand de la Cueva. Les droits de Jeanne furent soutenus par Alphonse V, son oncle et son fiancé; mais le prince ne put pas les faire triompher, car il perdit la sanglante bataille de Toro, dans la Vieille-Castille (1476). Dans cette journée, le corps d'armée d'Alphonse fut mis en déroute; les Portugais auraient été écrasés si, à l'aile opposée, Jean, fils du roi, n'eût triomphé de Ferdinand le Catholique; ce qui fit dire à Isabelle : « Sans le poussin, le coq était pris. »

18. P. 128. — *Espoir de richesses et de conquêtes pour l'avenir.* — On sait que Jean II donna au cap des Tempêtes, découvert en 1486 par Barthélemy Dias, le nom de cap de Bonne-Espérance, qui lui est resté. Ce fut lui qui prépara l'expédition de Gama. Vasco de Gama allait partir, lorsque le roi mourut (1495).

19. P. 128. — *Le Gange vénérable et le roi Indus.* — Cette vision est l'un des plus beaux passages des *Lusiades*. Elle est racontée à la fin du quatrième chant.

20. P. 129. — *Devenu rocher.* — Le géant Adamastor, dont Camoens fait un frère d'Encelade, de Typhon, de Briarée, etc., eut l'audace d'aimer la Néréide Thétis (qu'il ne faut pas confondre avec *Téthys*, femme de Neptune) et de se révolter contre Jupiter. Il fut changé en rocher et devint le cap des Tempêtes. Quelques commentateurs des *Lusiades* ont vu dans Adamastor la personnification de l'islamisme: nous pensons qu'ils prêtent gratuitement cette intention, d'ailleurs fort ingénieuse, à Camoens.

21. P. 129. — *Une alliance cordiale avec le monarque africain.* — « Voyez *Lusiades*, ch. VI. » (G.)

22. P. 129. — *Cette terre si longtemps et si ardemment désirée.* — « Voyez *Lusiades*, ch. VII. » (G.) Ce vers se trouve au début du septième chant. Le sixième a été rempli par l'histoire de douze chevaliers portugais qui allèrent en Angleterre combattre en champ clos pour douze dames dont ils étaient les champions, et par le magnifique récit d'une tempête, soulevée par Bacchus et apaisée par Vénus. Dans le septième chant, Camoens parle en poëte de la géographie, de l'histoire et des mœurs de l'Inde. Ces détails devaient être d'un grand prix aux yeux de ses contemporains.

23. P. 129. — *Le bras invincible du vaillant Gama.* — « Voyez *Lusiades*, ch. VIII. » (G.) Après une entrevue avec le *Zamorin* ou roi de Calicut, Gama fut un instant retenu prisonnier dans le palais du *Catual*, ou premier ministre, que les Maures, tremblant pour leur monopole commercial, avaient gagné à leur cause.

24. P. 130. — *Les délices de Paphos et d'Amathonte.* — « Voyez *Lusiades*, ch. IX. » (G.) Dans ce neuvième chant des *Lusiades*, Camoens trace un tableau merveilleux des beautés voluptueuses de l'île enchanteresse où Vénus et l'Amour ont donné aux Nymphes la douce mission de délasser Gama et ses compagnons des fatigues qu'ils ont endurées. En dépit des critiques de Voltaire, de La Harpe et de Delille, on peut dire que cet épisode ne le cède à nul autre pour le charme, la grâce et le coloris. Parseval-Grandmaison en a donné une élégante traduction dans ses *Amours épiques* qui lui ouvrirent les portes de l'Académie. Garrett semble ici s'efforcer de lutter de grâce avec son modèle : ses vers ne sont pas indignes d'être rapprochés de ceux de Camoens; on ne saurait en faire un plus bel éloge.

25. P. 132. — *C'est qu'une nymphe céleste.* — « Voyez *Lusiades,* ch. X. » (G.) Soit par son récit au roi de Mélinde, soit à l'aide des tentures déployées sur ses vaisseaux devant les envoyés du Samorin, soit au moyen des prédictions de la nymphe de l'île Enchantée, Camoens réussit à mettre en lumière la gloire de tous ceux qui ont illustré le Portugal, depuis Viriathe jusqu'à l'époque où fut écrit son poème. C'est de Protée, doué du don de lire dans l'avenir, que la nymphe a appris ce qu'elle raconte à Vasco de Gama et à ses compagnons.

26. P. 133. — *Les orgueilleux nayres.* — *Nayre* est le nom que portaient dans l'Inde les grands dignitaires civils et militaires, non seulement du Samorin (qu'on écrit également Zamorin) ou roi de Calicut, mais de tous les autres princes.

27. P. 133. — *C'est dans un hôpital... que meurt Pacheco.* — Camoens le compare à Bélisaire, victime, comme lui, de la calomnie : « Viens, dit-il, ô Bélisaire, te consoler auprès de Pacheco ! » Combien le génie des grands poëtes n'est-il pas digne d'admiration et de reconnaissance, quand, au nom de l'éternelle justice, ils relèvent ainsi et mettent en lumière la vertu et l'héroïsme persécutés !

28. P. 133. — *Le sien aussi a coulé.* — Les Vénitiens, dont le commerce avec l'Orient était perdu si les Portugais triomphaient dans l'Inde, avaient formé contre eux une redoutable coalition, dans laquelle étaient entrés le soudan d'Égypte, et les rois de Calicut et de Cambaye. François d'Alméida fut envoyé en Orient pour tenir tête à ces ennemis puissants. Pendant qu'il organisait la résistance, son fils Lorenzo, accablé par des forces supérieures, mourut en héros. Alméida vengea sa mort et

détruisit les forces des coalisés. Il fut le premier vice-roi des Indes. Après lui, jusqu'au milieu du XVI^e siècle, ce titre fut successivement porté par Albuquerque, Soarès, Sequeira, Édouard de Ménezès, Vasco de Gama, le héros des *Lusiades*, Henri de Ménezès, Pierre de Mascarenhas, Sampayo, Nuno da Cunha, Noronha, Étienne de Gama, fils de Vasco, Martin de Souza et Jean de Castro.

29. P. 133. — *Son destin est affreux.* — En revenant en Portugal, François d'Alméida mouilla dans la baie de Saldagne, près du cap de Bonne-Espérance. Une querelle s'étant élevée entre les indigènes et des hommes de son équipage, il fut tué en intervenant pour la faire cesser.

30. P. 134. — *Ormuz, Géran.* — Géran est l'ancien nom de la petite île d'Ormuz, située à l'entrée du golfe Persique; à partir du XVI^e siècle, Ormuz désigna à la fois l'îlot et la ville. Albuquerque s'en empara en 1514. Aujourd'hui Ormuz appartient à l'iman de Mascate; mais l'iman paie tribu à la Perse.

31. P. 134. — *Médine exécrée et la Mecque tremblent au nom de Soarès.* — Soarès fit une expédition dans le golfe Arabique; mais son principal titre de gloire est l'occupation de l'île de Ceylan. Il prépara aussi l'extension de l'influence portugaise vers l'Orient, en envoyant une ambassade à Pékin.

32. P. 134. — *Sequeira, Édouard et Henri de Ménezès, et toi, vaillant Mascarenhas.* — Sequeira acheva de ruiner les espérances de Venise, en s'alliant, contre elle et contre l'Égypte, avec le roi d'Abyssinie. Édouard de Ménezès comprima avec énergie le soulèvement de l'Inde, dont Ormuz avait donné le signal par le massacre de tous les Portugais qui se trouvaient dans l'île. Henri de Ménezès, l'un des hommes que Vasco de Gama estimait le plus,

détruisit la piraterie dans les mers de l'Inde et rattacha les Moluques à l'empire portugais. Pierre de Mascarenhas se distingua particulièrement dans la presqu'île de Malacca ; mais il ne fut vice-roi que de nom, car Sampayo profita de son éloignement de Goa, lorsque mourut Ménezès, pour prendre le commandement à sa place, et il refusa de le lui rendre.

33. P. 135. — *Grâce au célèbre Hector.* — Hector de Sylveira, lieutenant du vice-roi Sampayo. Camoens dit de lui : « il fit autant de mal aux armées de Guzzerate que l'Hector troyen en fit autrefois aux Grecs. Un autre Sylveira, lieutenant de Nuno da Cunha, se distingua tellement à Diu, assiégé par les janissaires de Soliman le Magnifique, que François Ier fit mettre son portrait à côté de celui de Bayard.

34. P. 135. — *Baçaïm se rend.* — Baçaïm était l'une des principales villes du royaume de Visapour.

35. P. 135. — *L'illustre Cunha.* — Fils de Tristan, Nuno da Cunha avait été armé chevalier par Albuquerque. Pendant dix ans, il se couvrit de gloire dans les Indes. Il mourut au cap de Bonne-Espérance, en revenant en Europe se justifier contre les calomnies de ses ennemis.

36. P. 135. — *Les hauts remparts de la noble Diu.* — Nuno da Cunha avait donné Diu au Portugal : Souza affermit cette conquête, en remplaçant par une citadelle le fort provisoire bâti par Nuno. Néanmoins, dès cette époque, l'affaiblissement de la puissance portugaise en Orient est déjà sensible.

37. P. 135. — *Le triomphant Castro.* — Sa réputation d'honorabilité était si grande que sa parole valait un écrit. On sait comment il put, en offrant seulement ses moustaches en gage, obtenir des banquiers de Goa

l'avance des sommes dont il avait besoin pour relever les murailles de la forteresse de Diu, presque entièrement détruites pendant le siège victorieusement soutenu par les Portugais en 1546.

38. P. 135. — *Les secrets de la création tout entière.* — La nymphe qui raconte la gloire future des Portugais en Orient s'arrête à Jean de Castro. C'est que, après ce grand homme, la décadence sera rapide. Lorsque son récit est terminé, Téthys emmène Gama et ses compagnons sur une haute montagne, et de là leur montre, en les décrivant sous les couleurs les plus poétiques, le monde sidéral et les diverses contrées de la terre. C'est un des passages les plus brillants des *Lusiades*.

CHANT IX.

1. P. 140. — *C'est de cette mosquée.* — La chapelle du château de la Penha a conservé son caractère moresque. Un balcon extérieur l'entoure en partie, et permet au touriste, qui de là domine la vallée de Cintra, de parcourir du regard l'un des plus beaux panoramas de l'Europe. De la Penha, on aperçoit des ruines sur un sommet voisin; peut-être est-ce là que Garrett place l'ermitage de Bernardin.

2. P. 141. — *Le culte du sanglant Endovelice.* — Nos dictionnaires ne disent rien de cette divinité; nous croyons donc qu'une courte notice sur Endovelice sera ici à sa place. Le chapitre XII de la *Monarchie portugaise* de Brito est presque en entier consacré à ce dieu gréco-phénicien plutôt que celtique; en voici le résumé :

Les Carthaginois, dit Brito, avaient fondé diverses

colonies sur les côtes de la péninsule ibérique; l'une des plus importantes était Port-d'Annibal, à peu près au milieu du littoral sud de la Lusitanie. Des relations amicales s'établirent promptement entre les colons de Port-d'Annibal et les indigènes, si bien que ceux-ci permirent aux étrangers de pénétrer dans l'intérieur des terres, où le chef carthaginois Bahodes reçut l'autorisation de fonder Lacobriga, plus tard Lagos.

Bahodes eut pour successeur Maharbal. En arrivant en Lusitanie, Maharbal trouva dans Port-d'Annibal une galère cypriote que le mauvais temps avait contrainte d'y chercher refuge. Comme les Carthaginois et les Grecs étaient en guerre, à cause de leurs prétentions rivales sur la Sicile, la galère fut attaquée et prise, et les Cypriotes furent faits prisonniers. C'est en vain qu'ils avaient invoqué le secours de Vénus et de Cupidon, dieux protecteurs de leur patrie, dont ils transportaient avec eux les statues. On s'empara des femmes, et les hommes, réduits en esclavage, furent condamnés aux plus durs travaux, à l'exception des prêtres de Vénus et de l'Amour, à qui Maharbal témoigna le plus grand respect.

Peu de temps après, Maharbal, qui se trouvait alors aux environs d'Elvas, tomba malade. Les augures lui dirent que cette maladie lui était infligée par Cupidon, irrité de ce que ses suppliants n'avaient pas été respectés : pour apaiser sa colère, il devait remettre les Grecs en liberté et bâtir un temple au dieu dont il avait outragé l'image. Maharbal s'empressa de suivre ce conseil; les Cypriotes furent délivrés, et le temple, grâce au concours empressé des Lusitaniens, s'éleva bientôt à Théréna, non loin de Villa-Viçosa. Dans le temple fut placée

la statue du dieu qui, sur l'indication des prêtres grecs, fut représenté les yeux clos, le cœur sur la bouche et des ailes aux pieds.

Le temple de Théréna et la statue qu'il renfermait furent longtemps l'objet de la vénération des Lusitaniens et un but de pieux pèlerinage : de nombreux *ex-voto* tapissaient les murs. On l'appelait le temple d'Endovelice (qu'il serait mieux d'écrire *Endovellice*), soit, comme le pense Diogo Mendez de Vasconcellos dans ses *Remarques sur les Antiquités lusitaniennes* de Resende, parce que le dieu avait, croyait-on, le pouvoir d'extraire du corps (*avellere*) les flèches, les dards, etc., qui y restaient plantés, soit, comme le conjecture, dans ses *Éclaircissements*, Fr. Joachim de Santa-Rosa de Viterbe, parce que l'amour arrache violemment les secrets cachés au fond du cœur, *Endo* étant fréquemment, dans les anciens auteurs latins, mis au commencement des mots composés avec le sens de *In* ou *Intus*.

Un jour vint où, après avoir, plus que tout autre dieu, joui de la faveur populaire, Endovelice vit s'éclipser sa gloire et sa fortune. Le christianisme, maître de la péninsule, remplaça partout les temples païens par des églises. Mais tout ne périt point de celui de Théréna : par les soins de D. Théodose, duc de Bragance, plusieurs pierres gravées de ce temple furent transportées à Villa-Viçosa et servirent à orner la façade du couvent de Saint-Augustin de cette ville.

Au culte d'Endovelice était attaché un collége de prêtresses, renommées pour leur beauté et choisies dans les premières familles du pays. De nombreux serviteurs les secondaient. Un grand-prêtre avait la direction suprême des cérémonies et des sacrifices : c'était lui qui, le pre-

mier jour de chaque mois, immolait un agneau blanc devant l'autel du dieu.

Voici comment il procédait : après s'être complètement dépouillé de ses habits ordinaires, il prenait un vêtement d'une blancheur éclatante, ample et long, ouvert à gauche de manière à laisser l'épaule nue et le bras libre. Saisissant alors l'agneau vivant, il lui ouvrait la poitrine de la main droite, puis, plongeant la main gauche dans la blessure béante, il arrachait le cœur de la victime et le jetait sur des charbons ardents. Ainsi s'explique l'épithète de *sanglant* que Garrett donne au culte d'Endovelice.

La statue primitive du dieu était en argent massif; elle disparut dans le pillage du temple, lorsque l'armée de Jules César envahit le pays. On en fit une autre fort belle en marbre précieux. Celle-ci fut conservée intacte jusqu'au XVIII^e^ siècle, parce qu'on l'avait enchâssée dans les murs de l'église de Saint-Michel, où elle représentait Satan terrassé par l'archange. Malheureusement elle fut brisée, dit Fr. Henri de Saint-Antoine dans sa *Chronique de la sierra d'Ossa*, par des ignorants ou des fanatiques qui ne comprenaient pas la valeur de ce chef-d'œuvre.

3. P. 142. — *On raconte qu'un célèbre poëte.* — « Bernardin Ribeyro, de Torrao, que Camoens appelait son Ennius. Gentilhomme du roi Emmanuel, Ribeyro aima, dit-on, D. Béatrix, fille de ce prince, et, si l'on en croit le vicomte d'Almeïda-Garrett (Voy. *Une Pièce de Gil Vicente*), son amour n'aurait pas été vu par la noble dame avec trop de rigueur. Cette passion romanesque n'en fut pas moins pour lui la cause de grands malheurs; mais nous lui devons, par compensation, des poésies d'un charme, d'une douceur, d'une mélancolie fort remarquables. Ribeyro fut, à proprement parler, le créateur du

genre pastoral dans son pays... Béatrix, mariée au duc de Savoie, était allée habiter l'Italie. La légende rapporte que Ribeyro se rendit auprès d'elle sous l'habit d'un pèlerin, l'attendit à la porte de l'église et se présenta tout à coup à ses regards lorsqu'elle sortait de l'office divin. Mais qu'on juge de sa douleur : la princesse feignit de ne pas le reconnaître; et peu après elle lui fit intimer l'ordre de repartir sur-le-champ. Il obéit, la mort dans l'âme. Sa raison ne put résister au coup qui le frappait : on le vit, de retour en Portugal, errer dans la forêt de Cintra, et conter aux rochers et aux ruisseaux ses déceptions et ses souffrances. » (F.-J. FAURE, *Coup d'œil sur la littérature portugaise.*)— Garrett a fait de Bernardin le héros de son drame intitulé : *Une Pièce de Gil Vicente.*

4. P. 143. — *Il existe encore.* — « Par *encore* il faut entendre : à l'époque où Camoens alla sur cette montagne. » (G.)

5. P. 143. — *Mais c'est pour mourir.* — « Bernardin Ribeyro, son séjour dans la sierra de Cintra, son pèlerinage au delà des Alpes, à Turin, où se trouvait l'infante D. Béatrix, mariée au duc de Savoie, sont de l'histoire; le reste, qui pourrait le donner sûrement comme vrai ? » (G.) — Dans son drame, Garrett fait mourir Bernardin autrement que ne le rapporte la tradition. Il imagine que son héros, voulant adresser un suprême adieu à celle qu'il aime, pénètre secrètement dans le vaisseau qui va emporter la jeune princesse en Italie, et que, sur le point d'être découvert, il se jette à la mer pour ne pas la compromettre.

6. P. 149. — *Et de l'éditer.* — « Camoens arriva à Lisbonne en 1569; il publia ses *Lusiades* en 1572, à la librairie d'Antoine Gonsalves. Une seconde édition parut

la même année. On peut dire qu'on n'a jamais cessé depuis lors d'imprimer cet ouvrage, non plus que les autres œuvres de Camoens. » (G.) En ce moment (1879), l'imprimerie royale de Lisbonne publie une édition de luxe des *Lusiades,* dédiée à S. M. D. Louis, protecteur éclairé des lettres. Au texte portugais est jointe la traduction française de M. Azevedo.

CHANT X.

1. P. 152. — *C'est qu'ils ont résonné comme une menace.* — « Voyez *Lusiades*, chant IX (27-29) et chant X (150). » (G.).

Dans ces divers passages, Camoens compare D. Sébastien au jeune Actéon, et ses favoris à la meute qui hurle sur les pas du chasseur et qui doit le dévorer. Il représente les courtisans comme les corrupteurs du prince, et les prêtres de cour comme d'odieux hypocrites, abusant de leur saint caractère pour s'enrichir honteusement, pressurer le peuple et le courber sous le joug de l'Inquisition. Il serait superflu de faire ressortir, après ce qu'écrit Garrett à ce sujet, combien la liberté et la fierté de son langage durent créer d'ennemis à Camoens parmi les courtisans dont il démasquait les vices.

2. P. 152. — *Qu'il soit tué par le dénuement et la misère.* — On n'a cessé de répéter depuis trois siècles que le gouvernement avait, il est vrai, accordé à Camoens une pension de 15,000 réis, mais qu'il ne la lui payait pas. C'est une erreur que Garrett, lorsqu'il était premier historiographe du royaume, a pu détruire par la production de pièces officielles conservées aux archives. Mais de quel

secours efficace pouvaient être pour Camoens 15,000 réis (c'est-à-dire à peu près quatre-vingt-trois francs par an), même en tenant compte de la valeur plus considérable qu'avait alors cette modeste somme !

3. P. 153. — *La journée fatale.* — Celle d'Alcaçar-Quivir, où il doit périr.

4. P. 158. — *Je me suis procuré un gîte.* — « On fait d'ordinaire mourir Camoens à l'hôpital ; ce n'est pas l'avis de l'évêque de Viseu qui, dans un savant mémoire, donne des preuves à peu près irréfutables du contraire. » (G.).

5. P. 159. — *Et la lettre fatale.* — « Voyez au commencement du chant IV. » (G.).

6. P. 160. — *Rapportées par un poëte étranger.* — « RAYNOUARD, *Ode à Camoens.* » (G.). Voici la strophe de cette ode à laquelle Garrett fait allusion. Raynouard s'adresse à l'esclave Antonio, qui sut ennoblir la mendicité. « Ose, dit-il,

Ose te montrer dans Lisbonne,
Mendie à la clarté du jour ;
Impose une pieuse aumône
Et sur le peuple et sur la cour.
Qu'avec toi l'illustre poëme
Plus hardi que l'auteur lui-même,
Implore ses concitoyens ;
Et les cœurs les plus insensibles
Frémiront à ces mots terribles :
« Faites l'aumône à Camoens ! »

7. P. 162. — *Quels sont ces tyrans ?...* — « Allusion à l'asservissement du Portugal à l'Espagne, pendant soixante ans. » (G.) Cette période de la domination espagnole dura de 1580 à 1640 ; les rois furent : Philippe II (1580-1598) qui, en poursuivant la réalisation de ses projets de domination universelle, ruina le Portugal aussi

bien que l'Espagne; Philippe III (1598-1621), qui vit les Hollandais, non contents de s'établir en maîtres aux Moluques et aux îles de la Sonde, accaparer presque tout le commerce des Indes, tandis que les Anglais fondaient leurs premiers comptoirs dans l'Hindoustan, et Philippe IV (1621-1640), dont le ministre Olivarès, par sa politique téméraire, provoqua de la part d'une partie de l'Europe des représailles funestes au Portugal.

8. P. 163.— *Des pavillons étrangers.*— « Le pavillon des Hollandais et des autres peuples du nord de l'Europe. » (G.) Tandis que les Portugais ne conservaient plus que quelques villes peu prospères en Orient, la puissante compagnie d'Amsterdam couvrait l'Océan de ses flottes et Batavia devenait le centre des cinq gouvernements de Ceylan, Macassar, Ternate, Amboine et Java. Quoique moins rapides, les progrès des Anglais montraient déjà que cette nation énergique n'était pas disposée à laisser longtemps en d'autres mains l'empire de la mer. Eux-mêmes, les Danois s'établissaient sur la côte de Coromandel, à Tranquebar, et les Français faisaient une expédition à Madagascar. Bientôt les Hollandais s'emparèrent du cap de Bonne-Espérance et en formèrent un sixième gouvernement. Heureusement, grâce à l'énergie de Vieira, le Portugal parvint à conserver sa belle colonie du Brésil.

9. P. 163. — *Sous cette cendre brille une étincelle.* — « C'est ici une prophétie de poëte dont on peut voir l'accomplissement dans les événements de 1640, 1800 et 1820. » (G.).

10 P. 163. — *Epuisé et défaillant.* — Pendant la longue période d'anarchie et de guerre civile qui suivit la mort de Jean VI (1826).

11. P. 164. — *Un seul homme qui connaisse l'obscur taudis d'un moribond.* — Si Camoens est ainsi seul et abandonné, c'est que le fidèle Antonio a précédé son maître dans la tombe. Peut-être Garrett aurait-il dû prévenir de cette mort les lecteurs de son poëme qui n'ont pu manquer de s'intéresser au sort du généreux esclave ; mais la légende d'Antonio est si connue en Portugal, qu'on n'a point songé à lui reprocher ce léger oubli.

12. P. 165. — *Et Camoens expire en même temps que la patrie.* — « Par une coïncidence digne de remarque, pendant que, dans ces vers, étaient décrits les derniers moments de Camoens, un peintre portugais, M. Sequeira, exposait au Louvre, en 1824, un magnifique tableau sur le même sujet. Il serait à désirer que, dans son abaissement, le Portugal vît, ne fût-ce que de loin en loin, ses enfants rappeler ainsi, comme le fit Sequeira, le souvenir de son antique gloire. » (G.)

13. P. 166. — *Sur cet écueil d'une rive étrangère.* — Garrett termine son poëme comme il l'a commencé, en rappelant qu'il écrit pendant un douloureux exil, soupirant après la patrie perdue.

14. P. 166. — *En quel lieu obscur reposent les cendres de Camoens.* — « Camoens fut enterré fort modestement au côté gauche de la porte principale de l'église du couvent de Sainte-Anne, qui servait alors de paroisse. D. Gonsalo Coutinho, qui avait été son ami, mais qui s'était retiré de lui, vers la fin de sa vie, si malheureuse, parvint à force de soins à retrouver, seize ans après, l'endroit presque oublié (et il n'y avait que seize ans!) où le poëte avait été inhumé, car, dit l'évêque de Viseu, Lobo, aucun indice ne pouvait faire reconnaître cette place! Coutinho

fit transférer les cendres de Camoens dans un caveau particulier, au milieu de l'église, et il mit au-dessus une pierre avec l'inscription que l'on sait, si éloquente dans sa simplicité : « Ici repose Louis de Camoens, le premier des poëtes de son temps; il vécut pauvre et délaissé, il mourut de même, l'an 1579. » (G.) Le tremblement de terre de 1755, qui renversa une partie de Lisbonne, détruisit complètement Sainte-Anne. L'église a été rebâtie, mais nul n'a pris souci, au moment de cette reconstruction, de l'humble tombe du grand poëte; si bien qu'on en a été réduit à de simples probabilités lorsque, en 1835, sur la proposition de M. Castilho, la Société des Amis des lettres de Lisbonne a fait de sérieuses recherches pour retrouver l'emplacement qu'elle occupait.

A défaut d'un mausolée qui recouvre d'une manière certaine les restes mortels de Camoens, on a élevé à sa mémoire un magnifique monument sur l'une des places de Lisbonne. Ce monument a été inauguré en grande pompe en 1867. Le poëte est représenté le front ceint de lauriers, debout sur une sorte de pavois que supportent les plus illustres littérateurs du Portugal. C'est une réparation, tardive sans doute, mais digne du chantre des *Lusiades;* on peut donc dire, avec Raynouard :

Imitez cet exemple auguste,
Talents qu'outrage un sort injuste,
Ou l'ignorance des mortels;
Soutenez cette noble lutte :
Si, vivants, on vous persécute,
Morts, on vous dresse des autels.

On n'en doit pas moins ardemment désirer que les hommes de génie soient honorés de leur vivant, et non

point méconnus, comme le fut Camoens. Ce qui frappe le plus M. Pinheiro Chagas, qui vient d'écrire une savante introduction pour l'édition des *Lusiades* que publie l'imprimerie nationale de Lisbonne, c'est que Camoens n'ait pas reçu la décoration du Christ, tandis que Charles IX obtenait cette précieuse distinction pour Ronsard, son poëte favori, pour « l'auteur de l'insipide *Franciade* ». Certes, si Ronsard n'avait fait que cette ébauche, son nom serait depuis longtemps enseveli dans un profond oubli; mais il était le chef d'une école célèbre, et c'est plutôt comme chef de la *Pléiade* qu'il fut récompensé par D. Sébastien, que comme auteur d'un poëme qui n'a guère pour lui que le titre et l'intention. Cette réserve faite, nous trouvons très juste l'indignation de M. Chagas, quand il ajoute : « Si nous poursuivons la comparaison, le contraste nous paraîtra encore plus affligeant : nous voyons, d'un côté, Ronsard, le poëte doux et facile, qui savait tourner avec grâce une pièce de vers dans le style des Grecs, mais qui n'alla jamais plus loin, entouré d'honneurs et de distinctions, traité d'égal à égal par Charles IX, recherché, caressé, adulé par la cour comme par le souverain qui, non content de le combler des preuves lucratives de son estime, sollicitait encore pour lui des gouvernements étrangers les plus hautes récompenses; et d'un autre, Camoens, l'un des premiers poëtes du monde, le premier de son pays, le chantre enthousiaste des gloires portugaises, l'Homère des temps modernes, vivant dans l'abandon le plus complet, n'étant pas même appelé au palais, inconnu à la cour, et recevant comme une aumône une pension dérisoire! » De nos jours, les chefs d'empires et leurs ministres n'auraient pas un pareil aveuglement; ils savent trop que les Augustes doivent leur

plus belle gloire aux hommes de génie dont le zèle intelligent des Mécènes, s'il ne les fait éclore, met du moins en lumière les œuvres immortelles.

FIN.

TABLE

Pages.

Portrait de Garrett (eau-forte) 1

Dédicace 1

Introduction. Note sur la vie et les ouvrages de Garrett v

Chant I. L'Arrivee 3

Chant II. Les Funérailles 27

Chant III. Recit de Camoens : la Vision de Belem . . 39

Chant IV. Suite du récit de Camoens : les *Lusiades* . 59

Chant V. A Cintra 79

Chant VI. D. Sébastien et sa Cour 91

Chant VII. Camoens lit son poëme devant le roi . . . 103

Chant VIII. Camoens acheve la lecture des *Lusiades* . 122

Chant IX. Les Deux Rivaux 137

Chant X. Misère et Mort de Camoens 151

Notes 167

Pq 9261 A575C3 1880

Almeida Garrett, João Baptista da Silva Leitao de Almeida Garrett, 1. visconde de

Camoens

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 05 06 04 010 7